SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVEQUE
DE CLERMONT,
CI-DEVANT PRETRE DE L'ORATOIRE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

AVENT.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La *VEUVE ESTIENNE* & *FILS*, à la Vertu
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

SERMONS

DE M. MASSILLON,

EVÊQUE

DE CLERMONT.

SERMONS

Contenus dans ce Volume.

POur la Fête de tous les Saints, *Sur le bonheur des Juſtes*, Page 1.
Pour le jour des Morts, *Sur la mort du Pécheur, & la mort du Juſte.* 38.
Pour le I. Dimanche de l'Avent, *Sur le Jugement univerſel*, 82.
Pour le II. Dimanche de l'Avent, *Sur les afflictions*, 125.
Pour la Fête de la Conception de la Sainte Vierge, 162.
Pour le III. Dimanche de l'Avent, *Sur le délai de la converſion*, 199.
Pour le IV. Dimanche de l'Avent, *Sur les diſpoſitions à la Communion*, 241.
Pour le jour de Noel, 294.
Pour le jour de la Circonciſion de N. S. *Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt*, 324.
Pour le jour de l'Epiphanie de N. S. 384.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Sermons prêchés pendant l'Avent par feu M. MASSILLON, Évêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire.* La réputation que ce célebre Orateur s'eſt acquiſe dans la Chaire, & le fruit qu'il y a fait, ne laiſſent aucun lieu de douter que le Public ne les reçoive avec joie. La parole ſainte y eſt annoncée avec dignité, & d'une maniere propre à faire les plus heureuſes impreſſions : une onction vive, une piété tendre & ſoutenue, en ſont le principal caractere : la force, l'exactitude, & l'éloquence ne s'y font pas moins admirer : enfin l'eſprit eſt convaincu, & le cœur eſt touché. Quel avantage les Fideles ne tireront-ils pas de la lecture de ces diſcours, pour ſe diſpoſer à célébrer ſaintement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, notre Sauveur ! A Paris, ce 20 Novembre 1744.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

SERMON

SERMON

POUR LA FÊTE

DE

TOUS LES SAINTS.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Matth. 5. 5.

SIRE.

SI le monde parloit ici à la place de Jesus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à VOTRE MAJESTÉ le même langage. Heureux le Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour

vaincre : qui n'a vu tant de Puiſſances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuſe, & qui a toujours été plus grand ou que le péril, ou que la victoire.

Heureux le Prince, qui durant le cours d'un regne long & floriſſant, jouit à loiſir des fruits de ſa gloire, de l'amour de ſes peuples, de l'eſtime de ſes ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ſes conquêtes, de la magnificence de ſes ouvrages, de la ſageſſe de ſes loix, de l'eſpérance auguſte d'une nombreuſe poſtérité, & qui n'a plus rien à deſirer que de conſerver long-temps ce qu'il poſſede.

Ainſi parleroit le monde; mais, Sire, Jeſus-Chriſt ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de ſon ſiecle, mais celui qui fait ſa principale occupation du ſiecle à venir, & qui vit dans le mépris de ſoi-même, & de tout ce qui paſſe; parce que le Royaume du Ciel eſt à lui : *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Matth. 5. 3.

Heureux, non celui dont l'hiſtoire va immortaliſer le regne & les actions dans le ſouvenir des hommes; mais celui dont les larmes auront effacé l'hiſtoire de ſes péchés du ſouvenir de Dieu même, parce qu'il ſera éternellement conſolé : *Beati qui lugent, quoniam ipſi conſolabuntur.* Ibid. 5.

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de

son Empire; mais celui qui aura su renfermer ses desirs & ses passions dans les bornes de la loi de Dieu, parce qu'il possédera une terre plus durable que l'Empire de l'Univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Matth. 5. 4.

Heureux, non celui qui élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les Princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur & de sa gloire, mais celui qui ne trouvant rien sur le trône, même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu & dans la justice, parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* Ibid. 6.

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand & d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jesus-Christ le titre de pere & de miséricordieux, parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* Ibid. 7.

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, & bannir de son cœur les vices & les affections déréglées qui en troublent la tranquillité, parce qu'il sera appellé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* Ibid. 9.

Voilà, Sire, ceux que Jesus-Christ appelle heureux ; & l'Évangile ne connoît

point d'autre bonheur sur la terre que la vertu & l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouies dont vous avez favorisé la gloire de son regne, qui peut le rendre le plus heureux des Rois. C'est par-là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par-là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vuide, ou que de maux réels qui le rempliſſent d'inquiétude ; & une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes Freres, que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solemnité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des Saints a été triste & désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter ; l'Eglise, en renouvellant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps, que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le Ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre : *Beati*, *&c.* & que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble & la frayeur ; & que la destinée des gens de bien, est mille fois plus douce & plus tranquille en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des Justes en cette vie ? Il consiste premiérement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde : secondement, dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde. Dans les lumieres de la foi qui adouciſſent toutes les peines de l'ame fidele, & qui rendent celles du pécheur plus ameres : c'est mon premier Point. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les passions, & qui refusées à un cœur corrompu le laissent en proie à lui-même : c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, & les exemples des Saints utiles. Mais avant de commencer implorons le secours de l'esprit saint par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

I. PARTIE

LA source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; & nous ne sommes malheureux, dit un Pere, que parce que nous jugeons mal des biens & des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.* Les Justes, qui sont des enfans de lumiere, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumieres, qui corrigent leurs jugemens, adouciſſent leurs peines : & la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux, les mêmes événemens, où les ames livrées aux passions, trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes. *S. Amb.*

Et pour vous faire entrer, mes Freres, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le passé, & ces temps d'égarement qui précéderent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris; tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une ame qui vit dans le désordre, & qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes & des terreurs secrettes.

Car en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présens ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derriere lui. Ces jours de ténebres qu'il a consacrés à la dissolution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoissent en certains momens à son souvenir. Images importunes qui le troublent, qui le fatiguent, qui le reveillent de temps en temps de son assoupissement, en lui montrant comme réunis en un point de vue, cet amas monstreux de crimes, qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des graces toujours méprisées, des inspirations toujours rejettées, un usage indigne d'un naturel heureux, & formé, ce semble, pour la vertu;

des foiblesses dont il rougit, des monstres & des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derriere lui. Il est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent; & pour être heureux, il faut qu'il ne pense point; qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présens; & qu'il éteigne & abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de-là ces maximes si indignes de l'humanité, & si répandues dans le monde; que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; & que pour être heureux, il faut peu penser. O homme! étoit-ce donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? cette lumiere divine qui embellit ton être, seroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? & ne te distingueroit-elle si glorieusement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes Freres, telle est la destinée d'une ame infidele. Ce n'est que l'yvresse, l'emportement, l'extinction de toute raison, qui la rend heureuse; & comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme & revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, & l'homme se trouve seul avec sa conscience & ses crimes.

Mais, que le sort d'une ame qui marche dans vos voies, est différent, ô mon Dieu! & que le monde qui ne vous connoît pas, est à plaindre! En effet, mes Freres, les plus douces pensées d'une ame juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve à la vérité cette partie de sa vie que le monde & les passions ont toute occupée: ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, & lui arrache des larmes de componction & de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes & dans sa douleur!

Car, mes Freres, une ame revenue à Dieu, ne sauroit rappeller toute la suite de ses égaremens passés, sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle. Les voies singulieres par où sa sagesse l'a conduite comme par degrés, au moment heureux de sa conversion. Tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrace, de perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction, toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes. Ces attentions particulieres que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes. Ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs. Ces invitations secrettes qui la rappelloient sans cesse au devoir & à la vertu. Cette voix intérieure qui la suivoit partout, & qui ne cessoit de lui dire, comme autre fois à Augustin: Insensé, jusqu'à

quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, & de ton propre malheur en le servant ? Essayes s'il n'est pas plus doux d'être à moi, & si je ne suffis pas à l'ame qui me possede.

Voilà ce qu'offre le passé à une ame touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu, aux égaremens du monde & des passions ; & elle seule choisie, séparée, appellée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes Freres, remplit une ame fidele de paix & de consolation! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophete ! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mere : vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, & manifester la sévérité de vos jugemens & de votre justice ! O Dieu, que vos œuvres sont admirables ! & que mon ame connoît bien ce qu'elle vous doit, & ce que vous avez fait pour elle ! *Mirabilia opera tua, & anima mea cognoscit nimis.* Premier avantage des ames justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console. *Ps.* 138. 14.

Mais en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce

qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, mes Freres, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, & comment le même monde qui forme toutes les passions, & par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux & le plus consolant exercice de la foi des Justes.

En effet, mes Freres, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enyvrés de ses plaisirs, & qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journaliere d'événemens, qui reveillent tour-à-tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes & les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes ameres, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs & par ses caprices: les conversations ennuyent par les oppositions d'humeur & la contrariété des sentimens: les passions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contretemps, leurs bruits désagréables: les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des ames grossiérement dis-

ſolues, & incapables d'être reveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des pieges à l'innocence. Le monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'eſperent rien, ſe croient encore plus miſérables; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-temps; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le monde, mes Freres; & ce n'eſt pas ce monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence: c'eſt le monde dans ſon beau; c'eſt le monde de la Cour; c'eſt vous-mêmes qui m'écoutez, mes Freres. Voilà le monde; & ce n'eſt pas ici une de ces peintures imaginées, & dont on ne trouve nulle part la reſſemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'eſt-à-dire, tel que vous le connoiſſez & le ſentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'eſt là leur patrie. C'eſt là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniſer. Voila ce monde qu'ils préferent aux biens éternels, & à toutes les promeſſes de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juſte de punir l'homme par ſes paſſions

mêmes, & de permettre que ne voulant pas chercher ſon bonheur en vous, qui ſeul êtes la paix véritable de ſon cœur; il ſe faſſe une félicité bizarre de ſes craintes, de ſes dégoûts, de ſes ennuis & de ſes cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Freres, c'eſt que le même monde ſi ennuyeux, ſi inſupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une ſource de réflexions conſolantes pour les juſtes, qui le regardent comme un exil & une terre étrangere.

Car premiérement, l'inconſtance du monde, ſi terrible pour ceux qui ſe ſont livrés à lui, fournit mille motifs de conſolation à l'ame fidele. Rien ne lui paroît conſtant ni durable ſur la terre; ni les fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une ſageſſe ſouveraine, qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment devant eux; en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théatre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcenes à l'Univers. Elle voit les hommes paſſer toute leur vie dans des agitations, des projets & des meſures; toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à

éviter d'être surpris; toujours empressés & habiles à profiter de la retraite, de la disgrace, ou de la mort de leurs concurrens, & à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent, ou sur l'avenir; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

O homme! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une ame fidele. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des Royaumes. Ne sortez pas de vous-même, & vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Freres, paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins, & aux agitations éternelles des pécheurs! Qu'il se fait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos & de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions & des espérances humaines! Ainsi les Israélites autrefois échappés de la mer rouge, voyant de loin Pharaon & tous les Grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaisir de leur sûreté, trouvoient les voies arides du désert, douces & agréables, ne sentoient plus les incommodités du chemin; & comparant leur destinée à celle des Egy-

ptiens, loin de se plaindre & de murmurer, chantoient avec Moyse ce Cantique divin de louange & d'actions de graces, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles & les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des graces, sacrifiés à des concurrens indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes, pour une ame qui le mépriſe & qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle ressource pour un pécheur, lequel après avoir sacrifié au monde & à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possede; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même cru dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, & trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent

jamais aux malheurs d'autrui; & d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveller ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image & le souvenir dans les autres? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie, & dans la force de son esprit? mais la raison toute seule se lasse bien tôt de sa fierté. On peut être Philosophe pour le Public; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir & aux infames voluptés? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la paresse, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances & des prétentions? une conscience criminelle peut devenir indifférente; mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgraces & ses malheurs; on sent toujours ses infidélités & ses crimes. Non, mes Freres, le pécheur malheureux, l'est sans ressource. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le Juste apprend à mépriser le monde, dans le mépris même que le monde a pour lui L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, & avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience: qu'ainsi on est heureux

de le servir ; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui est compté ; que loin de dissimuler ou d'oublier nos peines & nos services, il nous tient même compte de nos desirs ; & que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or dans ces lumieres de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une ame fidele ? Que le monde dans ce point de vue avec tous ses rebuts & tous ses mauvais traitemens pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que se jettant dans le sein de Dieu, & regardant avec des yeux chrétiens le néant & la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ses inquiétudes inséparables de la nature, se changer en une douce paix ; un rayon de lumiere luire dans son ame, & y rétablir la sérénité ; un trait de consolation pénétrer son cœur, & en adoucir toute l'amertume. Ah, mes Freres, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! Et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste & désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, & en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugemens du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achevent encore de consoler une ame fidele. Car le supplice des amateurs du monde,

c'eſt d'être ſans ceſſe expoſés aux jugemens, c'eſt à-dire, à la cenſure, à la dériſion, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriſer les hommes; on veut être eſtimé de ceux mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres, l'élévation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics; les mépris ſont d'autant plus piquans qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger de ces cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes: la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur; & d'ailleurs on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin dès que vous ne vivez que pour le monde, & que vos plaiſirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugemens du monde ne ſauroient vous être indifférens.

Cependant c'eſt au milieu de ces contradictions, qu'il faut ſe plaire. On vous diſpute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue: votre naiſſance, vos talens, votre réputation, vos ſervices, vos ſuccès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le diſpute à vos ancêtres: ſi vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté: ſi vous réuſſiſſez, on en fait honneur au hazard ou au mérite

de vos subalternes ; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talens pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage, & que vous avez trop plu : si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une ame fidele est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris : comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, & qui la console en même temps des jugemens des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice ; & sans faire même attention à ses jugemens, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Freres ! le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité

pour ſes adorateurs, eſt forcé de reſpecter la vertu de ceux qui le mépriſent & le haïſſent. Il ſemble qu'elle imprime ſur la perſonne d'un véritable Juſte, je ne ſais quelle dignité, je ne ſais quoi de divin qui lui attire la vénération, & preſque le culte des ames mondaines : il ſemble que ſon union intime avec Jeſus-Chriſt fait rejaillir ſur lui, comme autrefois ſur les trois Diſciples dans la montagne ſainte, une partie de cet éclat céleſte que le Pere répandit ſur ſon Fils bien-aimé, & qui ne laiſſe pas la liberté de lui refuſer des hommages. C'eſt un droit inaliénable que la vertu a ſur le cœur des hommes ; & par une bizarrerie déplorable, le monde mépriſe les paſſions qu'il inſpire, & il reſpecte la vertu qu'il combat. Ce n'eſt pas que l'eſtime du monde, ſi digne lui-même d'être mépriſé, ſoit une grande conſolation pour l'ame fidele ; mais ce qui la conſole, c'eſt de voir le monde condamné par le monde même, les plaiſirs décriés par ceux qui les pourſuivent, les pécheurs devenus les apologiſtes de la vertu ; & la vie du monde ſe paſſer triſtement à faire ce que l'on condamne, & à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le ſiecle préſent devient une ſource de réflexions conſolantes pour une ame chrétienne ; mais elle trouve encore dans la penſée de l'avenir, des conſolations qui ſe changent en de terreurs ſecrettes & continuelles pour le pécheur ; dernier avantage que les Juſtes retirent des

lumieres de la foi. La magnificence de ſes promeſſes les ſoutient & les conſole. Ils attendent la bienheureuſe eſpérance, & ce moment heureux où ils ſeront aſſociés à l'Egliſe du Ciel, réunis à leurs freres qu'ils avoient perdus ſur la terre, reçus citoyens éternels de la céleſte Jéruſalem, incorporés dans cette aſſemblée immortelle des Elus de Dieu, où la charité ſera la loi qui les unira; la vérité, la lumiere qui les éclairera; l'éternité, la meſure qui bornera leur félicité.

Ces penſées ſont d'autant plus conſolantes pour les gens de bien, qu'elles ſont fondées ſur la vérité de Dieu même. Ils ſavent qu'en ſacrifiant le préſent, ils ne ſacrifient rien; que dans un clin d'œil tout ſera paſſé; que tout ce qui doit finir, ne ſauroit être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare; & que la rapidité des choſes préſentes, ne mérite pas même que l'on compte les années & les ſiecles.

Je ſai que la foi peut ſubſiſter avec des mœurs criminelles; & qu'on perd tous les jours la grace ſanctifiante, ſans perdre la ſoumiſſion ſincere aux vérités que l'Eſprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, ſi conſolante pour l'ame juſte, n'eſt plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuiſable de troubles ſecrets & de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroiſſent certai-

nes, à vous qui portez sur la conscience les abymes d'une vie entiere de désordre; plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables, plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi, reveillent en vous de nouvelles allarmes. Ces lumieres divines, source de toute consolation pour les ames fideles, sont au-dedans de vous des lumieres vengeresses, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent; qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici bas, si j'ose le dire, votre enfer; & plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos & de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher Auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une ame criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siecle à venir, voyez si dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie: ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans cou

solation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le present infinies, ses pensées sur le passé & sur l'avenir sombres & funestes; sa foi fait toute sa peine; ses lumieres, son désespoir. Quelle situation! quelle triste destinée! que de changemens affreux un seul péché fait au-dedans & au-dehors de l'homme! Qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde & des passions est encore plus pénible que celle de l'Evangile; & que le Royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel? O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme! O homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des Justes; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grace, qui achevent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

II. PARTIE

QUand on promet aux ames mondaines, dit saint Augustin, des consolations & des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses, comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu; & comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs, ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue

ce Pere : Comment voulez-vous que nous vous perſuadions ? nous ne pouvons pas vous dire : *Goûtez, & voyez combien le Seigneur eſt doux ;* puiſqu'un cœur malade & déréglé ne ſauroit goûter les choſes du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, & il ſentira tout ce que nous diſons. *Pſ.* 33. 9.

Mon deſſein donc ici n'eſt pas tant d'expoſer toutes les opérations ſecrettes de la grace dans le cœur des Juſtes, que d'oppoſer la ſituation heureuſe où elle les établit ici-bas, à la triſte deſtinée des pécheurs ; & par ce parallele achever de confondre le vice, & d'encourager la vertu. Or je dis que la grace ménage ici-bas aux gens de bien deux ſortes de conſolations : les unes intérieures & ſecrettes, les autres extérieures & ſenſibles ; toutes deux ſi eſſentielles au bonheur de cette vie, que nul plaiſir ſur la terre ne ſauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidele, c'eſt d'établir une paix ſolide dans ſon cœur, & de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Freres, nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naiſſons, comme dit l'Apôtre, avec les regles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'eſt pas notre premier penchant, nous ſentons du moins qu'elle eſt notre premier devoir. En vain la paſſion entreprend quelquefois de nous perſuader en ſecret que nous ſommes

nés pour le plaisir ; & qu'au fonds, des penchans que la nature a mis en nous, & que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes. Cette persuasion étrangere ne sauroit jamais rassurer l'ame criminelle. C'est un desir, car on voudroit bien que tout ce qui plait fût légitime ; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires ; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchans ; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir ; & qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs & de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure & souillée. Le pécheur est l'accusateur secret & continuel de lui-même : il traîne par-tout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses penchans déréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa foiblesse, rappellé par ses lumieres, il se dispute le crime même qu'il se permet : il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il ? combattra-t-il ses lumieres pour appaiser sa conscience ? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes ? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même.

même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance ! croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures, ne sont que des noms ! regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres qu'on fait mouvoir & parler sur un théatre comique, & qui ne sont distinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hazard, & la possession éternelle du néant ! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre & de funeste, que l'ame ne peut envisager sans horreur ; & il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur, que la ressource du péché. Que fera-t-il donc ? obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs, leur vuide & leur insuffisance : il n'en est aucun dont il n'essaye. Mais en vain il offre son cœur tour-à-tour à toutes les créatures : tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin : Ne t'abuses point en nous aimant : nous ne sommes pas la félicité que tu cherches : nous ne saurions te rendre heureux : éleve-toi au-dessus des créatures, & vas chercher dans le ciel, si celui qui nous a formées, n'est pas plus grand & plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des Justes jouisse

d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts & des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur ame. Au-dedans, regne toujours un calme profond; cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des ames innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, & qui n'est pas fait pour vous? Premiere consolation de la grace: la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux Justes les rigueurs de la loi, & change, selon la promesse de Jesus-Christ, son joug qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux & consolant pour eux. Car, une ame fidele aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement, qu'elle n'avoit aimé le monde & les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractere du saint amour lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'a loucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une ame épriſe de Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le

monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse; car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux : car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses desirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs : sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remede. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un desir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires ; & comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs ; & avec tous ses amusemens, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas, que pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des ames mondaines. Je sais que le monde paroît avoir sa félicité ; & qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on

y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, & qui semblent jouir d'une destinée douce & tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur & de réjouissance ; & vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre ; & vous serez surpris de les trouver sombres, inquets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens sérieux & tranquilles où les passions plus refroidies, laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux ; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, & ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs & de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure & véritable ; que le monde un peu approfondi n'est plus rien ; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer & le connoître ; & qu'il n'y a d'heureux ici-bas, que ceux qui savent s'en passer & servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable : les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulieres & plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien : tous souhaitent de le devenir : tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût,

c'eſt la coutume, c'eſt la foibleſſe, qui les retient dans les liens du monde & du péché. Ils le ſentent ; ils s'en plaignent ; ils en conviennent : & ils ſe livrent au cours d'une ſi triſte deſtinée. Monde trompeur ! rends heureux, ſi tu le peux, ceux qui te ſervent ; & alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promeſſes.

Vous-même, qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous ſervez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité ? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours & tous les momens agréables que vous y avez paſſés, & de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées ; & voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains momens de plaiſirs, d'excès, de fureur : Il fait bon ici : *Bonum eſt nos hìc eſſe* : mais ce n'a été qu'une yvreſſe qui n'a pas duré, & dont l'inſtant qui a ſuivi, vous a découvert l'illuſion & replongé dans vos premieres inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille ? ne manque-t-il rien à votre bonheur ? ne craignez-vous rien ? ne ſouhaitez-vous rien ? ne ſentez-vous jamais que Dieu n'eſt point avec vous ? voudriez-vous vivre & mourir tel que vous êtes ? êtes-vous content du monde ? êtes-vous infidele à l'Auteur de votre être ſans remords ? il y a douze heures dans le jour ? vous ſont-elles toutes également *Matth.* 17. 4.

agréables ? & avez-vous pu réuſſir juſqu'ici à vous faire une conſcience tranquille dans le crime ?

Lors même que vous vous êtes plongé juſqu'au fond de l'abyme, pour y éteindre vos remords, & que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité, ce reſte de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu ; le Seigneur n'a-t-il pas commandé au ſerpent, comme il dit dans ſon Prophete, de vous aller piquer juſqu'au fond de ce goufre, où vous vous étiez jetté pour l'éviter ; & n'y avez-vous pas ſenti la morſure ſecrette du ver dévorant ? *Et ſi celaverint ſe ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo ſerpenti, & mordebit eos.* N'eſt-il pas vrai que les jours que vous avez conſacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conſcience au Tribunal, ont été les plus heureux de votre vie ; & que vous n'avez vécu, pour ainſi dire, que lorſque votre conſcience a été pure, & que vous avez vécu avec Dieu ? Non, dit le Prophete avec une ſainte fierté, le Dieu que nous adorons, n'eſt pas un Dieu trompeur, ou incapable de conſoler ceux qui le ſervent, comme les dieux que le monde adore ; & nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *Non enim eſt Deus noſter ut dii eorum, & inimici noſtri ſunt judices.*

Amos. 9. 8.

Deut. 32. 31.

Grand Dieu ! qu'eſt-ce donc que l'homme, de lutter ainſi toute ſa vie contre lui

même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, & de l'aimer; de connoître son véritable bonheur, & de le fuir? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! & qui comprendra la profondeur de ses voies, & l'éternelle contradiction de ses égaremens?

Mais que ne puis-je, mes Freres, achever ce que je m'étois proposé, & vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété: le soutien des Sacremens, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne & qui l'embarrasse: les exemples des Saints, & l'histoire de leurs merveilles, que l'Eglise nous met sans cesse devant les yeux, & dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation: les Mysteres adorables, offerts tous les jours sur nos Autels, & qui ne laissent souvent au pécheur, que le regret de les avoir profanés par sa présence: les Cantiques saints & les prieres de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; & enfin la consolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

Quel délassement en effet, mes Freres, pour une ame fidele, lorsqu'au sortir des

vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élevation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'Univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événemens de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le Gouvernement; enfin, où terrestre, on n'a parlé que de la terre; quel delassement au sortir de-là, lorsque pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une ame fidele prend le livre de la loi entre les mains, & qu'elle y trouve par-tout: Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérans; que le ciel & la terre passeront; que les royaumes du monde & toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, & qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette ame avec le Prophete; mais qu'elles sont différentes de votre loi!

Ps. 118. 85.

Et certes, mes Freres, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints! que de motifs puissans de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événemens instructifs! que de traits heureux qui blessent l'ame! quelles idées de la grandeur de Dieu, & de la misere de l'homme! quelles peintures de

la laideur du péché, & de la fausse félicité des pécheurs ! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivoit autrefois Jonathas & tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et savez-vous, mes Freres, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte ? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errans dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens & de leurs fortunes, chassés de Jérusalem & du Temple, où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint ; & à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrêmité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'Arche d'Israël, ni le Tabernacle saint ; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le salut du peuple & la terreur des incirconcis ; ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfans : eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux freres, ou aux embuches de leurs

I. Macc. 2. 9.

ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler & pour les défendre; & ils croient pouvoir se passer d'un secours, qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cùm nullo horum indigerimus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris aprés cela, mes Freres, si les premiers Disciples de l'Evangile oublioient dans la consolation des Ecritures, toute la fureur des persécutions; & si n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promise; & pour le présenter, ce semble, à Jesus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes, & aux promesses faites aux Justes.

Telles sont les consolations des ames fideles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes Freres, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché; toujours aux prises avec soi-même; sans aucune joie véritable dans le cœur; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions; insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos desirs; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience : sans la douceur des Sacremens, puisque nos crimes

nous en éloignent ; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathêmes & des menaces ; sans la ressource de la priere, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'usage. Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel & de la terre ?

Aussi, mes Freres, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, & qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés ; & le monde où nous avions passé de si doux momens, n'est plus : la durée de nos plaisirs a imité celle des songes : notre bonheur a fini, & nos supplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne sera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sagesse, & comme l'Esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour. Nous n'avons jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par de voies tristes & difficiles : hélas ! & ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs & de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles.* Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité : nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austeres ; & il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous sau- *Sap.* 5. 7.

ver, & mériter de monter aujourd'hui avec les Elus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis & perditionis.* Insensés ! d'avoir acheté par une vie triste & malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati!*

Ibid. 5. 4.

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher Auditeur ; vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs ; ils ne guériront pas ce fonds d'ennui & de tristesse que vous traînez par-tout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien, comme une destinée triste & désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuye : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grace qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes & austeres ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse & tranquille. Ils sont semblables à l'Arche d'Israël dans le désert : elle ne paroissoit revêtue que de peaux d'animaux : les apparences en sont viles ou rebutantes ; c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin ; que de nouvelles merveilles s'y of-

friroient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums, & la ferveur des prieres qui montent ſans ceſſe vers le Seigneur ; le feu ſacré qui ne s'éteint jamais ſur cet autel ; ce ſilence, cette paix, cette majeſté qui y regnent ; & le Seigneur lui-même qui l'a choiſi pour ſon ſéjour, & qui en fait ſes plus cheres délices.

Que leur deſtinée vous touche d'une ſainte émulation. Ils ne nient qu'à vous de leur reſſembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaiſirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence. Etabliſſez enfin une paix ſolide dans votre cœur : commencez à vous laſſer de vous-même. Juſqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'eſt pas vivre, que de ne pouvoir vivre en paix avec ſoi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, & qui vous attend ; banniſſez l'iniquité de votre ame ; vous en bannirez la ſource de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux ſur la terre ; & ce bonheur temporel ne ſera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus.

Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR LE JOUR
DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14. 13.

LEs paſſions humaines ont toujours quelque choſe d'étonnant & d'incompréhenſible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs paſſions les attachent à la vie : & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette mort, pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il ſemble qu'ils ne vivent que pour ſe hâter de mourir.

Ils ſe promettent tous qu'ils mourront de la mort des Juſtes : Ils l'eſperent ; ils le deſirent. Ne pouvant ſe flatter d'être immortels ſur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les paſſions,

qui actuellement les souillent & les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché & dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse ; & cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement & sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit & les épouvante ; & cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, & mourir pourtant de la mort des Justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes Freres, non pas vous détromper d'une illusion si commune & si grossiere : (réservons ce sujet pour une autre occasion :) mais puisque la mort du Juste vous paroît si desirable, & celle du pécheur si affreuse ; je veux vous exposer ici l'une & l'autre, & reveiller sur l'une & sur l'autre vos desirs & votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle, afin que vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une & l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, & prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs & toute sa gloire : dans le

récit de la mort du Juſte, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ſes peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : eh qu'il vous paroîtra vain & frivole, & différent de ce qu'il vous paroît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du Juſte qui expire, & qu'elle vous paroîtra grande & eſtimable ; Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu ; dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le ſervir & pour lui plaire. En un mot, le ſpectacle de la mort du pécheur, vous fera ſouhaiter de vivre de la vie du Juſte ; & l'image de la mort du Juſte, vous inſpirera une ſainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE

NOus avons beau éloigner de nous l'image de la mort ; chaque jour nous la rapproche : la jeuneſſe s'éteint : les années ſe précipitent ; & ſemblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, & qui ne remontent plus vers leur ſource, nous nous rendons rapidement dans l'abyme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus ſur nos pas reparoître encore ſur la terre : *Et quaſi aquæ dilabimur* 2. *Reg.* 14. 14. *in terram, quæ non reverſuntur.*

Je ſçai que nous parlons tous les jours de la briéveté & de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos ſujets, de nos amis, de nos maîtres ; ſouvent ſou-

daine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien ; que la vie est un songe ; & qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment : ce sont des discours qu'on donne à l'usage, & c'est l'usage qui fait qu'en même-temps on les oublie.

Or, mes Freres, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré ; prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances ; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenu tous vos peres: vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne succédera plus; & ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur : malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, & que je vous y expose le double spectacle de cette derniere heure, si terrible pour le pécheur, & si consolante pour le Juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment ; plein de desirs, vuide de bonnes œuvres ;

ayant à peine connu Dieu, & ne pouvant lui offrir que ses crimes, & le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit cru éternels. Or, mes Freres, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers momens de sa vie : & que de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considere tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusques dans cet avenir formidable auquel il touche ; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper & se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, & de capable de réveiller en lui les images les plus sombres & les plus funestes.

Car, mes Freres, que peut offrir le passé à un pécheur, qui étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, & lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui ? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre ? hélas ! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui ; & il n'y voit qu'une contrainte & une agitation éternelle & inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit ; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ;

pour des maîtres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne ſera écrit que ſur les cendres de ſon tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute ſa vie, & qu'il n'a rien fait pour lui ! quel regret de s'être fait tant de violences, & de n'en être pas plus avancé pour le Ciel ; de s'être toujours cru trop foible pour le ſervice de Dieu, & d'avoir eu la force & la conſtance d'être le martyr de la vanité, & d'un monde qui va périr ! Ah ! c'eſt alors que le pécheur accablé, effrayé de ſon aveuglement & de ſa mépriſe, ne trouvant plus qu'un grand vuide dans une vie que le monde ſeul a toute occupée ; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue ſuite d'années qu'il a vécu ; laiſſant peut-être les hiſtoires remplies de ſes actions, les monumens publics chargés des événemens de ſa vie, le monde plein du bruit de ſon nom, & ne laiſſant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, & qui puiſſe le ſuivre devant Dieu : c'eſt alors qu'il commence, mais trop tard, à ſe tenir à lui-même un langage que nous avons ſouvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! hélas ! falloit-il tant d'agitations & de peines pour ſe perdre ? que ne recevois-je du moins ma conſolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du préſent, de cet inſtant qui m'échappe, & je n'aurois pas tout perdu : mais ma vie a toujours été

pleine d'agitations, d'assujettissemens, de fatigues, de contrainte ; & tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver ; & d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste & insoutenable ; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu ; que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, & de qui par conséquent
Sap. 5. 6. 7. je n'ai rien à espérer ! *Ambulavimus vias difficiles* : .... *erravimus à viâ veritatis.*

Oui, mes Freres, c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat ; les places que vous avez occupées ; les actions où vous vous êtes distingué ; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur ; le nombre de vos campagnes ; la distinction de vos commandemens : tout cela vous paroît réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent ; les récompenses qui le suivent ; la renommée qui le publie ; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, & par des événemens dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile ; &

deshonoré leur nom par l'oisiveté & par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussiere. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit & l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scene changera; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera: vous verrez tout au naturel; & ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien: *Aperiet oculos suos*, dit Job, & *nihil inveniet.* Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi & de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité: & un verre d'eau froide donné au nom de Jesus-Christ, & une seule larme répandue en sa présence, & la plus légere violence soufferte pour lui; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, & qui périront avec le monde. *Job.* 27. 19.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs: mais c'est ce souvenir même qui le consterne & qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant: il voit qu'il a sacrifié son ame & son éternité à un moment fugitif de volupté & d'yvresse. Hélas! la vie lui avoit paru trop longue pour être toute entiere consacrée à Dieu:

il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs & les suites : il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons desirs ; & il attendoit pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise dans cette derniere heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru si long n'a duré qu'un moment ; que son enfance & sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour ; & que du sein de sa mere il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs : ils ont disparu comme un songe ; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte & de confusion. Tant d'emportemens honteux ; tant de foiblesse & d'abandonnement ; lui qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il se retrouve alors le plus foible, le plus mépriſable de tous les pécheurs ! Une vie sage peut-être en apparence, & cependant toute dans l'infamie des sens & la puérilité des passions ! une vie glorieuse peut-être devant les hommes ; & cependant aux yeux de Dieu la

plus honteuſe, la plus digne de mépris & d'opprobre ! une vie que le ſuccès avoit peut-être toujours accompagnée ; & cependant en ſecret la plus inſenſée, la plus frivole, la plus vuide de réflexions & de ſageſſe ! Enfin, des plaiſirs qui ont été même la ſource de tous ſes chagrins ; qui ont empoiſonné toute la douceur de ſa vie ; qui ont changé ſes plus beaux jours en des jours de fureur & de triſteſſe : des plaiſirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, & dont il n'a preſque jamais ſenti que le déſagrément & l'amertume : voilà à quoi ſe réduit cette vaine félicité. Ce ſont ſes paſſions, qui l'ont fait vivre malheureux ; & il n'y a eu de tranquille dans toute ſa vie, que les momens où ſon cœur en a été libre. Les jours de mes plaiſirs ſe ſont enfuis, ſe dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des diſpoſitions bien différentes de celles de Job ; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, & changé même pour moi le calme de la nuit en des penſées noires & inquiétes : *Dies mei tranſierunt, cogitationes meæ diſſipatæ ſunt, torquentes cor meum.* Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins & les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colere toutes les amertumes de mes paſſions ; & vous préparez à des plaiſirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur ſans fin & ſans meſure ! *Scribis contra me amaritudines, &*

Job. 17. 11.

consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ !

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé ; des crimes qui dureront éternellement : les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions & les scandales d'un âge plus avancé ; que sai-je ? peut-être encore les déréglemens honteux d'une vieillesse licentieuse. Ah ! mes Freres, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface ; nous ne rappellons de notre vie qu'un souvenir vague & confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude entiere ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténebres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent : plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abyme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce cahos : il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir : il lui faudroit une vie entiere, hélas ! & le temps passe ; & à peine reste-t-il quelques momens ; & il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, & qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidele, qu'on oublie tout ; il faut qu'un Confesseur supplée à notre inattention, & nous aide à nous juger & à nous connoître nous-mêmes ;

mêmes : mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténebres, l'éclairera alors dans sa colere. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime ; des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfans qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangeres ; des ministres de l'Eglise qu'il a mépriſés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ces murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres & ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve & de l'orphelin, que la misere publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel & la terre, dit Job, s'élevent contre lui, & lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions & de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, & terra consurget adversùs eum.* *Job.* 20. 27.

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, & des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changemens.

Ses surprises : il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit

point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de se promettre, qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : & cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour appaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore pensé, & il va être jugé.

Ses surprises : Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort étoit la plus éloignée de son esprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit jusques-là vivement desirées ; & que semblable à l'insensé de l'Evangile il exhortoit son ame à se reposer, & à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment, que la justice de Dieu le surprend, & qu'il voit en un clin d'œil, la vie & toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises : il va mourir ; & Dieu permet que personne n'ose lui dire, qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent : ses amis le laissent s'abuser : on le pleure déjà en secret comme mort, & on lui montre encore des espérances de vie : on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent ; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! & vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises : abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux

& à ſes douleurs, il ne peut ſe perſuader encore qu'il va mourir; il ſe flatte, il eſpere encore: la juſtice de Dieu ne lui laiſſe, ce ſemble, encore un reſte de raiſon, qu'afin qu'il l'emploie à ſe ſéduire. A voir ſes terreurs, ſon étonnement, ſes inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure: il ſe tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit ſe dérober à la mort; & ſes agitations ne ſont qu'un regret de perdre la vie, & non pas une douleur de l'avoir mal paſſée; il faut que le pécheur aveugle le ſoit juſqu'à la fin, & que ſa mort reſſemble à ſa vie.

Enfin, ſes ſurpriſes: il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illuſion en illuſion & d'eſpérance en eſpérance; que les choſes ne ſont jamais arrivées comme il ſe les étoit promiſes, & qu'il a toujours été la dupe de ſes propres erreurs. Il ne comprend pas que ſa mépriſe ait pu être ſi conſtante; qu'il ait pu s'obſtiner durant tant d'années à ſe ſacrifier pour un monde; pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promeſſes; & que toute ſa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, & une yvreſſe de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource; c'eſt qu'on ne meurt qu'une fois; & qu'après avoir mal fourni ſa carriere, on ne revient plus ſur ſes pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juſte, ô mon Dieu; & vous voulez que le pécheur

prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes ; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures ; plus il souffre quand il faut s'en séparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs & si pénibles ; par des voies peut-être si douteuses pour le salut ; qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience, qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses freres. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne ; de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un asyle contre la mort ; du luxe & de la vanité de ses ameublemens dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau ; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit dû toujours se regarder de même ; comme un inconnu qui n'y possede plus.

rien, comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ſes yeux, & qu'on ne laiſſe jouir encore quelque temps de la vue de ſes dépouilles, que pour augmenter ſes regrets & ſon ſupplice.

Séparation de ſes charges, de ſes honneurs, qu'il va laiſſer peut-être à un concurrent; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de baſſeſſes, & dont il avoit joui avec tant d'inſolence. Il eſt déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ſes dignités, & ne conſervant de tous ſes titres que celui de pécheur qu'il ſe donne alors en vain & trop tard. Hélas! il ſe contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions: il accepteroit comme une grace l'état le plus obſcur & le plus rampant, ſi l'on vouloit prolonger ſes jours: il envie la deſtinée de ſes eſclaves qu'il laiſſe ſur la terre: il marche à grands pas vers la mort, & il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de ſon corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaiſons ſi vives, ſi étroites, en favoriſant toutes ſes paſſions. Il ſent que cette maiſon de boue s'écroule: il ſe ſent mourir peu-à-peu à chacun de ſes ſens: il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ſes maux lui font ſentir, par l'amour exceſſif qui l'y attache, & qui devient plus vif à meſure qu'il eſt plus près de s'en ſéparer.

Séparation de ſes proches, de ſes amis, qu'il voit autour de ſon lit, & dont les pleurs & la triſteſſe achevent de lui ſerrer le cœur, & de lui faire ſentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de places; où il s'étoit établi, aggrandi, étendu, comme ſi ç'avoit dû être le lieu de ſa demeure éternelle: du monde ſans lequel il n'avoit jamais pu vivre; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs, aux événemens duquel il avoit eu tant de part; où il avoit paru avec tant d'agrément & tant de talens pour lui plaire. Son corps en va ſortir; mais ſon cœur, mais toutes ſes affections y demeurent encore: le monde meurt pour lui, mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, ſéparation de toutes les créatures. Tout eſt anéanti autour de lui: il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; & il ne ſaiſit que des fantômes, qu'une fumée qui ſe diſſipe, & qui ne laiſſe rien de réel dans ſes mains: *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Pſ. 75.

C'eſt alors que Dieu eſt grand aux yeux du pécheur mourant. C'eſt dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, diſparoiſſant à ſes yeux, il ne voit plus que Dieu ſeul qui demeure, qui remplit tout, qui ſeul ne paſſe & ne change point. Il ſe plaignoit autrefois d'un ton d'i-

ronie & d'impiété qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point ; & de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, & qui occupoient tous nos sens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul ; l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles : tout s'évanouira autour de lui ; & Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné ; & ces changement sont avec ses surprises & ses separations, la derniere amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit & dans son autorité. Dès qu'on n'espere plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent : ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs & d'autres maîtres : ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne ; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne ; tout se retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de sa mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, & fait des réflexions ameres

sur l'inconstance du monde, & sur le peu
b. 20. de fonds qu'il y a à faire sur les hommes :
6. *Affligetur relitus in tabernaculo suo.*

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré. Hélas ! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scene, réveillera encore durant quelques jours les discours publics : mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant & dans l'oubli ; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu ; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation & de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir ; que le vuide sera bientôt rempli ; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde ; & que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : où est-il maintenant ? que sont devenus ces applaudissemens que lui attiroit sa puissance ? voilà à quoi conduit le monde, & ce qu'on gagne en le servant :
Job. 20. *Et qui eum viderant, dicent : ubi est ?*

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolatrée ; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, & corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, helas ! ses

amis, ſes proches, ſes eſclaves mêmes la fuyent, s'écartent, ſe retirent, n'oſent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienſéance & de contrainte · elle même ne ſe ſouffre plus qu'avec peine, & ne ſe regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, ſe dit-elle avec Job ; mes eſclaves que j'appelle refuſent maintenant de m'approcher ; & mon ſouffle même eſt devenu une infection, & un ſouffle de mort pour mes enfans & pour mes proches : *Servum meum vocavi, & non reſpondit.... halitum meum exhorruit uxor mea, & orabam filios uteri mei.* *Ibid.* 19. 16. 17.

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à ſe repoſer quelque part, & ils ne retrouvent par-tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'eſt rien encore pour ce pécheur mourant, que le ſouvenir du paſſé & le ſpectacle du préſent; il ne ſeroit pas ſi malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ſes peines : c'eſt la penſée de l'avenir, qui le jette dans un ſaiſiſſement d'horreur & de déſeſpoir. Cet avenir, cette région de ténébres où il va entrer ſeul, accompagné de ſa ſeule conſcience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'eſt revenu, où il ne ſait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abyme immenſe, où ſon eſprit ſe perd & ſe confond, & où il va s'enſevelir incertain de ſa deſtinée : cet avenir, ce tombeau, ce ſéjour d'horreur,

où il va prendre sa place avec les cendres & les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colere de Dieu, & rendre compte d'une vie, dont tous les momens presque ont été des crimes. Ah ! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre : il demandoit sans cesse d'un ton de blasphême & de dérision : Qui en est revenu ? il se mocquoit des frayeurs vulgaires, & se piquoit là-dessus de fermeté & de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu ; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, & qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah ! il devient alors, ou, foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou, sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, & n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu de la foiblesse de ses lamentations & de ses larmes, que de ses fureurs & de son désespoir.

Oui, mes Freres, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres : toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour appaiser la colere de Dieu, désespere alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes

éternelles ; il comprend à quel point il en eſt indigne : en vain le miniſtre de l'Egliſe tâche de raſſurer ſes frayeurs, en lui ouvrant le ſein de la clémence divine ; ces promeſſes le touchent peu, parce qu'il ſent bien que la charité de l'Egliſe, qui ne déſeſpere jamais du ſalut de ſes enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la juſtice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ſes crimes : une voix ſecrette & terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de ſalut pour l'impie ; & qu'il ne faut pas compter ſur des eſpérances qu'on donne à ſes malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remedes que la religion offre aux mourans : il les regarde comme ces remedes déſeſpérés qu'on hazarde lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance ; & qu'on donne plus pour la conſolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt pour le ſoutenir dans cette derniere heure ; & tout ce qu'il peut faire, c'eſt d'envier en ſecret leur deſtinée, & déteſter le malheur de la ſienne : on lui met dans la bouche les paroles des livres ſaints, & les ſentimens d'un Roi pénitent ; & il ſent bien que ſon cœur déſavoue ces expreſſions divines ; & que des paroles qu'une charité ardente & une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur ſurpris comme lui dans ſes déſordres : on aſſemble autour de ſon lit ſes amis & ſes proches pour recueillir

ſes derniers ſoupirs ; & il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le ſouvenir de ſes crimes : le miniſtre de l'Egliſe lui préſente un Dieu mourant : & cet objet ſi conſolant & ſi capable d'exciter ſa confiance, lui reproche tout bas ſes ingratitudes, & l'abus perpétuel de ſes graces. Cependant la mort approche ; le Prêtre tâche de ſoutenir par les prieres des mourans, ce reſte de vie qui l'anime encore. *Partez, ame chrétienne*, lui dit-il : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Il ne lui dit pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant ſa vie les monumens publics pouvoient à peine ſuffire au nombre & à l'orgueil de ſes titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout ſeul qu'il avoit reçu dans le baptême, le ſeul dont il ne faiſoit aucun cas, & le ſeul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiſcere, anima chriſtiana : Partez, ame chrétienne* : hélas elle avoit vécu, comme ſi le corps eût été tout ſon être : elle avoit même tâché de ſe perſuader que ſon ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair & de ſang, & que tout mouroit avec nous ; & on vient lui déclarer, que c'eſt ſon corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va ſe diſſoudre ; & que tout ſon être immortel, c'eſt cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence ſeule capable de l'aimer & de le connoître, qui va ſe détacher de ſa maiſon terreſtre, & paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, am*

chrétienne : vous aviez regardé la terre comme votre patrie ; & ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir : l'Eglise croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos miseres, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre; hélas! & elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre & effroyable, & le commencement de vos malheurs & de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne* : *Proficiscere, anima christiana :* ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé : rachetée du sang de Jesus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumieres de la foi, que vous avez toujours rejettées ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : *Partez, ame chrétienne ;* allez porter devant Jesus-Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut ; & qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures, qui lui échappent, ni au monde, qui s'évanouit, ni aux hommes, qui ne sauroient le

délivrer de la mort ; ni au Dieu juſte, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il ſe roule dans ſes propres horreurs ; il ſe tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le ſaiſit, ou du moins pour ſe fuir lui-même : il ſort de ſes yeux mourans, je ne ſais quoi de ſombre & de farouche, qui exprime les fureurs de ſon ame : il pouſſe du fond de ſa triſteſſe des paroles entrecoupées de ſanglots, qu'on n'entend qu'à demi ; & qu'on ne ſait ſi c'eſt le déſeſpoir ou le repentir qui les a formées : il jette ſur un Dieu crucifié des regards affreux, & qui laiſſent douter ſi c'eſt la crainte ou l'eſpérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des ſaiſiſſemens où l'on ignore ſi c'eſt le corps qui ſe diſſoud, ou l'ame qui ſent l'approche de ſon juge : il ſoupire profondément ; & l'on ne ſait ſi c'eſt le ſouvenir de ſes crimes qui lui arrache ces ſoupirs, ou le déſeſpoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces triſtes efforts, ſes yeux ſe fixent, ſes traits changent, ſon viſage ſe défigure, ſa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout ſon corps frémit ; & par ce dernier effort, ſon ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, & ſe trouve ſeule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes Freres, ainſi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainſi mourrez-vous vous-même, ſi vos crimes vous

accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, & vous ne changerez pas vous-même. Vous mourrez; & vous mourrez pécheur, comme vous avez vécu; & votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur, vivez de la vie des Justes; & votre mort semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur & de consolation; c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce Discours.

II. PARTIE

JE sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténebres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées & connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi & de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légeres; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre, & l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort, je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes même, comme dit saint Paul, voudroient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant, que la grace surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; & que dans ce moment, soit qu'ils rappellent

le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considerent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *Requies de labore*; dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *Gaudium de novitate;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *Securitas de æternitate*; de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'ame fidele.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé; & ici, mes Freres, représentez-vous au lit de la mort une ame fidele, qui depuis longtems se préparoit à ce dernier moment, amassoit par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paroître vuide devant son Juge, & vivoit de la foi pour mourir dans la paix & dans la consolation de l'espérance: représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette derniere heure, qu'elle n'avoit jamais perdu de vue, & à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événemens de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncemens, de toutes les situations qu'elle a éprouvées; *Requies de labore.*

Oui, mes Freres, il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légeres violences que la religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abbat & vous rebute : la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui & dans la tristesse : vous regardez comme malheureux, ceux qui portent le joug de Jesus-Christ, & qui renoncent au monde & à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidele, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, & combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin & sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, & dont il ne lui resteroit alors que la confusion & la honte : c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour le monde, seroit perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, & durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies & les voluptés humaines, helas ! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu : que les plaisirs sont

également passés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré ; & l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'ame fidele au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement consolées : le temps des dangers & des tentations passé ; les attaques que le monde livroit à sa foi, enfin terminées ; les périls où son innocente avoit couru tant de risques, enfin disparus ; les occasions où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées ; les combats éternels qu'elle avoit eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin ; les obstacles que la chair & le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port ; qu'il est doux de rappeller le souvenir des orages & de la tempête ! quand on est sorti vainqueur de la course ; qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, & à revoir les endroits de la carriere les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célebres : *Requies de labore.* Il me semple que le Juste est alors comme un autre Moyse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *Ascende in montem, & morere ;* lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, & jettant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de par-

Deut. 32. 49.

courir & qu'il laiſſe derriere lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il eſt échappé: les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du déſert; les embuches de Madian; les murmures & les calomnies de ſes freres; les rochers briſés; les difficultés des chemins ſurmontées; les dangers de l'Egypte évités; les eaux de la mer rouge franchies; la faim, la ſoif, la laſſitude combattues; & touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, & ſaluant enfin de loin cette patrie promiſe à ſes peres, il chante un cantique d'actions de graces: meurt tranſporté, & par le ſouvenir de tant de dangers évités, & par la vue du lieu du repos que le Seignenr lui montre de loin; & regarde la montagne ſainte où il va expirer, comme la récompenſe de ſes travaux, & le terme heureux de ſa courſe: *Requies de labore.*

Ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé, en rappellant au juſte mourant, les combats & les périls de ſa vie paſſée, ne lui rappelle auſſi ſes infidélités & ſes chûtes: mais ce ſont des chûtes expiées par les gemiſſemens de la pénitence; des chûtes heureuſes par le renouvellement de ferveur & de fidélité dont elles ont été toujours ſuivies; des chûtes qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame, lequel a fait ſervir ſes crimes à ſa pénitence, ſes paſſions à ſa converſion, & ſes chûtes à ſon ſalut. Ah! la douleur de ſes fautes dans ce dernier moment, n'eſt plus pour elle qu'une douleur

de consolation & de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie & de reconnoissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la rempliſſent de confiance, & lui en font espérer de nouvelles ; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, & semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se représente plus alors, comme dans les jours de son deuil & de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé & qu'il falloit appaiſer ; mais comme un pere de miséricorde, & un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, & l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, ame fidele, lui dit alors en secret son Seigneur & son Dieu. *Elevate, consurge, Jerusalem :* Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes, vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum.* Le temps des pleurs & des souffrances est passé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultrà.* Dépouillez-vous donc, fille de Jerusalem, de ce vêtement de deuil & de tristesse, dont vous avez été jusqu'ici environnée : laissez-là les tristes dépouilles de votre mortalité : revêtez-vous de vos habits de gloire & de magnificence : entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti.* Brisez enfin les liens de votre captivité : sor-

Isaï. 51. 27.
Ibid.
Ibid. 22.
Ibid. 52. 1.

tez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si long-temps des rigueurs & de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, & qui n'étoit pas digne de vous ; & que je vous réunisse à l'Eglise du ciel, dont vous étiez une portion pure & immortelle : *Non adjiciet ultrà, ut pertranseat per te incircumcisus & immundus.* *Ibid.* ℣. 1. *Ibid.* ℣. 1.

Premiere consolation de l'ame juste au lit de la mort : le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures, qui disparoissent ; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, vous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considere tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changemens ; & voilà précisément toute la consolation de l'ame fidele dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Sei-

gneur ne la surprend point : elle l'attendoit, elle le desiroit. La pensée de cette derniere heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses desirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste Juge alloit lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, préparant sans cesse son ame à cette derniere heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur ; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vue ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour ; & ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort, & les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise & le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avoit mis toute sa confiance, n'est rien ; n'est qu'un songe qui s'évanouit & qui lui échappe. Mais l'ame fidele en ce dernier moment ; ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu, comme une figure qui passe ; comme une fumée qui ne trompe que de loin, & qui de près n'a rien de réel & de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger ; de n'avoir pas pris le change ; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en

un instant ; & de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidele, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul : puisqu'il ne devoit me rester que lui seul. On regardoit mon choix comme une folie : le monde s'en moquoit & on trouvoit bizarre & singulier de ne pas se conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, & lequel des deux avoit raison, ou le mondain, ou le fidele.

Ainsi voit le monde & toute sa gloire, une ame juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir de discours de Dieu, & du néant de toutes les choses humaines ; ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumieres accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdu de vue. Ces vérités consolantes sont alors sa plus douce occupation : elle les médite ; elle les goûte ; elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau & étranger que le ministre de Jesus-Christ lui parle : c'est le langage de son cœur, ce sont les sentimens de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler

du Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours desirés ; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré ; du néant du monde qu'elle a toujours mépriſé ; tout autre langage lui devient inſupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miſéricordes du Dieu de ſes peres, & regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maiſon terreſtre, & à diſpoſer de la ſucceſſion de ſes ancêtres. Grand Dieu ! que de lumiere ! que de paix ! que de tranſports heureux ! que de ſaints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de graces ſe paſſent alors dans cette ame fidele ! ſa foi ſe renouvelle ; ſon amour s'enflamme ; ſa ferveur s'excite ; ſa componction ſe réveille. Plus la diſſolution de l'homme terreſtre approche, plus l'homme nouveau s'acheve & s'accomplit. Plus ſa maiſon de boue s'écroule, plus ſon ame s'éleve & ſe purifie. Plus le corps ſe détruit, plus l'eſprit ſe dégage & ſe renouvelle. Semblable à une flamme pure qui s'éleve & paroît plus éclatante, à meſure qu'elle ſe dégage d'un reſte de matiere qui la retenoit, & que le corps où elle étoit attachée ſe conſume & ſe diſſipe.

Ah ! les diſcours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigriſſent ſes maux ; ſa tête en ſouffre ; ſon repos en eſt altéré : il faut ménager ſa foibleſſe en ne coulant que quelques mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'im-

n'importune ; choisir ses momens pour lui parler du Dieu qui va le juger, & qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, & le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les Ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des Prophetes tristes & désagréables : on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort & des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires & des vanités du siecle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! & vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; & qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir & de connoître.

Mais ne perdons pas de vue l'ame fidele : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette. Car, mes Freres, de quoi la mort pourroit-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets & des larmes ? Du monde ? hélas ! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangere ; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissemens qui la partageoient encore malgré elle même entre le ciel & la

terre : on ne regrette gueres ce qu'on n'a jamais aimé. De ſes biens & de ſes richeſſes ? hélas ! ſon tréſor étoit dans le ciel ; ſes biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas ; elle va ſeulement les retrouver immortels dans le ſein de Dieu même. De ſes titres & de ſes dignités ? hélas ! c'eſt un joug qu'elle ſecoue ; le ſeul titre qui lui fut cher, étoit celui qu'elle avoit reçu ſur les fonds ſacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, & qui lui donne droit aux promeſſes éternelles. De ſes proches & de ſes amis ? hélas ! elle ſait qu'elle ne les devance que d'un moment ; que la mort ne ſépare pas ceux que la charité avoit unis ſur la terre ; & que réunis bientôt dans le ſein de Dieu, ils formeront avec elle la même Egliſe & le même peuple, & jouiront des douceurs d'une ſociété immortelle. De ſes enfans ? elle leur laiſſe le Seigneur pour pere, ſes exemples & ſes inſtructions pour héritage, ſes vœux & ſes bénédictions pour derniere conſolation ; & comme David, elle meurt en demandant pour ſon fils Salomon, non pas des proſpérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, & la crainte du Dieu de ſes peres : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum.* De ſon corps ? hélas ! de ſon corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié ; qu'elle regardoit comme ſon ennemi ; qui la faiſoit encore dépendre des ſens & de la chair ; qui l'accabloit ſous le poids de tant de néceſſités humiliantes : de cette maiſon

de boue qui la retenoit captive ; qui prolongeoit les jours de son exil & de sa servitude, & l'empêchoit de s'aller réunir à Jesus-Christ : ah ! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse : c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit ; qui la laisse libre, & en état de prendre son essor, & de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avoit déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidele. Sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, & éteint ses vaines lumieres devant la lumiere de Dieu & la profondeur de ses mysteres. Ses yeux mourans s'obscurcissent, & se ferment à toutes les choses visibles : mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie & s'épaissit ; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, & méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses peres. Tous ses sens s'émoussent, & perdent leur usage naturel : mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même ; & dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, & ne voyoit pas ; des oreilles, & n'entendoit pas ; un odorat, & ne s'en servoit pas ; un goût, & ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une

vaine beauté s'effacent : mais depuis long-temps toute sa beauté étoit au-dedans, & elle n'étoit occupée qu'à embellir son ame des dons de la grace & de la justice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps se détruit ; toutes les créatures s'évanouissent ; la lumiere se retire ; toute la nature retombe dans le néant ; & au milieu de tous ces changemens elle seule ne change pas ; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes Freres, rend le fidele grand au lit de la mort ! que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des Anges & des hommes ! C'est alors que le fidele paroît maître du monde & de toutes les créatures ! c'est alors que cette ame participant déjà à la grandeur & à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout ; dans le monde, sans y prendre part ; dans un corps mortel, sans y être attachée ; au milieu de ses proches & de ses amis, sans les voir & sans les connoître ; parmi les larmes & les gémissemens des siens, sans les entendre ; au milieu des embarras & des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans
7. rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts* ; elle est déjà immobile dans le sein de Dieu au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, & de mourir dans sa crainte ! que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment dans

l'ame fidele ! C'eſt le moment de ſa gloire & de ſes triomphes ; c'eſt le point auquel ſe réunit tout l'éclat de ſa vie & de ſes vertus. Qu'il eſt beau de voir alors le Juſte marcher d'un pas tranquille & majeſtueux vers l'éternité ! & que ce Prophete infidele avoit bien raiſon autrefois, en voyant Iſraël entrer dans la terre de promeſſe, le triomphe de ſa marche, & la confiance de ſes cantiques, de s'écrier : *Que mon ame meure de la mort des Juſtes, & que ma fin leur ſoit ſemblable* ! *Nomb.* 23. 13.

Et voilà, mes Freres, ce qui acheve en dernier lieu de remplir l'ame fidele au lit de la mort, de joie & de conſolation : la penſée de l'avenir ; *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la ſanté voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, ſa tranquillité ſe change en ſaiſiſſement & en terreur. L'ame juſte au contraire, durant les jours de ſa vie mortelle, n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit ſon ſalut avec crainte & tremblement ; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où les Juſtes mêmes ſeront à peine ſauvés, s'ils ſont jugés ſans miſéricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations : ſes frayeurs ceſſent tout d'un coup, & ſe changent en une douce eſpérance. Elle perce déjà avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; & voit comme Etienne le

ſein de la gloire, & le Fils de l'Homme à la droite de ſon Pere tout prêt à la recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant ſoupiré, & où elle avoit toujours habité en eſprit ; cette ſainte Sion, que le Dieu de ſes peres remplit de ſa gloire & de ſa préſence, où il enivre ſes Elus d'un torrent de délices, & leur fait goûter tous les jours les biens incompréhenſibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment ; cette cité peuple de Dieu, le ſéjour des Saints, la demeure des Juſtes & des Prophetes, où elle retrouvera ſes freres que la charité lui avoit unis ſur la terre, & avec leſquels elle bénira éternellement les miſéricordes du Seigneur, & chantera avec eux les louanges de ſa grace.

Ah ! auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin annoncer à cette ame que ſon heure eſt venue, & que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire au nom de l'Egliſe qui les envoie : *Partez, ame chrétienne : Proficiſcere, anima chriſtiana :* ſortez enfin de cette terre où vous avez été ſi long-temps étrangere & captive : le temps des épreuves & des tribulations eſt fini ; voici enfin le juſte Juge qui vient briſer les liens de votre mortalité : retournez dans le ſein de Dieu d'où vous étiez ſortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Le Seigneur s'eſt enfin laiſſé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des Saints & les portes éternelles : partez, ame

fidele ; allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend : souvenez-vous seulement de vos freres que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations & aux orages : laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jesus-Christ, & qui vous voit partir avec envie : sollicitez la fin de sa captivité, & sa réunion entiere avec son Epoux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource : nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jesus-Christ dans le royaume de ses Saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers & à la pourriture, vous suivra bientôt immortel & glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra : il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, & paroîtront plus brillans que la lumiere. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les miseres qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos freres à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse & tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour

nous rendre malheureux ; & d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie & d'immortalité alors pour cette ame juste ! quel ordre heureux ! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces l'accepte-t-elle ? Elle leve au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans ; & regardant son Seigneur qui vient à elle ; Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore : j'attends dans la paix & dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte & chrétienne, fortifiée par les derniers remedes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrette de l'Esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, & s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Mes Freres, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette derniere heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de

Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs & dans les regrets inutiles du pécheur, & votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix & dans la confiance du juste, & votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE

DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna, & majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. Luc. 21. 27.

SIRE.

TEL doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux ; & qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'Homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son regne, l'entiere ré-

demption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité & de désespoir pour les uns; pour les autres, de paix, de consolation, & d'allégresse : l'attente des Justes, la terreur des méchans; le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible, en avoient laissé aux premiers Fideles, qui les rendoit patiens dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des Martyrs, anima la constance des Vierges, adoucit aux Anacorétes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes Religieuses, que la piété de nos peres éleva contre la contagion du siecle.

Vous-même, mes Freres, rappellant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentimens de componction & de crainte: mais ce n'ont été là que des frayeurs passageres; des idées plus douces & plus riantes les ont à l'instant effacées, & ramené votre premier calme. Hélas! dans les temps heureux de l'Eglise, c'eût été renoncer à la Foi, de ne pas desirer le jour du Seigneur: toute la consolation de ces premiers Disciples de la Foi étoit de l'attendre, & il falloit même que les Apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des Fideles; & aujourd'hui il faut

que l'Eglise emploie toute la terreur de notre ministere pour en rappeller le souvenir aux Chrétiens, & tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ces circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs: c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici bas le pécheur ne se connoît jamais tel qu'il est, & n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement ; aux autres, par ses dissimulations & ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, & il sera connu. Le pécheur montré à lui-même ; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples & édifiantes. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I PARTIE Eccles. 9. 2. *TOut se reserve pour l'avenir*, dit le Sage, *& demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste & à l'injuste, au bon & au méchant, au pur & à l'impur ; à celui qui immole des victimes, & à celui qui méprise les sacrifices.* Quelle idée en effet, mes Freres, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse & de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes ? Quoi ! les biens & les maux seroient dispensés sur la terre, sans

choix, sans égard, sans distinction ? le juste gémiroit presque toujours dans l'affliction & dans la misere, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir & d'abondance ; & après des fortunes si différentes, & des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel ; & le Dieu juste & vengeur qu'ils trouveroient au-delà, ne daigneroit pas peser leurs œuvres, & discerner leurs mérites ? Vous êtes juste, Seigneur, & vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé : je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'univers, le pécheur paroitra devant le tribunal redoutable accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'ame infidele. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même ; & voici toutes les circonstances & cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, & qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres & vos pensées. Ce sera un Législateur sévere, jaloux de la sainteté de sa loi, & qui ne vous jugera que par elle : tous les adouciſſemens, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront ; l'éclat de la loi les dissipera ; les res-

ſources dont elles avoient flatté le pécheur tomberont ; & le Légiſlateur irrité examinera preſque plus rigoureuſement, les fauſſes interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les tranſgreſſions manifeſtes qui l'avoient violée. Ce ſera un Juge chargé des intérêts de la gloire de ſon Pere contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu & l'homme ; & ce jour ſera le jour de ſon zele pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui eſt dûe : un Sauveur qui vous montrera ſes plaies pour vous reprocher votre ingratitude ; tout ce qu'il a fait pour vous ſe tournera contre vous ; ſon ſang, le prix de votre ſalut, élevera ſa voix & demandera votre perte ; & ſes bienfaits mépriſés ſeront comptés parmi vos plus grands crimes : le ſcrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conſeils les plus cachés, & les plus ſecrettes penſées ſeront découvertes : enfin, un Dieu d'une majeſté terrible, devant lequel les cieux ſe diſſoudront, les élemens ſe confondront, toute la nature ſe bouleverſera ; & dont le pécheur tout ſeul ſera obligé de ſoutenir l'examen, & la terreur de ſa préſence.

Or, voici les circonſtances de cet examen redoutable. Premiérement, il ſera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un autre Evangéliſte. La différence des ſiecles, des âges, des pays, des conditions, de la naiſſance, du tempérament, n'y ſera plus comptée pour rien ; & comme l'Evan-

Matth. 25. 32.

gile sur lequel vous serez jugés, est la loi de tous les temps & de tous les états; & n'a ue les mêmes regles à proposer au noble & au roturier; au Prince, & au Sujet; aux Grands, & au Peuple; au Solitaire, & à l'homme engagé dans le tumulte du monde; au fidele qui vivoit dans la ferveur des premiers temps, & à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siecles: on n'usera d'aucune distinction dans la maniere de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siecle, sur la foiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées; & sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec, qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puissant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au Prince, qu'au simple Citoyen; enfin, aux Chrétiens de ces derniers temps, qu'aux premiers Disciples de l'Evangile: *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous serez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talens, & de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, & sur lesquels ils fondent tant de

distinctions & de privileges, lorsque nous verrons dans cette foule de coupables, le Souverain confondu avec l'esclave; les Grands avec le Peuple; les Savans placés au hazard parmi les ignorans & les simples: les Dieux de la guerre, ces hommes invincibles & glorieux qui avoient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du Vigneron & du Laboureur; que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité; & que tous les titres de la vanité étant détruits & anéantis avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ses œuvres!

En second lieu, cet examen sera universel; c'est à-dire, qu'il rappellera les divers âges & toutes les circonstances de votre vie: les foiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir; les emportemens de la jeunesse, dont tous les momens ont presque été des crimes; l'ambition & les soucis d'un âge plus mur; l'endurcissement & les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez par-tout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres; n'ayant passé par différentes situations, que pour amasser un trésor plus abondant de colere, & ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avoit dû mourir avec vous!

La variété des événemens qui se succe-

dent ici-bas les uns aux autres, & qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au préſent; & ne nous permettent pas de la rappeller toute entiere, & de voir tout ce que nous ſommes. Nous ne nous enviſageons jamais que dans le point de vue que notre état préſent nous offre : la derniere ſituation eſt toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un ſentiment de ſalut dont Dieu nous favoriſe quelquefois, nous calme ſur une inſenſibilité de pluſieurs années : un jour paſſé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la Pénitence les efface de notre ſouvenir, & elles ſont pour nous comme ſi elles n'avoient jamais été : en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conſcience que le préſent. Mais devant le Juge terrible tout ſe préſentera à la fois : l'hiſtoire ſe dépliera toute entiere. Depuis le premier ſentiment que forma votre cœur juſqu'à ſon dernier ſoupir, tout ſe raſſemblera ſous vos yeux : toutes les iniquités diſperſées dans les différens âges de votre vie ſeront ici réunies ; pas une action, pas un deſir, pas une penſée, pas une parole, n'y ſera omiſe : car ſi nos cheveux ſont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, & qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu ; & nous retrouverons là, non pas ces hiſtoires périſſables, où nos vaines actions devoient

être transmises à la postérité ; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avoient rempli tant de volumes, & épuisé tant de louanges ; non pas ces mémoires publics où étoit marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrée, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, & toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions & des erreurs humaines ; cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines & les débris de l'univers : mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse & la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure & invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes Freres : outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappellée ; ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrette de notre cœur, qui se dépliera alors toute entiere à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu ; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, & qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux ; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté ; que l'erreur publique & l'adulation avoient regardé comme tel, & qui nous avoit fait

placer au-dessus des autres hommes. Tant de desirs honteux & qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune & d'élévation, douces erreurs, où notre cœur séduit se livroit sans cesse; tant de jalousies basses & secrettes que nous nous dissimulions par fierté, & qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines & d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insû; tant d'intentions souillées & vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avoit manqué, & que nous n'avions compté pour rien, parce qu'ils n'étoient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au-dedans de nous: voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont nous ne nous serions jamais cru coupables: *Prodient ex improviso & quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes; on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité: une lumiere soudaine éclairera cet abyme: ce mystere d'iniquité sera révélé; & nous verrons que ce que nous

connoiſſions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, ſuccédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omiſſions infinies dont notre vie a été pleine, & ſur leſquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonſtances où notre caractere nous engageoit de rendre gloire à la vérité, & où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de baſſes complaiſances; tant d'occaſions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées; & que nous avons preſque toujours négligées; tant d'ignorances coupables & volontaires, pour avoir toujours craint la lumiere, & fui ceux qui pouvoient nous inſtruire; tant d'événemens ſi capables de nous ouvrir les yeux, & qui n'ont ſervi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens, ou par nos exemples, & que nous avons empêché par nos vices; tant d'ames dont nous aurions pu préſerver l'innocence par nos largeſſes, & que nous avons laiſſé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profuſions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de ſages remontrances & des conſeils utiles, que l'indolence, la lâcheté, & peut-être des vues plus coupables nous ont fait ſupprimer; tant de jours & de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, & que nous

avons passé dans l'inutilité & dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, & qui n'offroit tout au plus à notre souvenir qu'un grand vuide.

Quel regret alors pour l'ame infidele, de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidele dans ses promesses, eût pu lui mériter la félicité des Saints! de voir tant de bassesses, tant d'assujettissemens pour des biens & une fortune misérable, qui ne devoient durer qu'un instant, tandis qu'une seule violence soufferte pour Jesus-Christ eût pu lui assurer un Royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins & de peines pour se sauver, qu'elle en a souffert pour se perdre; & qu'un seul jour de cette longue vie toute employée pour le monde, eût suffi pour l'éternité!

A cet examen succédera en quatrieme lieu, celui des graces dont vous avez abusé; tant d'inspirations saintes ou rejettées, ou suivies à demi: tant de soins & de ménagemens de la Providence sur votre ame, rendus inutiles: tant de vérités entendues par notre ministere qui ont opéré en plusieurs fideles la pénitence & le salut, & qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur; tant d'afflictions & de contre-temps que le Seigneur vous avoit ménagés pour

vous rappeller à lui, & dont vous avez toujours fait un si indigne usage ; tant de dons même naturels, qui étoient en vous comme des espérances de vertu, & dont vous avez fait des ressources de vice. Ah ! si le serviteur inutile est jetté dans les ténebres extérieures, pour avoir seulement caché son talent ; de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçus, & qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés ?

C'est ici, où le compte sera terrible. Jesus-Christ vous redemandera le prix de son sang : vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pous vous ; qu'il vous a fait naître foible, & d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, & qu'il ne vous donne pas les graces dout vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent. Ah ! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses graces : vous verrez, que parmi tant de nations infideles qui ne le connoissoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appellé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité, & de la vertu des Sacremens ; soutenu sans cesse de ses inspirations & de ses graces : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui ; & vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusques ici, le juste Juge ne vous a exa-

miné que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occasion, ou la cause dans les autres, & qui par conséquent vous seront imputées ? Quel nouvel abyme ! on vous présentera toutes les ames à qui vous avez été un sujet de chûte & de scandale ; toutes les ames que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les ames dont vous avez, ou séduit la foiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jesus-Christ, à qui elles appartenoient & qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie ; & si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frere, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son ame.

Mais ce n'est pas tout : si vous étiez homme public, & élevé en autorité, que d'abus autorisés ! que d'injustices dissimulées ! que de devoirs sacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux passions & aux intérêts d'autrui ! que d'acceptions de personnes contre l'équité & la conscience ! que d'entreprises injustes conseillées ! que de guerres peut être, que de dé-

ſordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne miniſtre! Vous verrez que votre ambition ou vos conſeils ont été comme la ſource fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre ſiecle, de ces maux qui ſe perpétuent & qui paſſent des peres aux enfans; & vous ſerez ſurpris de voir que vos iniquités vous ont ſurvécu; & que long-temps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes & de déſordres, qui ſe paſſoient ſur la terre! Et c'eſt ici, mes Freres, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité; & combien l'Evangile avoit raiſon d'appeller heureux ceux qui vivent dans l'obſcurité d'une condition privée; combien la Religion étoit ſage de nous inſpirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'eſt élevé qu'aux yeux des hommes, & de nous recommander ſi ſouvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, & attaché depuis long-temps aux devoirs de la vie chrétienne, vous préſumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avez plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce ſera là le jour du triomphe & de la gloire des Juſtes; le jour qui

qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avoient fourni au monde tant de censures & de dérisions profanes : sans doute le Juste paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur ; mais il y paroîtra, & ses justices mêmes seront jugées : vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dûs à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légérement aux apparences de la seule vertu ; il est tant de Justes qui s'abusent eux-mêmes, & qui ne doivent ce nom & cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainsi ce n'est pas seulement Tyr & Sidon que je visiterai dans le jour de ma colere, dit le Seigneur, c'est-à-dire, ces pécheurs dont les crimes sembloient les confondre avec les infideles & les habitans de Tyr & de Sidon ; je porterai la lumiere de mes jugemens jusques dans Jérusalem ; c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui sembloient vous égaler aux ames les plus fideles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* *Sophon. 1. 12.*

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde ; & l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vues secrettes de faveur & d'élé-

vation, plutôt que dans la haine du péché, & dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zele pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les desirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées : & peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront plutôt les fruits de l'orgueil, que les suites de la grace, & l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de Sacremens, de prieres, de pratiques saintes, dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun sentiment de foi & de componction ; & vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de disposition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi, autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde & des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie & de régularité ; & peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament, & de paresse, que de foi ; & que dans une vie plus réguliere & plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité ; & en un

mot, tous les penchans des ames les plus mondaines : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zele prétendu de ma gloire qui vous faiſoit ſi fort gémir ſur les ſcandales dont vous étiez témoin ; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur & de confiance, & à éclater ſi vivement contre les déréglemens & les foibleſſes de vos freres ; & peut-être ce zele ne ſera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de cenſurer & de médire, une ardeur indiſcrette, un zele d'oſtentation & de vanité ; & loin de vous trouver zélé pour ma gloire & pour le ſalut de vos freres, vous ne ſerez devant moi, qu'injuſte, pur, malin & téméraire : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce ſemble, que pour ma gloire, & pour l'inſtruction des Fideles, & qui vous avoient attiré les bénédictions des Juſtes, & les acclamations même des mondains ; & peut-être que la complaiſance, la recherche éternelle de vous-même, le deſir de l'emporter ſur les autres, la ſenſibilité aux applaudiſſemens humains, ne laiſſeront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme & les fruits de l'orgueil ; & que je maudirai ces travaux dont la ſource avoit toujours été ſi ſouillée : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Grand Dieu ! & alors que d'œuvres ſur

lesquelles j'avois compté, se trouveront mortes à vos yeux, que ce discernement sera terrible ! & de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, & qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de-là, mes Freres, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes : qu'à les perdre, mes Freres ? il n'est venu que pour les sauver, & ses miséricordes surpasseront encore ses justices : mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces ames justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin ; ces ames exposées à la lumiere de Dieu, paroîtront tiedes, sensuelles, imparfaites, & peut être criminelles : & vous qui vivez dans les périls & les plaisirs du monde ; vous qui ne donnez à la Religion & au salut, que les momens les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entiere de dissipation & d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher Auditeur ? si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejettés ; vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? si le bois verd est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on

avec le sec ? & si le juste est à peine sauvé ; je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé; mais l'ame mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paroître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher Auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, & que votre seul péché c'est l'indolence & la paresse. Ah ! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de Jesus-Christ : vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit presque rien à dire aux pieds d'un Confesseur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avoit toujours livré : vous verrez par la frayeur où seront les Justes, ce que vous devez craindre pour vous-même ; & si la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conscience, ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvois voir maintenant l'état de mon ame, comme vous me le découvrirez alors! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri* ! Si je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent ; me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation & de ces titres qui m'abusent, de ces talens qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré, qui

font toute ma sûreté ; de cet amour de moi-même, qui est la source de toutes mes erreurs, & que je puisse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumiere : ô mon Dieu ! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même ? *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri* ! & quelles mesures ne prendrois-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs & les secrets des pensées seront manifestés ? Car, mes Freres, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

II PARTIE

DEux désordres naissent dans le monde du mêlange des bons & des méchans inévitable sur la terre. Premiérement, à la faveur de ce mêlange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est dûe ; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, & occupe les premieres places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abbaissement & rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des Justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, par la différence des rangs & des pla-

ces qui leur seront assignées dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis.* Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention. *Matth.* 25. 32.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'ame criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, & que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention : premiérement, au nombre & au caractere des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, aux soins qu'elle avoit pris de cacher ses foiblesses & ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle étoit sur la terre ; troisiémement enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde & plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes Freres, l'ame criminelle devant le tribunal de Jesus-Christ, environné des Anges & des hommes ; les justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous les yeux attachés sur elle, présens à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses desirs, de ses pensées ; forcés malgré eux d'assister à son jugement, & d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'ame infidele.

Premiere ressource. Sur la terre, lors-

qu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris; tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance: on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des tems, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux, le souvenir & le reproche de notre honte passée : on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déjà perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrette de vos mœurs & de votre conscience; vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées & fuir comme Caïn dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation & l'histoire de toute sa vie, obligé de soutenir les yeux de l'univers & toute la honte de ses foiblesses: il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puisse aller se cacher aux regards publics; la lumiere de Dieu, la gloire seule du Fils de l'homme remplira le ciel & la terre; & dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, & qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes; il se trouve toujours

du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'estime & le commerce nous dédommage en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte : s'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs ; & nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence : s'ils sont justes, comme les saints ont l'œil simple & qu'ils nous avoient cru des enfans de lumiere, ah ! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le Juste, nous diront-ils, & vous haïssiez la justice ; vous protégiez la vertu, & dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône : vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, & vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur: ah ! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé & plus recherché que nous-mêmes !

Et voilà la troisieme ressource, qui manquera à la confusion de l'ame criminelle. Car s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent ; du moins il est des personnes indifférentes, que nos fautes ne blessent pas, & ne revoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indiffé-

rens: les Juſtes, ſi ſenſibles ici-bas aux calamités de leurs freres, ſi ingénieux à excuſer leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, & à les adoucir aux yeux des hommes, lorſqu'ils ne peuvent y trouver d'excuſe apparente: les Juſtes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence & de cette miſéricorde, qu'ils avoient exercée envers leurs freres ſur la terre, ſifleront ſur le pécheur, dit le Prophete, l'inſulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge ſa gloire en le puniſſant, entreront dans le zele & dans les intérêts de ſa juſtice; & devenant eux-mêmes ſes juges, ils diront en ſe mocquant, dit le Prophete: Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre ſon ſecours & ſa confiance dans le Seigneur, & qui avoit mieux aimé ſe confier dans la vanité & dans le menſonge: *Ecce homo, qui non poſuit Deum adjutorem ſuum.* Voilà cet inſenſé qui ſe croyoit ſeul ſage ſur la terre, qui regardoit la vie des Juſtes comme une folie; & qui ſe faiſoit dans la faveur des Grands, dans la vanité des titres & des dignités, dans l'étendue des terres & des poſſeſſions, dans l'eſtime & les louanges des hommes, des appuis de boue qui devoient périr avec lui. Où ſont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair & de ſang, auxquels il avoit ſacrifié ſa vie, ſes ſoins & ſes peines? qu'ils paroiſſent ici pour le ſoutenir & pour le défendre; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre ſur lui, ou plutôt

Pſalm. 51. 9.

se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace. *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam? .... surgant, & opitulentur vobis, & in necessitate vos protegant.* Deut. 32. 37. 38.

Les pécheurs ne seront pas plus indulgens à son infortune : ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera ; qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentimens de cruauté & de fureur pour leurs freres ; & ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jesus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'éleveront contre vous, & vous reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux ; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumieres de l'Evangile, & soutenus des secours de la foi & des Sacremens, ils auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice ; & mis à profit pour leur salut des graces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel & de la terre, l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui sont inanimées,

qu'il avoit forcées de servir à ses passions, & qui gémissoient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'éleveront contre elle à leur maniere. Le soleil, de la lumiere duquel elle avoit abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes : les astres disparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez long-temps témoins de ses passions injustes : la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jetter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvoit plus porter ; & l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* Hélas ! nous aimons tant a être plaints dans nos malheurs; la seule indifférence nous aigrit & nous blesse : ici, non seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux ; mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, & le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir & ses crimes. Premiere circonstance de la confusion de l'ame criminelle : la multitude des témoins.

Sap. 5. 21.

Je prends la seconde, dans les soins qu'on avoit pris de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit sur la terre. Car, mes Freres, le monde est un grand théatre, où chacun presque joue un personnage emprunté : comme nous sommes pleins de passions, & que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas & de mépriſable, toute notre attention est d'en cacher

la baſſeſſe, & de nous donner pour ce que nous ne ſommes pas ; l'iniquité eſt toujours trompeuſe & diſſimulée. Ainſi toute votre vie, vous ſur-tout qui m'écoutez, & qui regardiez la duplicité de votre caractere, comme la ſcience du monde & de la Cour : toute votre vie n'avoit été qu'une ſuite de déguiſemens & d'artifices ; vos amis mêmes les plus ſinceres & les plus familiers ne vous connoiſſoient qu'à demi : vous échappiez à tout le monde ; vous changiez de caractere, de ſentiment, d'inclination ſelon les conjonctures, & le caractere de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous êtiez fait une réputation d'habileté & de ſageſſe ; & on n'y verra qu'une ame vile, ſans droiture, ſans vérité, & dont la plus grande vertu avoit été de cacher ſon indignité & ſa baſſeſſe.

Vous encore, ame infidele, qu'un ſexe plus jaloux de l'honneur, avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foibleſſes à la connoiſſance des hommes ! vous étiez ſi habile pour vous épargner la honte d'une ſurpriſe ; vous preniez de ſi loin & ſi ſûrement vos meſures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mere, la bonne foi peut-être d'un Confeſſeur : vous n'auriez pas ſurvécu à un accident qui eût trahi là-deſſus vos précautions & vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophete, vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour, du ſeul ſouf-

fle de ſa bouche. J'aſſemblerai, dit le Seigneur, autour de vous devant les nations aſſemblées tous vos amans profanes : *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos.* Ils verront cette ſuite éternelle de feintes, d'artifice, de baſſeſſes ; ce trafic honteux de proteſtations & de ſermens, dont vous vous ſerviez pour fournir en même temps à des paſſions différentes, & pour endormir leur crédulité : ils les verront, & remontant juſqu'à la ſource des complaiſances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur perſuader ; mais dans votre mauvais caractere, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir ſi noble, ſi ſincere, & incapable d'être touché que du
Ibid. ſeul mérite : *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos .... & videbunt omnem turpitudinem tuam.* Et tout cela ſe paſſera aux yeux de l'univers ; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conſervés ; de vos proches, qui ne connoiſſent pas le deshonneur dont vous le couvriez ; de ce Confeſſeur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux, qui avoit ſi fort compté ſur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t-elle d'abymes aſſez profonds, où ne voulut alors ſe cacher l'ame infidele ? Car dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors & les ſcandales ; & cette

confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jesus-Christ, on verra vos foiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire, leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets ; & mille circonstances honteuses & personnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes ; ce sera là une confusion qui vous sera propre, & que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la derniere circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidele, sincere, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractere. Vous vous étiez donné pour une ame forte, & au-dessus des foiblesses vulgaires; & vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, & des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme integre, & d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge ; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs & la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes ; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique & rampante ; & des vues de fortune & d'intérêt, avoient mille fois trahi en secret votre fidélité &

corrompu votre innocence : vous paroiſſiez orné de ſainteté & de juſtice : vous vous étiez toujours revêtu de la reſſemblance des Juſtes : on vous croyoit l'ami de Dieu & l'obſervateur fidele de ſa loi ; & cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez ſous le voile de la religion une conſcience ſouillée, & des myſteres d'ignominie : vous marchiez ſur les choſes ſaintes pour arriver plus ſûrement à vos fins. Ah ! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers : ceux qui vous avoient vu ſur la terre, ſurpris de votre nouvelle deſtinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'eſpérance de l'hypocrite ſera alors confondue : vous aviez joui injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſerez connu, & Dieu ſera vengé. Enfin, mais oſerai-je le dire ici, & réveler la honte de mes Freres ? vous étiez peut-être diſpenſateur des choſes ſaintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété vous étoit confié ; vous paroiſſiez tous les jours dans le ſanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs & des ſacrifices ſans tache ; on vous confioit le ſecret des conſciences ; vous ſouteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la ſageſſe parmi les parfaits, & ſous ce que la religion a de plus auguſte & de plus ſaint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez

un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu ; vous enseigniez les autres, & vous ne vous enseigniez pas vous-même : vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, & vous ne comptiez vos jours que par vos sacrileges. Ah ! le mystere d'iniquité sera donc révélé, & l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathême du ciel, & la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes Freres, toute la confusion dont sera accablée l'ame criminelle ; & ce ne sera pas ici une confusion passagere. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la premiere honte d'une faute : les bruits tombent peu-à-peu : de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres ; & le souvenir de nos chûtes s'éteint & s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'ame criminelle : il n'y aura plus de nouveaux événemens qui fassent perdre de vue ses crimes & son opprobre : rien ne changera plus : tout sera fixe & éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jesus-Christ, elle le paroîtra durant l'éternité toute entiere : le caractere même de ses tourmens publiera sans cesse la nature de ses fautes, & sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes Freres, les réflexions sont ici inutiles ; & s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, & à prendre dès

ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire & la consolation du véritable Juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers, les secrets de sa conscience & tout le mystere de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul; de ce cœur où il avoit toujours cru voir des taches & des souillures, & dont son humilité lui avoit dérobé toute la sainteté & l'innocence; de ce cœur, où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, & qu'il avoit pris plaisir d'orner & d'enrichir de ses dons & de ses graces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusques-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervens desirs! que de victoires secrettes! que de sacrifices héroïques! que de prieres pures! que de tendres gémissemens! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les desirs, & toutes les espérances des hommes! On verra alors que rien n'étoit plus grand & plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable Juste, que ces ames qu'on regardoit comme inutiles, parce qu'elles l'étoient à nos passions, & dont on mépriſoit tant la vie obscure & retirée:

on verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une ame fidele, avoit plus d'éclat & de grandeur que tous ces grands événemens qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, & offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des Anges & des hommes, que les victoires & les conquêtes qui rempliſſent ici-bas la vanité des hiſtoires, auxquelles on éleve des monumens pompeux pour en éterniſer le ſouvenir, & qui ne ſeront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil & des paſſions humaines. Premier déſordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, & la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le ſecond déſordre qui naît dans le monde, du mêlange des bons & des méchans, eſt l'inégalité de leurs conditions, & l'injuſte échange de leurs deſtinées. Il eſt du ſiecle préſent comme de la ſtatue dont Daniel expliqua le myſtere ; les Juſtes, comme un argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus baſſes & les plus mépriſables ; au lieu que les pécheurs & les mondains, figurés par l'or & par l'argent, vains objets de leur paſſions, s'y trouvent preſque toujours placés à la tête, & dans les lieux les plus éminens : or c'eſt un déſordre ; & quoique par-là les bons ſoient exercés, & les pécheurs endurcis ; quoique cette con-

fusion de biens & de maux entre dans l'ordre de la Providence ; & que par des routes & des ménagemens impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste & le pécheur, il faut cependant que le Fils
Ephes. 1. 10. de l'homme rétablisse toute chose : *Per ipsum instaurare omnia* : & qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ; de celui qui sert le Seigneur, d'avec celui qui le méprise ;
Malach. 3. 18. *Quid sit inter justum & impium ; & inter servientem Deo, & non servientem ei.* Or voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli ; les bons séparés des méchans ; les uns placés à la droite, & les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem à dextris*
Matth. 25. 33. *suis, hœdos autem à sinistris.*

Séparation, premiérement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scene, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités ; ce n'étoit-là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera seulement si vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne séparera pas le Prince, du Sujet ; le Noble, du Roturier ; le Pauvre, du Puissant : le Conquérant, du Vaincu : mais la paille, du bon grain ; les vases d'honneur, des vases de honte ; les boucs, des brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.*

On verra le Fils de l'homme, parcou-

rant des yeux, du haut des airs, les Peuples & les Nations confondues & assemblées à ses pieds; relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire, des passions ou des vertus des hommes: on le verra rassembler sur ses élus des quatre vents; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfans d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrette d'un Peuple saint & nouveau; produire sur la scene des héros de la Foi, jusques-là inconnus au monde: ne plus distinguer les siecles par les victoires des conquérans, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son regne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un Fidele persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel & une nouvelle terre, & réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint & un peuple réprouvé, aux boucs & aux brebis: *Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le pere, de l'enfant; l'ami, de son ami; le frere, de son frere: l'un sera pris, & l'autre laissé. La mort, qui nous ravit les personnes cheres, & qui nous fait pousser

tant de soupirs & verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle ; il n'y aura plus d'espoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de pere, d'enfant, d'ami; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouves.

Séparation, troisiémement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule : on est si touché lorsque dans la distribution des graces, on voit des subalternes emporter les premieres places ; nos services oubliés ; & ceux que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés & placés sur nos têtes ; mais c'est dans ce grand jour, où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, & la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou mépriſé la vertu par des plaisanteries impies ; un fidele, qui peut-être étoit né votre sujet; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ses besoins & de son indigence ; un concurrent que vous aviez toujours regardé

d'un œil de mépris, & sur les ruines duquel vos intrigues & vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejetté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes Freres, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un Sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis ; & le Chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le Laïque s'élevera comme une aigle autour du corps, & le Ministre de Jesus-Christ restera couvert de honte & d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, & le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siecle sera chassé du côté des animaux immondes ; & l'idiot, qui ne savoit pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire & de lumiere. Rahab, une femme pechereſſe, montera à la céleste Sion avec les vrais Israélites ; & la sœur de Moyse, & l'épouse de Jesus-Christ, sera séparée du camp & des tentes d'Israël, & paroîtra couverte d'une lepre honteuse : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'ame infidele. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune ; vous lui ferez encore un nouveau

ſupplice de la félicité des Juſtes qui lui ſeront préférés, & qu'elle verra portés par les Anges dans le ſein de l'immortalité.

Quel changement de ſcene dans l'univers, mes Freres ! C'eſt alors que tous les ſcandales étant arrachés du Royaume de Jeſus-Chriſt, & les Juſtes entiérement ſéparés des pécheurs, ils formeront une nation choiſie, une race ſainte, & l'Egliſe des premiers nés dont les noms étoient écrits dans le Ciel : c'eſt alors que le commerce des méchans, inévitable ſur la terre, ne fera plus gémir leur foi, & trembler leur innocence : c'eſt alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infideles & les hypocrites, ils ne ſeront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les miniſtres involontaires de leurs paſſions : c'eſt alors que tous les liens de ſociété, d'autorité, ou de dépendance qui les attachoient ici-bas aux impies & aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophete : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil & notre demeure ? notre ame ſeche de douleur à la vue des crimes & des prévarications dont la terre eſt infectée : c'eſt alors enfin que leurs pleurs ſe changeront en joie, & leurs gémiſſemens en actions de graces ; ils paſſeront à la droite comme des brebis, & la gauche ſera pour les boucs & pour les impies : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

La diſpoſition de l'univers ainſi ordonnée ;

née ; tous les peuples de la terre ainſi ſéparés ; chacun immobile à la place qui lui ſera tombée en partage ; la ſurpriſe, la terreur, le déſeſpoir, la confuſion peinte ſur le viſage des uns ; ſur celui des autres la joie, la ſérénité, la confiance ; les yeux des Juſtes levés en haut vers le Fils de l'homme d'où ils attendent leur délivrance ; ceux des impies fixés d'une maniere affreuſe ſur la terre, & perçant preſque les abymes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur eſt deſtinée : le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; & ſe tournant du côté de ceux qui ſeront à ſa droite, avec un air plein de douceur & de majeſté, & ſeul capable de les conſoler de toutes leurs peines paſſées, il leur dira : *Venez les bénis de mon Pere, poſſeder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des ſiecles.* Les pécheurs vous avoient toujours regardé comme le rebut & la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne ſubſiſtoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, & que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers & voyageurs ; ſuivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire & de ma félicité, comme vous m'aviez ſuivi dans celles de mes humiliations & de mes ſouffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un inſtant ; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, bene-*

Matth. 25. 34.

Ibid.

dicti Patris mei ; possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.

Puis se tournant à la gauche, la vengeance & la fureur dans les yeux, lançant ça & là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables ; d'une voix, dit un Prophete, qui entr'ouvira les entrailles de l'abyme pour les y engloutir ; il dira, non comme sur la croix, Pere, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font : mais, retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à satan & à ses anges : vous étiez les élus du monde ; vous êtes maudits de mon Pere : vos plaisirs ont été rapides & passagers : vos peines seront éternelles : *Matth. 25. 41.* *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo & angelis ejus.* Les Justes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter la Cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, & vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, & le jour fatal qui présida à leur naissance ; ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs & de leur perte. Les abymes s'ouvriront ; les cieux s'abaisseront : les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle : *Ibid. V. 46* *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable, & si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles, que moyse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles & les promesses consolantes renfermées dans le livre de la Loi : Enfans d'Israël, leur disoit ce sage Législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction & une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem & maledictionem* : une bénédiction, si vous obéissez aux commandemens du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini ;* & une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, & ambulaveritis post deos alienos.*

Deut. 11. 26.

Ibid. ℣. 27.

Voilà, mes Freres, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter & à vous déclarer : voilà la gauche & la droite ; les promesses & les menaces ; les bénédictions & les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative ; ou vous serez du côté de satan & de ses anges, ou vous serez Elus avec Jesus-Christ & ses Saints ; il n'y a point ici de milieu : je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, & celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ? & de quel côté vous trouveriez-vous, si vous paroissiez dans ce

moment devant le tribunal redoutable ! On meurt comme on a vécu ; craignez que votre deſtinée d'aujourd'hui ne ſoit votre deſtinée éternelle. Sortez dès-à-préſent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les Juſtes, ſi vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite, & monter avec eux dans le ſéjour de la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beatus, qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de chûte & de ſcandale. Matth. 11. 6.

SIRE,

C'EST donc un bonheur, & un bonheur rare, de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Mais qu'y avoit-il, & que pouvoit-il y avoir dans celui qui eſt la Sageſſe même, la ſplendeur du Pere, & l'image ſubſtantielle de toutes les perfections; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un ſujet de ſcandale? Sa

croix, mes très-chers Freres, oui sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, & qui est & sera, dans toute la suite des siecles, le scandale de la plupart des Chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des Chrétiens; je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends sur-tout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples, & de partager avec nous la gloire, dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, & ce que nous trouvons à redire dans notre divin sauveur : nous voudrions que puisqu'il falloit qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, & nous eussent mérité le privilege de ne point souffrir avec lui. Détrompons nous, mes très-chers Freres; la seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires; mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix : la Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens & les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix & des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissemens & ses inquiétudes; l'obscurité, ses humilia-

tions & ſes mépris ; le monde, ſes ſoucis & ſes caprices ; la retraite, ſes triſteſſes & ſes ennuis ; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs ; l'amitié, ſes pertes ou ſes perfidies ; la piété elle-même, ſes répugnances & ſes dégoûts : enfin, par une deſtinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ſes propres voies ſemées de ronces & d'épines. La condition la plus heureuſe en apparence a ſes amertumes ſecrettes qui en corrompent toute la félicité : le trône eſt le ſiege des chagrins, comme la derniere place : les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur ; & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y ſentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque choſe à notre bonheur.

Cependant, deſtinés à ſouffrir, nous ne pouvons aimer les ſouffrances : toujours frappés de quelque affliction, nous ne ſaurions nous faire un mérite de nos peines ; jamais heureux, nos croix devenues néceſſaires ne ſauroient du moins nous devenir utiles. Nous ſommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos ſouffrances : tantôt nous cherchons dans la foibleſſe de notre propre cœur, l'excuſe de nos ſenſibilités & de nos murmures ; tantôt dans l'excès ou le caractere de nos afflictions ; tantôt enfin, dans les obſtacles qu'elles nous paroiſſent mettre à notre ſalut : c'eſt-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous ſommes trop foibles pour ſoute-

nir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes ſont trop exceſſives ; tantôt qu'il n'eſt pas poſſible dans cet état de penſer au ſalut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppoſe tous les jours dans le monde à l'uſage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foibleſſe ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut : ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur oppoſant les regles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous ſoyez, & apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne ſont pas les plaiſirs ſeulement ; hélas ! ils ſont ſi rares ſur la terre, & le dégoût les ſuit de ſi près : c'eſt encore l'uſage peu chrétien qu'ils font de leur peine. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE

LE langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige, eſt d'alléguer leur propre foibleſſe, pour juſtifier l'uſage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue & on ſe plaint qu'on n'eſt pas né aſſez fort pour y conſerver un cœur ſoumis & tranquille ; que rien n'eſt plus heureux que de pouvoir être inſenſible ; que ce caractere nous ſauve bien des peines & des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faiſons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré ; que la religion ne rend pas durs & philoſophes, ceux qui

ſont nés avec des ſentimens plus tendres & plus humains; & que le Seigneur eſt trop juſte, pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illuſion ſi commune, & ſi indigne de la piété, remarquez d'abord, mes Freres, que lorſque Jeſus-Chriſt a ordonné à tous les Fideles, de porter avec ſoumiſſion & avec amour, les croix que ſa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre ſi juſte, ſi conſolant, ſi conforme à ſes exemples, ne regarderoit que les ames dures & inſenſibles. Il n'a pas diſtingué entre ſes Diſciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réflexions avoient rendus plus fermes & plus conſtans, de ceux que la tendreſſe & l'humanité avoient fait naître plus ſenſibles pour faire aux premiers un devoir d'une patience & d'une inſenſibilité qui ne leur coûte preſque rien, & en diſpenſer les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ſes regles divines ſont des remedes; & plus nous en paroiſſons éloignés par le caractere de notre cœur, plus elles ſont faites pour nous, & nous deviennent néceſſaires. C'eſt parce que vous êtes foible, & que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, & plus révolté contre les ſouffrances, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes; car ce ne ſont pas les forts, qui ont beſoin d'être éprouvés, ce ſont les foibles.

En effet, qu'eſt-ce qu'être foible & ſenſible ? c'eſt s'aimer exceſſivement ſoi-même, c'eſt donner preſque tout à la nature, & rien à la foi ; c'eſt ſe laiſſer conduire par la vivacité de ſes penchans, & ne vivre que pour jouir de ſon repos & de ſoi-même, comme de la ſeule félicité de l'homme. Or dans cet état, & avec ce fonds exceſſif d'amour du monde & de vous-même ; ſi le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foibleſſe ; s'il ne frapoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde inſipide : s'il ne vous préparoit des pertes & des chagrins, qui vous font une bienſéance de la régularité & de la retraite ; s'il ne renverſoit certains projets, qui laiſſant votre fortune plus obſcure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçoit en certaines ſituations, où des devoirs triſtes & inévitables occupent vos plus beaux jours ; en un mot, s'il ne mettoit, entre votre foibleſſe & vous, une barriere qui vous retient & qui vous arrête : hélas ! votre innocence auroit bientôt fait naufrage : vous auriez bientôt abuſé de la paix & de la proſpérité ; vous, qui ne trouvez pas même de ſûreté au milieu des afflictions & des peines; & puiſque affligé, & ſéparé du monde & des plaiſirs, vous ne pouvez revenir à Dieu ; que ſeroit-ce ſi une ſituation plus heureuſe ne laiſſoit plus d'autre frein à vos deſirs, que vous-même ? la même foibleſſe, & le même poids d'amour propre, qui nous rend ſi ſenſibles à la douleur & à

l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs & des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragemens & nos murmures, d'avouer que nous sommes foibles, & peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foiblesse de notre cœur ne vient que de la foiblesse de notre foi : une ame chrétienne doit être une ame forte ; à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre ; mais elle ne sauroit être abattue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même ; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi & de la grace, qu'elle porte caché au fond de son cœur, & qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles & passageres. On peut lui faire répandre des larmes de sensibilité & de tristesse ; car la réligion n'éteint pas les sentimens de la nature : mais son cœur désavoue à l'instant sa foiblesse, & fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence & de piété. Que dis-je ? une ame chrétienne se réjouit même dans les tribulations : elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures ; comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jesus-Christ, & qui dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre foible, & révolté con-

tre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi & n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres & plus sensibles à la douleur ; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, & non pour excuser leur révolte & leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur, que l'Evangile condamne : plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi : la même sensibilité, qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grace qui soutient & qui console : les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grace y trouve plus d'accès : les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement, que de la bonté du cœur, & ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre & sensible, c'est être farouche & désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force ; & si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jesus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient ; pour cacher les défauts de ceux qui

veulent même flétrir nos vertus : il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît ; pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchans nous entraînent ; pour résister à des exemples que la foule autorise, & dont l'usage a presque fait des loix : il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité ; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possede tout, plein de desirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs & de toutes les félicités de la terre : il faut de la force pour se vaincre soi-même ; pour réprimer un desir qui s'éleve ; pour étouffer un sentiment qui plaît ; pour ramener sans cesse à la regle, un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul, qui ne suppose une ame forte & généreuse : par-tout, il faut se faire violence à soi-même : par-tout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher ; une vigne où il faut porter le poids du jour & de la chaleur ; une carriere où il faut vaillamment & continuellement combattre : en un mot, le Disciple de Jesus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu, & jusqu'aux moindres obligations de la Foi, tout coûte, tout porte le caractere de la croix, qui en est l'esprit dominant ; & si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous ;

& qu'on ne peut être non seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Freres, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au-dela de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtimens, comme ses faveurs, avec poids & avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier & nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en pere, & non pas en juge; que la même main qui nous frappe, nous soutient; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile & le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractere de nos cœurs, & jusqu'où va notre foiblesse; & comme il veut nous sanctifier, en nous affligeant, & non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances étoient trop légeres, & pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh! quel autre dessein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? est-il un

tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur & sa sûreté que dans les larmes & le sang des sujets qui l'adorent ? est-il un maître envieux & chagrin, & qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves ? faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux ? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit & qu'il nous châtie : sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais comme son amour est un amour juste & éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenteroit nos miseres : c'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris & des souffrances de son malade, mais qui malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux & plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévere ; & il faut bien que les afflictions nous soient utiles & nécessaires, puisqu'un Dieu si bon & si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premieres places de l'Egypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des larmes, & sentoit renouveller toute sa tendresse pour ses freres, dans le temps même qu'il affectoit de leur parler plus durement, & qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur .... avertitque se parumper, & flevit.* C'est ainsi que Jesus- Gen. 42 7. 24.

Christ nous châtie : il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers & ses freres : il nous frappe & nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour : il ne peut soutenir long-temps ce caractere de sévérité, qui lui est comme étranger : ses graces viennent bientôt adoucir ses coups : il se montre bientôt tel qu'il est ; & son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur & de colere : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur .... avertitque se parumper, & flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie & si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse ?

N'accusons donc de nos impatiences & de nos murmures, que la corruption, & non pas la foiblesse de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? des enfans, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ? des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveller leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre ? Vous êtes foible ? Mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la Foi, & à la Religion de Jesus-Christ ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, pour faire connoître en vous combien la grace est plus forte que la natu-

re. Si vous étiez né avec plus de force & de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puiſſance de la grace; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainſi plus vous êtes foible, plus vous devenez un inſtrument propre aux deſſeins & à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choiſi que des perſonnes foibles, quand il a voulu appeſantir ſa main ſur elles, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, & pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine conſtance des Sages & des Philoſophes. Ses Diſciples n'étoient que de foibles agneaux, lorſqu'il les envoya dans l'univers, & qu'il les expoſa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile, rendoient gloire à Dieu dans leur foibleſſe à la force de ſa grace, & à la vérité de ſa doctrine. Ce ſont ces vaſes de terre que le Seigneur prend plaiſir de briſer, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumiere & la puiſſance de la Foi; & ſi vous entriez dans les deſſeins de ſa miſéricorde & de ſa ſageſſe, votre foibleſſe, qui juſtifie à vos yeux vos murmures, feroit la plus douce conſolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raiſon orgueilleuſe, qui cherche dans la gloire de ſouffrir conſtamment, toute la conſolation de ſes peines : je ne vous demande pas cette inſenſibilité de cœur, ou qui ne ſent pas ſes maux, ou qui les mépriſe. Laiſſez-

moi, Seigneur, cette raiſon foible & timide, ce cœur tendre & ſenſible, qui paroît ſi peu propre à ſoutenir ſes tribulations & ſes peines; augmentez ſeulement vos conſolations & vos graces: plus je paroîtrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foibleſſe; plus les enfans du ſiecle admireront la puiſſance de la foi, qui ſeule peut élever les ames les plus foibles & les plus timides, à ce point de conſtance & de fermeté où toute la philoſophie n'avoit jamais pu atteindre; & tirer leur force de leur foibleſſe même. Premier prétexte, pris dans la foibleſſe de l'homme confondu: il faut découvrir l'illuſion du ſecond, qu'on tire de l'excès & du caractere des afflictions elles-mêmes.

II. PARTIE

RIen n'eſt plus ordinaire aux perſonnes que Dieu afflige, que de juſtifier leurs plaintes & leurs murmures, par l'excès & le caractere de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne reſſemblent point à celles des autres; & de peur que l'exemple de leur fermeté & de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour juſtifier celles de nos diſpoſitions & de notre conduite. On ſe perſuade qu'on porteroit avec réſignation des croix d'une autre nature; mais que celles dont le Seigneur nous accable, ſont d'un caractere à ne recevoir aucune conſolation; que plus on examine ce qui ſe paſſe parmi les hommes, plus on trouve ſon

malheur singulier, & sa situation presque sans exemple ; & qu'il est difficile de conserver la patience & l'égalité dans un état, où le hazard paroît avoir rassemblé pour nous seuls, mille circonstances désolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour propre une si foible défense, & si indigne de la Foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets & impénétrables d'un Dieu singuliérement attentif sur notre destinée ; plus nous devons présumer que sous des événemens si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles, & des desseins singuliers de miséricorde sur notre ame ; plus nous devons nous dire à nous-mêmes, qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mene par des voies si singulieres & si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit le siens, en matiere d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles & extraordinaires. Quelles aventures tristes & surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moyse, d'un Job ? suivez de siecle en siecle l'histoire des Justes, vous y trouverez toujours dans les contradictions

qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable & de singulier, qui a même révolté depuis, la crédulité des âges suivans. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des Elus de Dieu : elles sont marquées du caractere des Justes : elles entrent dans cette tradition de calamités singulieres, qui forment leur histoire depuis le commencement des siecles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroissoit assurée ; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis ; des Etats, & des Provinces conquises sur nous ; un Royaume le plus florissant de l'Europe frappé de tous les fléaux, que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colere ; la Cour remplie de deuil, & toute la Race royale presqu'éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservoit à votre piété, & les malheurs singuliers qu'il vous préparoit, pour purifier les prospérités d'un regne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événemens pompeux & singuliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la Monarchie & les autres Nations même aient jamais vu sur le trône ; la singularité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige, ne sont destinés par la soumission & la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand Saint, que vous avez été un

grand Roi. Il falloit que tout fût singulier dans votre regne ; les prospérités & les malheurs ; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, & à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre siecle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous instruire & vous confondre en même-temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs & de vos peines : mais regardez au-dessus de vous, & voyez si le sujet est excusable de se plaindre & de murmurer, tandis que le maître encore moins épargné, est soumis & tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime ; plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les suites des causes purement naturelles ; & quoique tous les événemens soient conduits par les ressorts secrets de sa Providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire, que le Seigneur n'avoit pas des vues particulieres sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante & singuliere où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, & que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines ? Dieu me voit ; il compte mes soupirs ; il pese mes afflictions ; il regarde couler mes larmes ; il les rapporte à ma

ſanctification éternelle. Depuis qu'il a appeſanti ſa main ſur moi d'une maniere ſi ſinguliere, & qu'il ſemble ne me laiſſer plus ici-bas de reſſource, je commence à devenir un ſpectacle plus digne de ſes ſoins & de ſes regards. Ah ! ſi je jouiſſois encore d'une ſituation heureuſe & tranquille, il n'auroit plus les yeux ſur moi : il m'oublieroit, & je ſerois confondu devant lui avec tant d'autres, qui vivent heureux ſur la terre. Aimables ſouffrances, qui en me privant de tous les ſecours humains, me rendent mon Dieu, & en font l'unique reſſource de mes peines ! précieuſes afflictions, qui en me faiſant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du ſouvenir & des miſéricordes de mon Seigneur !

Je pourrois vous répondre en ſecond lieu, que des calamités communes & paſſageres, n'auroient reveillé notre foi que pour un inſtant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille reſſources qui nous auroient fait oublier cette légere infortune : les plaiſirs, les conſolations humaines, les événemens nouveaux, que la figure du monde offre ſans ceſſe à nos yeux, auroient bientôt charmé notre triſteſſe, nous auroient bientôt rendu le goût du monde & de ſes vains amuſemens ; & notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, ſe ſeroit bientôt laſſé de ſes ſoupirs & de ſa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute ſeule peut

devenir notre reſſource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde ; il a voulu mettre, entre notre foibleſſe & nous, une barriere, que ni le temps, ni les événemens, ne puſſent plus ébranler : il a prévenu notre inconſtance, en nous rendant néceſſaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il liſoit dans le caractere de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls, & à nous ſéparer du monde, n'iroit pas plus loin que notre triſteſſe ; que le même moment qui nous verroit conſolés, nous verroit changés ; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos réſolutions ſaintes ; & que des afflictions paſſageres ne nous auroient fait que des juſtes paſſagers. Il a donc établi la durée de notre piété ſur celle de nos ſouffrances : il a mis des peines fixes & conſtantes, pour garants de la conſtance de notre foi ; & de peur qu'en laiſſant notre ame entre nos mains, nous ne la rendiſſions encore au monde, il a voulu la metre en ſûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous ſentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup, pour nous réveiller de notre léthargie ; que les afflictions légeres dont le Seigneur s'étoit juſques-là ſervi pour nous viſiter, n'avoient été pour nous, que des leçons foibles & impuiſſantes ; & qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main, qui nous avoit fait une plaie ſi ſalutaire. De

quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu ! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes : je ne pense pas, que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux ; & que la rigueur de vos coups, fait toute l'utilité & toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas ; que vous mesurez vos rigueurs & vos remedes sur mes besoins, & non pas sur mes desirs ; & que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut, qu'à l'injustice de mes plaintes : *Job. 6. 10. Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.*

Je pourrois vous répondre encore : entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines : mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions : mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses ; comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir : voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été ; si la vivacité & la durée de vos douleurs, répond à celle de vos voluptés profanes ; si l'état de contrainte où vous vivez, égale la licence & l'égarement de vos premieres mœurs ; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avoit fait autrefois : reprochez hardiment au Seigneur son

son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchans ; mais jugez-en par vos crimes. Quoi ! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel ; & vous murmurez contre la bonté d'un Dieu, qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides & passageres, & auxquelles même les consolations de la Foi vous offrent tant de ressources !

Quelle injustice ! quelle ingratitude ! Eh ! prenez garde, ame infidele, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colere : prenez garde qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise ; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles ; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice & de ses vengeances, & qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne des fleurs, qu'on ne ménage, & qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, & que le glaive, qui va les égorger, & le bucher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colere ! & puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie ; rien ne doit paroître plus effrayant aux

yeux de la foi, que d'être pécheur, & de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu ! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances ; & puisque mes crimes ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passageres, & dont la colere ne peut être appaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, & les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore : ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines ; achevez plutôt de vous venger ici-bas : ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens seront sans fin & sans mesure : soutenez seulement ma foiblesse ; & en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces graces qui consolent, & qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajouter, mes Freres, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur ; que c'est la vi-

vacité de nos passions, qui forment celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligés, que lorsqu'on étoit vivement attaché; & que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter, que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité en même temps qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres; que nous trouvons une maniere de plaisir secret à nous persuader, que nous sommes seuls de notre espece: nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Freres, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux: nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, & dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que dans la perte d'une personne chere, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que dans des dissensions

domeſtiques, nous retrouvons dans la tendreſſe & dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne ſaurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuſte, l'eſtime du Public nous venge de l'injuſtice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs ; & que ſi l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos conſolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reſte encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous ſanctifier.

Auſſi, mes Freres, il n'eſt preſque que les Grands & les heureux du monde, qui ſe plaignent de l'excès de leurs malheurs & de leurs peines. Des infortunés, qui naiſſent & qui vivent dans la miſere & dans l'accablement, paſſent dans le ſilence & dans l'oubli preſque de leurs peines, leurs jours malheureux : la plus petite lueur de ſoulagement & de repos, leur redonne la ſérénité & l'allégreſſe : les plus légeres douceurs dont on conſole leurs peines, les leur font oublier : un moment de plaiſir les dédommage d'une année entiere de ſouffrances ; tandis qu'on voit ces ames heureuſes & ſenſuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un ſeul deſir contredit ; ſe faire de l'ennui & de la ſatiété même des plaiſirs, un triſte martyre ; trouver dans des maux imaginaires, la ſource de mille chagrins réels ! ſentir plus vivement la douleur d'un

poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent ; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la derniere des infortunes.

Oui, mes Freres, ce sont les Grands & les Puissans, qui seuls se plaignent ; qui se croient toujours les seuls malheureux ; qui n'ont jamais assez de consolateurs ; qui au plus léger contre-temps voient rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang & leur fortune leur donne, mais encore tous ces Ministres pieux & éclairés, que l'estime publique distingue, & dont les saintes instructions seroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde & de la Religion manquent, & auxquels aussi elles seroient plus utiles. Mais, mes Freres, devant le Tribunal de Jesus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, & dont les malheurs sont d'autant plus affreux, qu'ils sont plus obscurs & plus oubliés ; & alors on vous demandera, si c'étoit à vous à murmurer & à vous plaindre : on vous demandera, si vous deviez tant faire valoir des calamités, qui auroient été des consolations pour beaucoup d'autres : on vous demandera, s'il falloit tant murmurer contre un Dieu, qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appésantissoit sa main sur une infinité de malheureux : on vous demandera, s'ils avoient moins

de droit aux biens & aux plaisirs de la terre que vous ; si leur ame étoit moins noble & moins précieuse devant Dieu que la vôtre ; en un mot, s'il étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous?

Hélas ! mes Freres, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos freres, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres & dépourvus, où la honte cache des miseres si affreuses & si touchantes : allons dans ces asyles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées ; c'est-là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions ; c'est là que touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légereté des nôtres ; c'est là que nos murmures contre le Ciel se changeront en des actions de graces, & que moins occupés des croix légeres que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu ! que le jugement des Grands & des Puissans sera formidable ; puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions, qui auroient dû en sanctifier encore l'usage & en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes !

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, &

pour opérer son salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles ? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

III. PARTIE

IL est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, & que des Chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse & la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste, & lorsque nous exhortons les ames que Dieu afflige, à faire de ces afflictions passageres le prix du ciel & de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit & révoltent le cœur, loin de rappeller à l'ordre & au devoir ; & qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé & le plus coupable. Le plus coupable ; car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait, ou ne le permet, que pour faciliter aux hommes les voies de la

vie éternelle : tous les événemens agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut & de sanctification : tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique : tout ce que nous sommes même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talens, notre siecle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres ; tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siecle à venir : tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siecle éternel, où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons, n'est que la figure & l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage & miséricordieux, qu'autant que par des rapports secrets & adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Eglise du ciel, cette assemblée immortelle d'Elus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité : il est même en cela le modele que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, & blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus cou-

pable que ce prétexte ; je dis encore que rien n'eſt plus inſenſé : car une ame ne revient à Dieu, que lorſqu'elle ſe détache de ce monde miſérable ; & rien ne la détache plus efficacement de ce monde miſérable, dit ſaint Auguſtin, que lorſque le Seigneur répand ſur ſes plaiſirs dangereux des amertumes ſalutaires. Seigneur, diſoit un ſaint Roi de Juda, je vous avois oublié dans la proſpérité & dans l'abondance ; les plaiſirs de la Royauté, & l'éclat d'un regne long & glorieux avoient corrompu mon cœur ; les louanges & les diſcours empoiſonnés des méchans m'avoient jetté dans un ſommeil profond & funeſte : mais vous m'avez frappé, en répandant ſur mon peuple tous les fléaux de votre colere, en révoltant contre moi mes propres enfans, & des Sujets que j'avois comblé de bienfaits ; & je me ſuis éveillé : vous m'avez humilié, & j'ai eu recours à vous : vous m'avez affligé, & je vous ai cherché, & j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre ſa confiance dans les hommes ; que la proſpérité étoit un ſonge ; la gloire une erreur ; les talens que les hommes admirent, des vices cachés ſous les dehors brillans des vertus humaines ; le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains phantômes, & qui ne laiſſe rien de réel dans le cœur ; & que vous ſeul mériteiez d'être ſervi, parce que vous ſeul ne manquez jamais à ceux qui vous ſervent : *In die tribulationis meæ Deum exquiſivi.* Pſ. 76, 3.

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la Religion ; la haine du monde, en nous le rendant plus agréable ; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou leur perfidie, par des infidélités, ou leur fragilité, par des pertes inattendues ; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles ; le desir des biens éternels, & les retours consolans vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la Foi deviennent plus faciles à l'ame affligée ; ses bons desirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Eglise elle-même ne fut jamais plus fervente & plus pure, que lorsqu'elle fut affligée : les siecles de ses souffrances & de ses persécutions, furent les siecles de son éclat & de son zele. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs : ses jours devinrent moins purs & moins innocens, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés & plus paisibles, sa gloire finit presqu'avec ses malheurs ; & sa paix, comme dit le Prophete, fut plus amere par le déréglement de ses enfans, que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.*

Is. 38. 17.

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent & vous refroidiſſent ſur le deſir de travailler à votre ſalut; vous ſavez bien que de jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus ſaints & plus fideles: vous ſavez bien, qu'alors enivré du monde & de ſes plaiſirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu; & que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption, & les inſtrumens de vos deſirs injuſtes.

Mais telle eſt, mes Freres, l'illuſion perpétuelle de notre amour propre. Quand nous ſommes heureux, que tout répond à nos deſirs, & que nous jouiſſons d'une fortune douce & riante, nous alléguons les dangers de notre état, pour juſtifier les égaremens de nos mœurs mondaines: nous diſons qu'il eſt bien difficile en un certain âge & en une certaine ſituation, quand on a un rang à ſoutenir & des bienſéances à garder dans le monde, de ſe condamner à la retraite, à la priere, à la fuite des plaiſirs, & à tous les devoirs d'une vie triſte & chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous ſommes affligés; que le corps eſt frappé de langueur; que la fortune nous abandonne; que nos amis nous trompent; que nos maîtres nous négligent; que nos ennemis nous accablent; que nos proches deviennent nos perſécuteurs; nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin & d'amertume; que

l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut ; que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs ; qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions & des plaisirs devenus nécessaires ; & ne pas achever de perdre la raison, en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes ; & que nous préparons à votre justice des raisons puissantes, pour confondre un jour l'illusion & la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Freres, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la Religion nous propose des Justes, qui dans le même état que nous, ont possédé leur ame dans la patience, & ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chere; Judith trouva dans une semblable douleur, l'accroissement de sa foi & de sa piété, & changea les larmes de sa viduité, en des larmes de retraite & de pénitence : si une santé languissante vous rend la vie plus triste & plus amere que la mort même ; Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des desirs d'éternité, & des espérances de sa résurrection immortelle : si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Susanne offrit une ame constante à la plus noire calomnie ;

& sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes : si l'on renverse votre fortune par des artifices ; David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée : si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours ; Esther trouva dans les caprices & dans les fureurs d'un époux infidele l'épreuve de sa vertu, & le mérite de sa douceur & de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des Justes qui y ont opéré leur salut ; & sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédé, regardez autour de vous, (la main du Seigneur n'est pas encore racourcie,) & vous verrez des ames, qui chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, & trouvent des moyens de salut dans les mêmes événemens, où vous trouvez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je ! vous verrez des ames que la miséricorde de Dieu a rappellées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie ; en renversant une fortune établie ; en refroidissant une faveur enviée ; en frappant une santé qui paroissoit inaltérable ; en les éloignant des graces méritées, par des préférences inattendues ; en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement pro-

fane. Vous-même alors témoin de leur changement & de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin & l'affliction leur avoient ménagées ; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire ; vous avez dit qu'il étoit bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous ; qu'à la premiere lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, & qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité, que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes ! & aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible qu'un cœur pressé, accablé d'amertume n'est capable de rien, & ne peut sentir que sa douleur ; & qu'on est plus révolté, que touché, dans cet état d'accablement & d'infortune ; & après avoir censuré & rendu suspecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile, & qui n'avoit plus de mérite, parce qu'il ne coûtoit plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, & d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource ; après avoir

abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instrumens funestes de votre perte, & de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu, que mon ame s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles; ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le seul auteur; reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagemens adorables de votre Providence; & au milieu de ses croix même, goûtera cette paix inaltérable, que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me?* *Ps.* 118. 82.

Qu'il est triste en effet, mes Freres, quand on est affligé & frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espece de rage, de désespoir, & de vengeance, & de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une ame insensée que Dieu afflige, & qui pour se consoler s'en prend à Dieu même de son affliction; cherche à soulager ses peines, en multipliant ses offenses; se livre au déréglement pour oublier ses chagrins; & se fait de la tristesse accablante du crime, une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions?

Non, mes Freres; la Religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La Philosophie arrêtoit les plaintes, mais elle n'adouciſſoit pas la douleur. Le monde endort ces chagrins; mais il ne les guérit pas; & au milieu de ſes plaiſirs inſenſés, l'aiguillon ſecret de la triſteſſe demeure toujours profondement enfoncé dans le cœur. Dieu ſeul peut être le conſolateur de nos peines; & en faut-il d'autre à une ame fidele? Foibles créatures! vous pouvez bien par de vains diſcours, & par ce langage ordinaire de compaſſion & de tendreſſe, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'eſt que le Dieu de toute conſolation qui ſache parler au cœur: en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adouciſſemens à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les ſoulager, & vos vaines conſolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles: *Et qui conſolaretur, & non inveni.* *Pſ.* 68. 21.

Grand Dieu! c'eſt à vos pieds déſormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur: c'eſt avec vous ſeul, que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Juſques ici je me ſuis livré à des chagrins & à des triſteſſes toutes humaines: mille fois j'ai ſouhaité que les projets inſenſés de mon cœur ſerviſſent de regle à votre ſageſſe; je me ſuis égaré dans mes penſées: mon eſprit s'eſt formé mille ſonges flatteurs; mon cœur a couru après ces vains phantô-

mes : j'ai desiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de santé : je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avois pu déranger au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre Providence ! comme si j'avois été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu ! sur mes intérêts véritables ! je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi : je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle ; & jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, & mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu ! vous allez être mon unique consolateur ; & je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, & dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, & qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FETE

DE LA CONCEPTION

DE LA

TRÉS-SAINTE VIERGE.

Vadam, & videbo visionem hanc magnam.

J'irai, & je verrai cette grande merveille. Exod. 3. 3.

SIRE,

LE prodige qui parut aux yeux de Moyse sur le mont Sinaï, avoit de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts, & qu'elles ne consument pas, qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard ? Pourquoi cet élément qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce

buiſſon miraculeux? qui n'eût dit comme Moyſe : J'irai, & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Egliſe préſente aujourd'hui à la piété des Fideles, eſt encore plus étonnant. C'eſt une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la maſſe corrompue du genre humain, qui, malgré la ſource ſouillée de laquelle elle tire ſon origine; malgré la dépravation du ſiecle, au milieu duquel elle habite; malgré l'air empeſté qu'elle y reſpire, conſerve toute la pureté de ſon ame ſainte, & demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu! qui eſt ſemblable à vous? vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les Juſtes même du premier ordre, malgré leurs craintes & leur vigilance, malgré les ſecours de la grace qui les ſoutient, font plus d'une fois chaque jour la triſte épreuve de leur foibleſſe; un ſeul inſtant de la vie où ils prétendroient être ſans péché, ils mentiroient au Saint Eſprit & contre eux-mêmes; & Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans ſon ame la juſtice & la ſainteté, juſqu'au moment auquel elle eſt entrée dans l'éternité bienheureuſe, Marie a toujours triomphé du péché, du monde, & de tout ce qu'il a de ſéduiſant : du monde, & de ſes fauſſes maximes, par leſquelles il fait entrer tant d'ames dans la voie de perdition : du monde, & de toutes les con-

tradictions qu'il ſuſcite à la vertu, & par leſquelles tant de ces Juſtes que l'Evangile appelle temporels, ſont malheureuſement renverſés : le feu du péché l'environne de tous les côtés ; mais il ne ſauroit lui faire ſentir ſon ardeur criminelle. Quel prodige inoui ! quelle gloire ! quel privilege ſingulier accordé à Marie ! J'irai, & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilege ſi ſublime, & qui mettoit entr'elle & le péché un intervalle preſque infini, Marie ne crut pouvoir s'y ſoutenir que par la fidélité & par la vigilance : la même plénitude de grace, qui la mettoit ſi fort au-deſſus de tous les perils, les lui rendit, ce ſemble, plus formidables : ne portant point en elle ce fonds de foibleſſe & de corruption, qui nous fait un danger de tout, & qui change en pieges nos vertus mêmes ; les précautions les plus rigoureuſes lui parurent le ſeul aſyle, & toute la ſûreté de ſon innocence : la retraite, la priere, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les regles conſtantes de ſes mœurs ; & quoique tant de faveurs reçues du ciel lui donnaſſent une confiance ſi ferme, ſi bien fondée, que la grace ne l'abandonneroit pas, elle vécut comme ſi elle avoit toujours craint de la perdre.

Quelle inſtruction & quel exemple ! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chûtes ſi faciles, & preſ-

que inévitables, fuir le monde, vit dans le recueillement & dans la priere : nous flattons-nous de pouvoir conserver au milieu de ses plaisirs & de ses périls, une innocence qui trouve déjà au-dedans de nous des ennemis si terribles à combattre ? c'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystere.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modele aux ames touchées de Dieu, & que la grace a retirées du vice ; j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grace reçue ; une fidélité de précaution, & une fidélité de correspondance : une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls ; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace. Fidele à conserver la grace reçue ; fidele à l'augmenter, & à la suivre jusqu'où la grace elle-même vouloit la mener : adressons-nous à elle, pour obtenir par son entremise cette double fidélite. *Ave, Maria.*

I. PARTIE

TRois écueils sont à craindre pour les ames, qui touchées de leur salut, & vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fideles : premiérement, leur propre fragilité qui les entraîne ; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens & des mesures ; enfin, l'oubli de la grace,

qui peu-à-peu les rend moins attentives à la grandeur & à la singularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égaremens a changé leur cœur, & éclairé leurs ténebres. Or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de modele : premiérement, à la propre fragilité, une séparation entiere du monde ; à une vaine délicatesse sur les jugemens publics, une insensibilité héroïque aux discours & aux pensées frivoles des hommes ; à l'oubli de la grace, une reconnoissance continuelle, & proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchans : la même vivacité de cœur qui fait les larmes & les regrets de notre pénitence, forme un moment aprés notre inconstance & nos dégoûts ; & sans que les objets extérieurs s'en mêlent & nous séduisent, la vertu toute seule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert, pour séduire les ames qui commencent à servir Dieu, c'est de leur persuader, qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne ; qu'on peut se trouver au milieu

de ſes plaiſirs, ſans y prendre part ; que le cœur une fois changé, les occaſions auparavant funeſtes à l'innocence, deviennent des objets indifférens ; & qu'alors les dangers mêmes, vus de près, ne ſont plus que des inſtructions & des remedes.

C'eſt pour confondre une erreur ſi injurieuſe à la piété, que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grace, défendue par le privilege de ſa Conception miraculeuſe, ayant la promeſſe de Dieu pour garant de ſon innocence, elle ne ſe voit en ſûreté que loin du monde & de ſes périls. La fuite des occaſions dévance même en elle l'âge, où les périls ſont à craindre : la retraite de Nazareth fut le premier aſyle, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le tréſor de la grace. Là, ſéparée du monde ; unie à Dieu par les plus ſaints mouvemens d'une charité déjà conſommée ; héritiere des deſirs de tous les Patriarches ſes ancêtres ; chargée des vœux de toute la Synagogue, elle ſoupiroit ſans ceſſe après la venue du Libérateur : elle gémiſſoit ſur la déſolation de Jeruſalem, & ſur les infidélités de ſon peuple : elle conjuroit le Seigneur de viſiter enfin Iſraël dans ſa miſéricorde ; & en s'occupant ſans ceſſe de celui qui devoit être le ſalut de Juda & la lumiere des nations, elle le formoit déjà dans ſon cœur par la foi, diſent les Peres, avant que la vertu du Très-Haut l'eût formé dans ſon ſein, par

l'opération secrette de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son temps, où le commerce des nations, & la Royauté d'un étranger, avoient fort altéré dans la Judée la simplicité des premieres mœurs, & l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions & de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mere du Messie, confiée ensuite au Disciple bien-aimé, dans tous les différens états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul; la priere & la retraite lui paroissent le seul moyen de conserver la grace reçue. Premiere instruction.

C'est en effet une erreur, de croire que le monde & ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé, & une ame qui s'en défie. Premiérement, vous exposez la grace reçue; & c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude, & une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous: or l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement, & souvent de l'indignation du bienfaicteur. Je pourrois ajouter que plus la grace d'une conversion sincere a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens & des passions, votre

votre ame en étoit moins touchée : la familiarité des plaiſirs en émouſſoit, pour ainſi dire, la vivacité : vous voyez mille fois le péril ſans réflexion, & d'un œil tranquille : le dégoût vous tenoit preſque lieu de ſûreté : le crime, ſi j'oſe parler ainſi, vous ſervoit de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que connoiſſant le don de Dieu, vous vous abſtenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaiſirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur préſence eſt à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impreſſion ſur votre cœur. Un ennemi, qui nous paroît redoutable, nous a déjà à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légeres occaſions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourd'hui bleſſer votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaiſirs auxquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime déſaccoutumé trouve toujours le cœur plus ſenſible : vous comptez ſur votre vertu ; & la vertu elle-même qu'on expoſe au milieu des périls, eſt ſouvent la plus dangereuſe tentation de l'ame fidele.

Jéhu, Prince impie, regarde ſans être touché, l'orgueilleuſe Jéſabel, environnée de faſte & de volupté, & uniquement attentive à lui plaire ; & David juſte & fidele, voit périr ſon innocence dans l'indiſcrétion d'un ſeul regard : la vertu eſt quelque-

fois plus voisine de la chûte que le vice même ; & vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! afin que les ames qui sont à vous, operent leur salut dans la fuite des périls, & dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez ? quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, & vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendroient jamais dans ces momens d'inattention ou de foiblesse, qui voient quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu, qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire ? à quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret ? qu'y entendez-vous, que des discours, ou qui combattent vos nouveaux sentimens, ou qui les affoiblissent ? que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent ? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent ? ses assemblées les plus agréables, que des scenes qui vous embarrassent ? qu'est le monde tout entier pour vous ? qu'une éternelle contrainte ? O ame fidele ! s'écrie saint Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'est plus fait pour vous ? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi ?* Que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde ! mais que vous l'êtes davantage, si ne l'aimant plus, vous vous obs-

tinez encore de vivre au milieu de ſes périls ! Sortez donc de ce monde corrompu ; c'eſt-à-dire, faites-vous y de nouvelles liaiſons, de nouveaux plaiſirs, des occupations nouvelles : uniſſez-vous-y à ce petit nombre d'ames juſtes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; c'eſt dans leur ſociété, dit ſaint Auguſtin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure & paiſible, cette ſûreté, que vous n'avez jamais pu trouver dans les ſociétés mondaines. Séparez-vous donc généreuſement de ce qu'il ne vous eſt plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la foi vous a déjà fait mépriſer ; & ne ménagez plus les vains jugemens d'un monde, qui ne connoît pas Dieu, & qui eſt déjà lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modele.

Oui, mes Freres, la crainte des jugemens humains eſt le ſecond obſtacle que le démon oppoſe à toutes les ſaintes inſpirations de la grace. On ſent qu'il faudroit faire mille démarches, pour répondre aux mouvemens de ſalut, que la bonté de Dieu met dans notre cœur ; mais le monde, qui en parlera, qui le condamnera, qui s'en mocquera, nous arrête : on le mépriſe, & on le craint.

Or Marie perſuadée, qu'il eſt impoſſible d'allier ce que la grace exige de nous avec les uſages & les aſſujettiſſemens que le monde nous impoſe, & qu'on ne tarde pas

d'être infidele à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains, les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paroître singulieres aux hommes; mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grace reçue. Ainsi quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue; & qu'on regardat comme des personnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'espérance d'être les meres du Messie: Marie connoissant que c'étoit la voie par où Dieu vouloit la conduire, embrasse cet état humiliant; & sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde, ravie de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie & de foiblesse: elle consacre avec soi sa virginité à Dieu, qui la demande, & suit la voix du ciel, sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes Freres, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher Auditeur, vous, qui touché de la grace, mais trop attentif aux jugemens humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus; que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés, mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par-là éviter ses censures,

& le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez : plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété ; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures : les mêmes complaisances, que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le sujet de ses dérisions : il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du sien ; il se mocque de ces ames flottantes, qui sont de tout, du monde & de la vertu, & qu'on ne sauroit définir ; il rit de ceux qui après l'avoir abandonné veulent encore lui plaire ; & tout ennemi qu'il est de la vertu, ses censures tombent d'ordinaire, plutôt sur les défauts de la vertu, que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement ? qu'il soit sincere & universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence ? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égaremens : qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiede, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, & déclaré sans ménagement pour le vice : qu'il ne puisse pas dire de vous, qu'une vertu commode a succédé à des passions extrêmes ; que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violens ; & qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué

de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez : tandis que Samſon vécut ennemi déclaré des Philiſtins, & loin de leurs villes, il paſſa parmi eux pour un homme ſuſcité de Dieu, & deſtiné à relever la gloire d'Iſraël : mais à peine ſe rapproche-t-il de ce Peuple infidele ; à peine fait-il alliance avec lui, & imite-t-il ſes mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, & ſert de jouet public à leurs aſſemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu : non-ſeulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ſes uſages ; mais il exige d'eux plus de modeſtie, plus de retenue, plus de charité, plus de déſintéreſſement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il eſt poſſible, que l'Evangile même. Il eſt ſévere juſqu'à l'excès dans les regles qu'il impoſe aux Juſtes ; il leur diſpute les plus petits adouciſſemens ; il leur fait un crime des fautes les plus légeres ; il ſe ſcandaliſe de leurs libertés les plus innocentes ; il voudroit les condamner à une retraite éternelle, à une triſteſſe ſans délaſſement, à une inſenſibilité entiere ſur leurs propres intérêts ; il voudoit, ce ſemble, qu'ils ne fuſſent plus des hommes, pour les mettre au nombre des Juſtes ; & ſon injuſtice va plutôt à outrer leurs obligations, qu'à juſtifier leurs foibleſſes. C'eſt ici que le monde eſt un docteur auſtere : les Phariſiens taxent d'intempérance les repas innocens de Jeſus-Chriſt ; Michol regarde avec

des yeux cenſeurs les ſaintes ſaillies de la joie de David ; les Grands de Jéruſalem trouvent de l'ambition dans les larmes & les prédictions de Jérémie. Le monde groſſit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien : toujours indulgent pour lui-même, il conſerve toute ſa ſévérité pour eux ; comme ſi en pouſſant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à ſe perſuader à lui-même qu'ils ſont impraticables, & ſe juſtifier les tranſgreſſions qui l'en éloignent.

Enfin la derniere précaution dont Marie ſe ſert pour conſerver la grace reçue, eſt une précaution de reconnoiſſance continuelle ; & c'eſt ici le troiſieme écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne ſent pas aſſez la grandeur du bienfait, qui nous a retirés du déſordre : or ce défaut de reconnoiſſance prend ſa ſource ; premiérement, d'un orgueil ſecret, qui fait qu'on attribue en partie ſon changement, à un naturel heureux ; à un fonds de droiture & de probité, qui même au milieu de nos déſordres nous faiſoit rougir du vice, mettoit à nos paſſions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchiſſent, & nous rendoit le devoir reſpectable dans le temps même que nous le faiſions céder au plaiſir. Or Marie, née avec tant d'avantages, & formée, ce ſemble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raiſons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choſes*, dit-elle, *parce qu'il s'eſt ſouvenu de ſa miſé-* *Luc.* 1. 49. 54.

ricorde. Tout retour sur elle-même lui paroîtroit une noire ingratitude; & ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu ; plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait, & ne le trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnoissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des graces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons, comme de sa gloire ; & rien ne suspend ses miséricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux, & sensible au bien, est un don lui-même de la grace ; quelle injustice de diminuer par-là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, & la reconnoissance que nous en devons à notre bienfaicteur ! d'où vient que tant d'autres pécheurs nés encore plus heureusement que nous; plus portés que nous par le caractere de leur cœur, à la pudeur & à l'innocence ; plus touchés de la vertu, & des vérités saintes qui l'inspirent ; d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes ; qu'ils continuent d'offenser un Dieu qu'ils connoissent ; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent ; qu'ils se prêtent encore comme malgré eux à la destinée de leurs penchans ; & que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeller au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde, & au charme de ses plaisirs criminels ? Que dis-je ! d'où

vient que ces inclinations heureuſes qu'ils ont portées en naiſſant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence ; que c'eſt là-deſſus qu'ils ſe promettent toujours une converſion à venir ; que ſe trouvant plus de ſenſibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitens, parce qu'ils n'avoient pas vécu endurcis ? Je n'en dis pas aſſez, mes Freres : examinez ce qui ſe paſſe dans le monde, & vous verrez que ce ſont d'ordinaire les caracteres les plus doux, les plus ſenſibles, les plus capables de vertu ; les cœurs les plus tendres, les plus ſinceres, les plus généreux, qui ſe laiſſent corrompre par les plaiſirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grace une ame bonne & facile ; que plus de diſpoſitions aux plaiſirs, plus d'obſtacles à la vertu ? Plus la nature ſembloit vous avoir favoriſé, plus vous étiez loin du Royaume de Dieu ; plus vous devez bénir la main miſéricordieuſe qui a changé pour vous en moyens de ſanctification les mêmes penchans qui, dans les autres, ſont le piege de leur innocence ; qui a tourné votre vivacité pour le plaiſir en une ſainte ardeur pour la juſtice ; votre tendreſſe pour les créatures, en une amoureuſe componction pour lui ; vos ſenſibilités profanes, en de ſaintes larmes ; & s'il vous eſt permis de jetter quelques regards ſur ce naturel heureux que vous avez reçu en naiſſant, c'eſt pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait ſervir ſi long-temps à l'injuſtice, & de

n'avoir fait d'autre usage des talens naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, & dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu ! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable ; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes miseres ; un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnoissance qui doit être continuel dans les ames que Dieu a touchées, se rallentit en nous, c'est que le souvenir de nos miseres passées s'affoiblit & s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes ; les horreurs de notre ame, encore toutes vives, pour ainsi dire, faisoient frémir notre foi : nos désordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur : il falloit même qu'un Confesseur prudent & charitable, les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs, & ménager notre foiblesse ; & notre seule tentation alors étoit de trop sentir notre misere. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes : nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés ; & quel-

ques jours consacrés à des œuvres de pénitence, & des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entiere d'iniquité; c'est ainsi que la reconnoissance du bienfait qui nous purifia, s'est affoiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, & de-là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente tous les momens de la vie le prix inestimable de la grace, qui changea notre cœur; & il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence, & les larmes de ses cantiques, ne voyoit encore en lui que le meurtrier d'Urie, & le violateur de la sainteté du lit nuptial: son péché depuis long-temps expié, comme une ombre importune, reparoissoit sans cesse à ses yeux; & ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son regne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zele pour la majesté du culte, ni les louanges même des Prophetes, qui sembloient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété & de tant de saintes actions qui l'avoient depuis réparée, n'en avoit pu effacer le souvenir de son esprit & de son cœur: *Et peccatum meum contra me est semper.* *Ps. 50. 5.*

O Dieu! disoit sans cesse ce Roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités; les graces dont

vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violois votre loi sainte avec plus d'ingratitude & de scandale; mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat & toute cette grandeur qui m'environne: *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum.* Oui, Seigneur, tous les plaisirs de la royauté ne sauroient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon ame: *Afflictus sum.* Toute la gloire de mon regne ne sauroit remplacer l'humiliation secrette, que le souvenir de mes foiblesses me fait sentir devant vous: *Humiliatus sum.* Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions, dont vous m'avez toujours prévenu? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égaremens; vous m'avez suscité des Prophetes, qui m'ont annoncé vos volontés saintes; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis; vous avez multiplié ma race, & affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins, & cher à mes peuples: que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits? & mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos graces? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* C'est ici que David persévéra jusqu'à la fin; & fit du souvenir con-

Ps. 37. 11.

Ibid.

Ibid.

Ps. 115. 12.

tinuel de son péché, toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la derniere raison pourquoi nous laissons affoiblir notre reconnoissance, après les premieres démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention, que Dieu en changeant notre cœur, nous a préféré à une infinité d'ames, moins criminelles que nous sans doute, & qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnoissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jeter les yeux sur la bassesse de sa servante, la choisir, & la combler de dons & de graces. C'est cette préférence de miséricorde & de dilection de Dieu envers elle, qui faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité. *Luc.* 1. 53.

Rien, en effet, ne fait mieux sentir le prix de la grace à une ame, en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde, & une horreur de ses égaremens passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices même de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement, & à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singu-

liere de Dieu, retirée de ſes déſordres, éclairée & appellée à la connoiſſance de la vérité. Ah ! c'eſt alors que cette ame touchée de la grandeur de ce bienfait ; Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu ! dit-elle, qui ait pu m'attirer une diſtinction ſi ſinguliere de grace & de miſéricorde ? qu'avois-je par-deſſus tant d'ames, que vous laiſſez périr à mes yeux dans le monde, que plus de miſeres à guérir, & plus d'oppoſition à votre grace ? que vous ai-je fait pour être ainſi préférée ? j'ai gardé moins de ménagement dans mes paſſions ; j'ai réſiſté plus long-temps à vos inſpirations ſaintes ; j'étois liée par des chaînes plus peſantes & plus honteuſes ; voilà, ô mon Dieu ! tout mon mérite : une abondance d'iniquité a attiré ſur moi une ſurabondance de grace : vous avez choiſi la plus foible & la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater d'avantage en moi la puiſſance de votre bras, & les merveilles de votre miſéricorde : ô Dieu ſi propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoiſſance le demande, & que l'excès de votre bonté le mérite. Voilà, mes Freres, en quoi conſiſte cette fidélité de précaution, ſi neceſſaire pour conſerver la grace reçue ; mais à la fidélité de précaution, Marie ajouta une fidélité de correſpondance.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir évité par des précautions ſalutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore ſuivre les voies où la grace nous appelle, & avancer ſans ceſſe dans le chemin du ſalut, où nous ſommes entrés. II. PARTIE

Quelles ſont en effet les ſources les plus ordinaires de nos rechûtes ? C'eſt premiérement, de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement : c'eſt en ſecond lieu, de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire : c'eſt enfin, de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui acheve de nous inſtruire.

Je dis, premiérement, une correſpondance de perfection ; & c'eſt ici où Marie apprend aux ames touchées de leur ſalut, à ne pas mettre de bornes dangereuſes à la grace, qui les a retirées, des égaremens du monde & des paſſions : jamais aucune créature ne mena ſur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette ſainte Fille de Juda. Nul reſte d'attachement étranger ne partagea ou n'affoiblit jamais dans ſon cœur l'amour qu'elle eut pour Jeſus-Chriſt ; elle l'aima plus que

ſa propre réputation, puiſque les ſoupçons de Joſeph ne purent tirer de ſa bouche, un aveu dont ſon humilité eût été bleſſée; plus que ſa patrie, puiſque ſans balancer, elle le ſuit en Egypte; plus qu'une gloire humaine, puiſque, comme ſes autres proches, elle ne les preſſe pas de ſe manifeſter au monde; plus que ſon repos, puiſqu'elle ne l'abandonne jamais dans ſes courſes; enfin plus qu'elle-même, puiſqu'elle l'immole ſur le Calvaire, & que la tendreſſe naturelle y céde à la grandeur de ſa foi. La grace l'appelloit aux ſéparations les plus rigoureuſes, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus heroïques: elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie & plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les perſonnes revenues de leurs égaremens, que cette ſorte de correſpondance à la grace. Je ſai que chacun a ſon propre don; que la meſure de la grace n'eſt pas la même pour toutes les ames, & qu'on exigera moins du ſerviteur, à qui on aura moins donné, mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidele à la grace, en vous abſtenant de vos anciens crimes, il eſt vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tiedes, ſenſuelles, & communes.

Et voici ſur quoi je fonde cette vérité. Sur les lumieres dont Dieu vous favoriſe, & qui ont ſuivi votre pénitence: en ouvrant les yeux ſur l'énormité de vos fautes paſſées, vous les avez ouverts en même temps ſur

l'étendue de vos devoirs : vous connoissez les regles de la foi : vous voyez jusqu'où l'Evangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens & de l'esprit : vous voyez sur la plupart des usages les plus établis dans le monde, mille choses que les mondains ne voient pas : à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, ce qu'il faudroit faire, pour entrer dans l'esprit de la foi. Or je dis, que vous serez jugé sur ce que vous aurez connu ; & que devant Dieu vos lumieres seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité sur les sentimens que Dieu vous donne. Car, rappellez ici ces premiers momens de pénitence, où vous commençâtes à détester les égaremens de votre vie passée ; vous sentîtes un nouveau goût pour la priere, pour la retraite, pour les saintes austérités ; vous gémissiez au fond du cœur des engagemens qui vous lioient encore au monde, des plaisirs qu'il falloit encore s'y permettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeoit de suivre : vous vous disiez à vous-même qu'une ame chrétienne devoit bannir ces restes de mondanité ; mais qu'une ame pécheresse, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devoit regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que malgré la foiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici

dans cet état, ces sentimens de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur : que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, & votre infidélité aux graces reçues ; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous ; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grace vous appelle ; & que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévere ? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords ; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence, qui est le plus doux fruit de la grace ; & que vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu.

Or, la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre ame. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, étoit la situation où Dieu vous veut ; si la grace ne vous appelloit pas à une séparation du monde plus entiere, à une vigilance plus sévere sur vos sens ; vous seriez tranquille dans votre état ; vous n'y éprouveriez que ces desirs d'un état encore plus parfait, inséparables de la justice chrétienne ; vous n'y sentirez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui

ans ceſſe voudroit prendre ſon eſſor pour
'élever au-deſſus de lui-même, & qui à
'inſtant eſt rentraîné par ſa propre foibleſ-
e : vous goûteriez combien il eſt doux d'ê-
re à Dieu, & de le ſervir ; votre vertu
'eſt triſte & inquiete, que parce qu'elle
eſt tiede & infidele. Un autre, peut-être
ppellé à un moindre degré de grace &
le juſtice, ſe préſervera de toute chûte
groſſiere dans cet état d'imperfection ; ſes
penchans moins vifs ; ſon caractère moins
extrême ; ſon cœur moins aiſé à émouvoir
ne trouvera pas dans les mêmes périls, au
milieu deſquels vous vivez, les mêmes
écueils. Mais pour vous, dont les inclina-
ions plus fragiles, l'ame plus ſuſceptible
l'impreſſions, ne peut être en ſûreté que
oin des périls, & défendue par toutes les
précautions de la foi ; vous ſentirez inſen-
iblement votre vertu s'affoiblir, votre hor-
reur pour le vice diminuer ; chaque jour
ajoutera un nouveau degré à votre foibleſ-
e : chaque objet affoiblira votre cœur par
les nouvelles impreſſions : chaque victoire
même que vous remporterez, diminuera
vos forces ; & vous tomberez d'autant plus
dangereuſement, que mille chûtes inviſi-
bles avoient déjà précédé dans votre cœur,
avant qu'un abandon ſenſible de Dieu vous
eut fait appercevoir à vous-même que vous
étiez tombé : on n'eſt pas long-temps fide-
le, quand on n'eſt pas dans l'état où Dieu
nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité ſur vos mœurs

passées : voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu ? rappellez quelle avoit été la mesure de vos vices. La regle est sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime ; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet énivrement, cet oubli de vos intérêts & de votre gloire, ces délicatesses dans vos engagemens profanes, ce cœur toujours occupé de ses passions, & se faisant une félicité de ses peines ; voilà ce que vous aviez été pour le monde : soyez tel pour Jesus-Christ ; donnez à votre cœur des objets plus saints : mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse, que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sai quoi d'héroïque dans vos passions déplorables ; d'être plus sincere, plus généreux, plus fidele, plus grand que le reste des hommes : servez Jesus-Christ avec la même noblesse ; sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse : portez la même grandeur d'ame aux pieds de ses autels : ne vous bornez pas à un genre de vertu foible & vulgaire, & ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jesus-Christ ; lui dont la grace l'éleve & l'ennoblit, lorsqu'il est rampant & timide.

Oui, mes Freres, les passions dans les personnes d'un certain rang sur-tout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes ; la

pénitence, foible, languiſſante, timide. On revient des égaremens groſſiers ; on regle ſes mœurs ; on ſe reconcilie avec les choſes ſaintes ; mais on ne répare pas le paſſé ; on protégera ſi vous voulez les gens de bien : on les honorera de ſa familiarité ; on ſecondera leur zele ; on protégera des entrepriſes utiles à la piété ; mais on ne connoît pas les larmes, les rigueurs, les ſaints renoncemens, & les ſacrifices de la pénitence : on a les vertus publiques, dont l'amour propre ne ſouffre rien ; on n'a pas les perſonnelles, qui ſeules réforment l'homme intérieur, & operent le véritable changement du cœur. Telle eſt la pénitence des Grands ſur-tout : ils deviennent plus favorables à la piété ; mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes : ils ſont plus religieux ; mais ils ne ſont pas pénitens. Or, la premiere choſe que Dieu demande d'un pécheur, quelqu'élevé qu'il ſoit dans le monde, ſont ſes ſoupirs, ſes larmes, & ſes ſouffrances. David ne ſe contenta pas de conduire l'Arche ſainte en triomphe à Jéruſalem ; d'avoir amaſſé à grands frais les matériaux d'un Temple magnifique, d'honorer la ſainteté de Nathan, & du Pontife Abiathar, il pleura ſon péché ſous la cendre & ſous le cilice : il interrompit mille fois ſon ſommeil, pour arroſer ſon lit de ſes larmes, & confeſſer devant le Seigneur l'énormité & l'ingratitude de ſa chûte : il paſſa le reſte de ſes jours dans des ſentimens de componction & d'a-

mertume, & ne crut pas que ſon élévation le diſpensât des regles eſſentielles de la pénitence : il faut ſouffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles ; & vos paſſions ne ſont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne ſont pas encore punies.

Voilà des regles de foi & d'équité : jugez-vous là-deſſus. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſorti de Sodome, & des voies de l'iniquité ; il faut ſuivre la grace juſqu'où elle veut nous conduire. Loth étoit ſorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de ſa vengeance ; mais ce n'étoit-là que le commencement de ſon ſalut ; l'Ange veut le mener juſqu'au haut de la montagne, il n'oſe le ſuivre : la difficulté du chemin allarme ſa foibleſſe ; il demande qu'il lui ſoit permis de s'arrêter à côté, dans une ville ſituée ſur le panchant : *Gen. 19. 19. 20. Quia nec poſſum in monte ſalvari .... eſt civitas juxta.* Il croit par ce tempérament s'être mis en ſûreté, avoir évité & le péril de Sodome & la fatigue de la montagne ; mais les tempéramens en matiere de devoir ſont toujours dangereux : Dieu l'abandonne ; il tombe dans l'yvreſſe, & donne lieu au plus déteſtable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui ſe repoſe, & la vertu qui s'égare ; & quand on ne fuit qu'à demi le vice, on eſt bien près de le retrouver encore ſur ſes pas. Premiere infidélité, qui rend la grace de la converſion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, & ne pas suivre celle par où la grace vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état : élevée au degré le plus sublime de la grace, & en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple & naturelle de son état : toute sa piété se borne à élever son Fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth ; à rendre à Joseph les devoirs de respect & d'obéissance, qu'un lien sacré exigeoit d'elle ; à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque avec son peuple ; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidele à suivre la grace dans les divers événemens de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même, qu'une situation différente seroit plus favorable à la pieté : elle ne trouve jamais dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne ; & la voie par où la grace la conduit, lui paroît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, & où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion : personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grace elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légeres, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne seroient pas si touchés de la perte de leurs biens &

de leur fortune : mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise foi d'un ennemi, qui les fletrit, & qui les calomnie : ce sont là des ressentimens qui paroissent justes : on seroit fidele par-tout ailleurs, où la main de Dieu ne nous place pas ; ici, qui étoit la seule voie par où la grace vouloit nous sanctifier, on sort des main de la Providence, & on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde & de la Cour, où notre état nous appelle, on se dit à soi-même, que dans la retraite & loin des périls on seroit plus fidele : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule, & livrée à elle-même, languit, & se relâche, & que le commerce des gens de bien, & les secours publics de la vertu l'amusent & la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paroît plus propre au salut : est-on personne privée ? l'inutilité devient un prétexte spécieux, & on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies inséparables presque d'un assujettissement durable & mutuel, mettent un obstacle invincible au salut ; dans un état de liberté on se figure qu'un établissement fixeroit le cœur, & serviroit de frein aux passions insensées : chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas ; nul n'est fidele à la grace de son état propre. Seigneur, disoient les Israélites dans le

déſert, eſt-ce pour nous creuſer des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides? donnez-nous à combattre des ennemis, dont nous puiſſions nous défendre, & non pas des rochers brûlans, & la faim, & la ſoif qui nous dévore : *Cur eduxiſti nos in deſertum iſtud, ut occideres omnem multitudinem fame* ? Seigneur, diſoient les mêmes Iſraélites ſortis du déſert, & arrivés dans le pays de Canaan, pourquoi nous avez-vous tirés du déſert ? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage : ici, nous allons être la proie de ces peuples vaillans & innombrables qui nous environnent ; & vous nous menez dans une terre toute couverte de géans & de monſtres qui dévorent ſes habitans : *Terra devorat habitatores ſuos.* *Exod.* 16. 3. *Num.* 13. 33.

Dans le déſert, où il ne falloit que de la patience, la valeur & la force dans les combats leur paroiſſoient aiſées : dans la Paleſtine, où il étoit queſtion de combattre, il leur ſembloit plus doux de ſouffrir les incommodités du déſert. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que par une illuſion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, & qu'infideles à l'état où votre main nous place, nous ſubſtituons au devoir préſent, qui ſeroit pénible à la nature, des ſacrifices chimériques qui flattent l'imagination, & qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correſpondance d'état, Marie ajoute une correſpondance de perſévérance. Elle offrit juſqu'à la fin à toutes

les rigueurs de Dieu sur elle, une foi toujours plus vive & plus constante. Si Jesus-Christ encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux & se cache dans le Temple, loin de se rebuter, elle court, comme l'épouse après son bien-aimé qu'elle a perdu; & ses empressemens ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de Jesus-Christ si dure en apparence, ne décourage point sa foi, & elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle, & sa fidélité, fondée sur des regles solides, ne dépend pas des différentes conduites de Jesus-Christ à son égard.

D'ordinaire on n'est soutenu dans un commencement de piété, que par un certain goût sensible, qui accompagne presque toujours les premieres démarches d'une nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature, autant que de la grace, & qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bientôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même: on s'affoiblit; on perd courage; on regarde derriere soi; on n'est pas loin d'une rechûte; on retombe: telle est la destinée de la plupart des ames. Leur piété est une piété toute de goût & de sensibilité; un je ne

ſai quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire ſur les ames légeres & inconſtantes : ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur véritable des jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur ; & de-là, ces triſtes ſcenes qui affligent l'Egliſe, qui deshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux ; de-là, ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

Or, quand on ſe donne à Dieu, mes Freres, il faut s'attendre à des dégoûts & à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impoſe ; fonder ſa fidélité, non ſur le goût qui paſſe, mais ſur les regles ſaintes, ſur les maximes de la Foi, ſur la vérité qui ne paſſe point : ſe convaincre dans la lumiere de Dieu, que le monde eſt un ſonge ; que le péché eſt le ſeul malheur de l'homme ; que l'innocence eſt le vrai bonheur même de la terre, que les biens & les maux préſens ne ſont pas des biens & des maux véritables, que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous ſommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne ſerons éternellement que ce que nous ſommes aux yeux de Dieu. Le

goût passe ; mais la vérité demeure toujours ; & au fonds, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ses dégoûts & ses amertumes ? ses plaisirs n'avoient-ils pas leurs momens d'ennui & de tristesse ? les voies des passions, dont vous êtes sorti, étoient elles toujours semées de fleurs ? vous avez pu aimer si long-temps le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant, & au premier moment de dégoût, vous vous lasseriez de la vertu & de l'innocence ? O ame fidele ! est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime ? Mais ceux-ci laissent au fond du cœur, je ne sai quoi de sombre & de funeste, qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même : ils répandent un torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience : ils ne laissent au pécheur aucune ressource au-dedans de lui, & en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles, qui laissent toujours au fond de la conscience une paix & un tranquillité secrette : ce sont des nuages passagers, qui dérobent pour un moment à une ame son Seigneur & son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elles les lumieres de la Foi qui luit encore dans ce lieu obscur, & qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les livres saints. Saül lassé de lui-même & de ses cri-

mes, eſt un infortuné qui ne peut plus porter le poids de ſa conſcience : il ſe tourne de tous les côtés, & rien ne peut calmer les fureurs de ſon ame : la harpe d'un berger amuſe ſa triſteſſe, mais ne la guérit point : les enchantemens d'une pythoniſſe faſcinent ſes yeux, mais ne peuvent tromper ſon cœur : les ſpectacles de la royauté diverſifient ſon ennui, mais n'endorment pas ſes noirs chagrins : il cherche à ſe ſéduire, & il ne le peut pas ; il ſe fuit, & par-tout il ſe retrouve : par-tout il porte avec lui ſes inquiétudes & ſes dégoûts ; & loin d'adoucir dans les plaiſirs qui l'environnent, l'amertume de ſon ame, il répand cette amertume ſur tous les plaiſirs qui pourroient l'adoucir : telles ſont les inquiétudes du crime.

David au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les ames juſtes : Quand eſt-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verſerez dans mon ame ces conſolations indicibles, qui font ſentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, & combien il eſt heureux d'être à vous ? *Quando conſolaberis me* ? Ah ! ſi *Pſ.* 118. votre loi ſainte ne me ſoutenoit dans cet 82. état d'obſcurciſſement & de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, & ma foibleſſe l'emporteroit bientôt ſur la grandeur de vos bienfaits, ſur la vérité de vos promeſſes, & ſur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Niſi quod lex tua medi-* *Pſ.* 118. *tatio mea eſt, tunc fortè periiſſem in humi-* 92.

litate mea. L'un, abandonné de Dieu, & laſſé de lui-même, ne trouve plus de reſſource que dans les horreurs de ſa propre conſcience ; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de ſon cœur, porte avec lui une conſolation à toutes ſes peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaiſirs ; le Juſte ne perd rien en ne perdant que les conſolations ſenſibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il eſt aiſé en effet de ſe conſoler quand on vous poſſede encore ! que les amertumes même de la vertu ſont bien préférables à toutes les fauſſes joies du crime ! & que les rigueurs dont vous éprouvez les ames fideles, ſont bientôt compenſées par des conſolations que le monde ne connoît pas, & qu'il ne ſauroit donner ! Telles ſont les inſtructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux ! ſi offrant comme elle une correſpondance fidele à la grace, nous en méritons la conſommation dans le Ciel.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE TROISIEME DIMANCHE

DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. Joan. 1.23.

SIRE,

C'EST afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jesus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste, que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élevent comme un mur de séparation entre sa miséricorde & notre misere. Or ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent,

qui subsistent toujours, parce qu'il faudroit les expier par la pénitence ; & nous ne les expions pas : ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que pour les détruire il faudroit les combattre, & nous ne les combattons pas : ces obstacles, ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, & qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraîne vers elle, il faudroit les fuir, & nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie & l'unique maniere de préparer à Jesus-Christ la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie, & de nous convertir sincérement.

Mais quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante, dont nous puissions être chargés ici-bas, puisque ce n'est que par-là que nous pouvons attirer Jesus-Christ dans nos cœurs ; quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement, puisque notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'est jamais une affaire pressée pour nous ; elle est toujours renvoyée à un autre temps, comme si les temps & les momens étoient en notre disposition. Qu'attendez-vous, Chrétiens, mes Freres ? Jesus-Christ ne cesse de vous faire prédire par ses Ministres les malheurs qui menacent votre impénitence, & le délai de votre conversion :

depuis long-temps il vous annonce par notre bouche, que ſi vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne ſe contente pas même de vous avertir en public par la voix de ſes Miniſtres, il vous parle au fond de vos cœurs, & vous dit ſans ceſſe en ſecret : N'eſt-il pas temps enfin, de ſortir du crime où vous êtes abymé depuis tant d'années, & d'où il n'eſt preſque plus qu'un miracle qui puiſſe vous retirer ? n'eſt il pas temps de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce cahos de paſſions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie ; de vous préparer du moins quelques jours heureux & tranquilles, & après avoir tant vécu pour un monde, qui vous a toujours laiſſé vuide & inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui ſeul peut mettre la joie & la tranquilité dans votre ame ? ne voulez-vous pas enfin penſer à vos intérêts éternels, & après une vie toute frivole, revenir au vrai, & prendre en ſervant Dieu, le ſeul parti ſenſé que l'homme puiſſe prendre ſur la terre ? n'êtes-vous pas laſſé de vous ſoutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la triſteſſe du crime qui vous accable, contre le vuide du monde qui vous pourſuit par-tout ? & ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs & vos inquiétudes avec vos crimes ?

A cette voix ſecrette qui s'éleve depuis long-temps au fond de nos cœurs, que répondons-nous ? quels prétextes oppoſons-

nous ? premiérement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons ; secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie. C'est-à-dire, que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer ; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les graces nous manquent, & que Dieu ne veut pas encore de nous ; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde & des passions, & plus en état de commencer une vie plus réguliere & plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, & que je me propose de combattre après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE

CE n'est pas aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglemens, & tâchent de rendre sa sagesse & sa bonté responsables de leurs foiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché : le premier homme ne chercha point

ailleurs l'excuſe de ſon crime ; & loin d'appaiſer, par un humble aveu de ſa miſere, le Seigneur auquel il venoit de déſobéir, il l'accuſa d'avoir été lui-même, en l'aſſociant à la femme, la cauſe de ſa déſobéiſſance.

Et voilà, mes Freres, l'illuſion de preſque toutes les ames qui vivent dans le crime, & qui renvoient à l'avenir la converſion que Dieu demande d'elles. Elles nous rediſent ſans ceſſe que la converſion ne dépend pas de nous ; que c'eſt au Seigneur à changer leur cœur, & à leur donner la foi & la grace qui leur manque. Ainſi elles ne ſe contentent pas de l'irriter en différant de ſe convertir ; elles l'inſultent même en l'accuſant de leur endurciſſement & du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement & l'impiété de cette diſpoſition ; & pour rendre l'ame criminelle plus inexcuſable dans ſon impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez ſi vous aviez la foi, ſi vous étiez bien perſuadé de la Religion ; mais que la Foi eſt un don de Dieu, que vous l'attendez de lui ſeul, & que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon, & de prendre votre parti. Premier prétexte ; on n'a pas la foi, & c'eſt à Dieu ſeul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette

foi si précieuse ? vous l'aviez reçue dans votre baptême ; une éducation chrétienne l'avoit conservée dans votre cœur ; elle avoit crû avec vous ; c'étoit un talent inestimable que le Seigneur vous avoit confié en vous discernant de tant de nations infideles, & en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mere. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu ? qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle ? n'est-ce pas le déréglement des passions, & les ténebres qui en ont été la juste peine ? doutiez-vous de la foi de vos peres avant que d'être impudique & dissolu ? n'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Eglise en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous servir de guide à travers les ténebres & les périls de cette vie ? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu, de la dissipation que vous avez faite de ses graces ? c'est à lui à vous redemander son propre don ; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié ; à vous dire : Serviteur injuste & ingrat, qu'avois-je fait pour les autres, que je n'eusse fait pour vous ? J'avois embelli votre ame du don de la Foi, & du caractere de mes enfans : vous avez jetté cette pierre précieuse devant des animaux immondes ; vous avez éteint la foi & la lumiere que j'avois mise au-dedans de vous : je l'ai conservée long-temps malgré vous-même dans votre cœur : je l'ai fait survivre à tous les

efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle étoit devenue incommode à vos déſordres : vous ſavez ce qu'il vous en a coûté pour ſecouer le joug de la foi, & en venir au point où vous êtes, & ce terrible état, qui eſt la plus juſte peine de vos crimes, en deviendroit aujourd'hui la ſeule excuſe ? & vous dites que ce n'eſt pas votre faute que de manquer de foi, puiſqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre ame ? & vous prétendez que c'eſt à moi à vous la donner, ſi je veux que vous me ſerviez, moi qui vous la redemande, & qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue ? entrez en jugement avec votre Seigneur, & juſtifiez-vous, ſi vous avez quelque choſe à lui répondre.

Et pour mieux vous faire ſentir, mon cher Auditeur, toute la foibleſſe de ce prétexte ; vous vous plaignez que vous manquez de foi : vous dites que vous ſouhaiteriez de l'avoir ; que rien n'eſt plus heureux que d'être vivement perſuadé, & que rien ne coûte dans cet état ; mais ſi vous ſouhaitez d'avoir la foi ; ſi vous croyez que rien n'eſt plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du ſalut, & des illuſions de tout ce qui ſe paſſe ; ſi vous enviez la deſtinée des ames qui ſont parvenues à cet état ſouhaitable ; ſi cela eſt, voilà donc la foi que vous attendez, & que vous croyez avoir perdue : que vous faut-

il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut ? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assez pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les ames qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumieres : les Justes qui portent son joug, ne sont pas soutenus & animés par d'autres vérités ; nous-mêmes qui le servons, n'en connoissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même, & d'attendre ce que vous avez déjà. Ah ! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose : ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connoissez pas vous-même ; vous êtes bien-aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grace, est moins humiliant pour l'amour propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent : mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglemens : réglez donc vos mœurs, & la foi ne vous offrira plus rien que de certain & de consolant : soyez chaste, pudique, tempérant, & je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue : vivez bien ; & il ne vous

en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai, c'eſt que ſi pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en coûter que de ſoumettre votre raiſon à des myſteres qui nous paſſent ; ſi la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans les pouvoir comprendre ; ſi la Foi ne propoſoit point de devoirs pénibles à remplir ; ſi pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives & aux attachemens les plus chers ; ſi c'étoit ici une affaire purement d'eſprit & de croyance, & que le cœur & les penchans n'y ſouffriſſent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre ; vous regarderiez comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure ſpéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuſe qui au fond peut devenir le partage des incrédules : la foi ne vous paroît donc difficile, que parce qu'elle regle les paſſions, & non parce qu'elle propoſe des myſteres. C'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhenſibilité de ſes ſecrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet ; malgré vos doutes prétendus ſur la foi, vous ſentez que l'incrédulité déclarée eſt un parti affreux ; vous n'oſeriez vous y fixer : c'eſt un ſable mouvant ſous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trou-

vez point de consistance, & où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme & assuré : vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu ; qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la foi, & une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire & qui vous condamne : revenez à votre cœur ; reconciliez-vous avec vous-mêmes ; laissez parler une conscience, qui plaide encore sans cesse au-dedans de vous pour la foi, contre vos propres déréglemens ; en un mot, écoutez-vous vous-même, & vous serez fidele.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en coûteroit pas beaucoup : c'est ici un second prétexte des pécheurs qui different ; c'est la grace qui

manque, & on l'attend : la converſion n'eſt pas l'ouvrage de l'homme, & c'eſt à Dieu ſeul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte ſi vulgaire, ſi ſouvent répété dans le monde, & dans la bouche preſque de tous ceux qui vivent dans le crime ; ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allegue, il eſt injuſte ; ſi nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il eſt téméraire & ingrat ; ſi nous l'examinons en lui-même, il eſt inſenſé & inſoutenable.

Premiérement, ſi nous conſidérons le pecheur qui l'allegue, il eſt injuſte ; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne ſentez aucun goût pour la dévotion, & qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais, plein de paſſions comme vous êtes, êtes-vous raiſonnable d'attendre & d'exiger que Dieu vous faſſe ſentir un grand goût pour la piété ? vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le déſordre, ſente les douceurs pures & les attraits chaſtes de la vertu ? vous reſſemblez à un homme qui ne ſe nourriroit que de fiel & d'abſinthe, & qui ſe plaindroit après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'eſt à Dieu à vous donner du goût pour ſon ſervice, s'il veut que vous le ſerviez, vous qui abrutiſſez tous les jours votre cœur par des excès indignes ; vous qui mettez tous les jours un nouveau cahos entre Dieu & vous par de nouveaux déréglemens ; vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre ame par

de nouvelles débauches, ces sentimens mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence & de régularité nées avec nous, qui auroient pu servir à vous rappeller à la vertu & à la justice. O homme, n'êtes-vous donc injuste, que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse & la justice de votre Dieu ?

Mais je dis plus, quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût & ces sentimens de salut que vous attendez ; dissolu & corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine ? quand il vous toucheroit, ce sentiment de grace auroit-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il seroit d'abord par la vivacité & l'emportement des passions profanes ? Et en effet, il opere encore dans votre cœur ce Dieu plein de longanimité & de patience ; il répand encore au-dedans de vous les richesses de sa bonté & de sa miséricorde : ah ! ce n'est pas sa grace qui vous manque ; mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption & de misere, qu'elle n'y fait rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien ; c'est une étincelle de feu, qui tombe dans un abyme de boue & de puanteur, & qui s'éteint dans le moment même qu'elle est tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher Auditeur, & comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que

Dieu vous manque, & que vous attendez sa grace pour vous convertir : mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre ? Rappellez ici tout le cours de votre vie ; suivez depuis le premier âge jusqu'aujourd'hui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ses bénédictions : il avoit mis en vous un naturel heureux, une ame bonne, & toutes les inclinations les plus favorables à la vertu : il vous avoit ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des secours & des exemples domestiques de foi & de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préservé de mille périls : il vous a fait survivre à des occasions, où les malheurs de la guerre ont vu périr à vos côtés vos amis, & peut-être les complices de vos désordres : il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts, & les disgraces : il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le temps même que votre cœur y tenoit plus fortement : il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont toujours été traversées de mille obstacles ; que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, & qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste : il vous a formé des engagemens & des devoirs sérieux, qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage & réglée devant les hom-

mes : il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement ; & vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords, & à vivre tranquille dans le crime : il n'y a pas eu de jour, où vous n'ayez senti le vuide du monde, & l'horreur de votre état : au milieu même de vos plaisirs & de vos excès, la conscience s'est réveillée, & vous n'avez calmé vos inquiétudes secrettes, qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste & miséricordieux vous presse, & vous poursuit par-tout, depuis que vous l'avez abandonné, il s'est attaché à vous, dit un Prophete, comme le ver s'attache au vêtement, pour ronger sans cesse votre cœur, & vous faire de l'importunité de sa morsure, un remede salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opere au dedans de vous ; & ne met dans ma bouche ces vérités saintes, & ne m'envoie ici vous les annoncer, que pour vous rappeller peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie toute entiere, qu'un enchaînement de graces ? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection, & l'ouvrage des miséricordes du Seigneur ? Injuste que vous êtes ! & vous vous plaignez après cela que sa grace vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jetter des regards sur la terre ; vous dans le cœur de qui il opere si continuellement, comme s'il n'avoit que vous seul à sauver de tous les hommes ; vous pour qui seul il semble ménager la plupart des

événemens qui arrivent autour de vous ; vous en un mot, dont tous les momens ſont de nouvelles graces, & dont le plus grand crime ſera d'en avoir trop reçu, & d'en avoir toujours abuſé.

Mais pour achever de vous confondre, ſur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grace vous manque ? Vous le dites ſans doute, parce que vous ſentez qu'il vous en coûteroit trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu : mais vous croyez donc qu'avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans qu'il en coûte rien, ſans qu'on ſe faſſe aucune violence, ſans s'en appercevoir preſque ſoi-même ? vous croyez donc qu'avoir la grace, c'eſt n'avoir plus de paſſions à combatre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à ſurmonter ; que c'eſt renaître par la pénitence ſans pleurs, ſans douleur, ſans difficulté ? Ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là, vous ne l'aurez jamais cette grace chimérique : car il vous en coûtera toujours pour vous convertir ; il faudra toujours, quelle que puiſſe être la grace, faire des efforts héroïques ; réprimer vos penchans, vous arracher aux objets les plus chers, & ſacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu, & cependant ils ont la grace, puiſque c'eſt elle qui les délivre & change leur cœur. Informez-vous d'eux ſi la grace applanit tout, facilite tout ; ſi elle ne laiſſe plus rien à ſouffrir à l'amour propre. De-

mandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à soutenir, mille obstacles à vaincre, mille passions à modérer ; & vous saurez si avoir la grace, c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Augustin : quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaîne de fer, qui lioit sa volonté rébelle ; & cependant en quel cœur la grace opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance & de force que dans le sien ? La conversion est donc un sacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats & des fatigues : la grace les adoucit, je l'avoue ; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre ; & si pour changer de vie, vous attendez une grace de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais ; & que c'est être résolu de périr, que d'attendre si follement son salut & sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grace est injuste du côté du pécheur qui l'allegue, il n'est pas moins téméraire & ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend. Car vous dites que Dieu est le maître, & que lorsqu'il voudra de vous, il saura bien vous trouver ; c'est-à-dire, que vous n'avez qu'à le laisser faire tout seul, & que sans que vous vous mettiez en peine de votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre cœur ; c'est-à-dire, que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie dans les plaisirs & dans le crime, &

que sans que vous vous en mêliez, sans y penser seulement, sans apporter à la conversion que vous attendez, d'autre disposition qu'une vie entiere de désordre, & des résistances éternelles à sa grace, il saura bien vous prendre quand son moment sera venu; c'est-à-dire, que votre salut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez sur la terre, n'est plus votre affaire, & que le Seigneur qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute seule, vous en a pourtant absolument déchargé, pour la prendre toute entiere sur lui seul. Montrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Evangile; car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jesus-Christ. Le pécheur, dit un Prophete, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, & son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même : *Stultus fatua loquetur, & cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, & loquatur ad Dominum fraudulenter.* Is. 32. 6.

Enfin, ce prétexte est insensé en lui-même. Car, vous dites que la grace vous manque : je vous ai déjà répondu que vous vous trompez; que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la grace ne vous a pas manqué; que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires, qu'elle auroit triomphé de vos pas-

ſions, ſi votre dureté & l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours oppoſé une réſiſtance opiniâtre ; que Dieu, qui veut que tous les hommes ſoient ſauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raiſonnables, qu'afin qu'elles le louent, le béniſſent, le glorifient ; en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de converſion, qui vous auroient ramené infailliblement dans le droit chemin, ſi vous n'aviez pas fermé l'oreille à ſa voix lorſqu'il vous appelloit. La grace vous manque, dites-vous. Eh bien, que prétendez-vous par-là ? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu qui eſt notre pere, & dont nous ſommes les enfans, qui a pour nous une affection qui ſurpaſſe infiniment celle de la mere la plus tendre pour un fils uniqué, qu'un Dieu ſi bon nous laiſſe, faute de ſecours, dans l'impoſſibilité de faire le bien ? Mais penſez-vous qu'un tel langage ſeroit un blaſphême contre la ſageſſe de Dieu, & la juſtification de tous les crimes ? Ignorez-vous donc, que quelque plaie qu'ait fait à notre liberté la chûte d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laiſſée ; qu'il n'y auroit plus de loi & de devoirs impoſés à l'homme, s'il n'avoit pas le pouvoir réel & véritable de les accomplir ; que la Religion, loin d'être un ſecours & une conſolation, ne ſeroit plus qu'un déſeſpoir & un piege ; que ſi malgré tous les ſoins que Dieu a

de

le notre ſalut, nous périſſons, c'eſt tou-ours la faute de notre volonté, & non as le défaut de ſa grace; que nous ſom-nes tous ſeuls les auteurs de notre perte & de nos malheurs; qu'il n'a tenu qu'à ious de les éviter; & que mille pécheurs n'ayant pas plus de grace & de ſecours que nous, ont rompu leurs chaînes, & rendu gloire à Dieu & à ſes miſéricordes, par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la Foi ſeroient moins sûres, & qu'il ſeroit vrai, mon cher Auditeur, que la grace vous manque, il ſeroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait; que vous êtes marqué d'un caractere de réprobation, & que votre état ne ſauroit être pire. Car n'avoir point de grace, c'eſt la plus terrible de toutes les ſituations, & le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle; & cependant c'eſt cette penſée affreuſe elle-même qui vous raſſure, qui juſtifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre converſion ſans trouble, ſans remords, qui ſert même d'excuſe à vos déſordres; c'eſt-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grace précieuſe; que vous vous dites avec complaiſance à vous-même: Dieu ne veut point encore de moi; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime; ſa grace ne viendra pas encore ſi-tôt; c'eſt-à-dire, que vous ne la ſouhaitez pas, & que vous ſeriez même fâché qu'elle vînt

rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grace, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable ; & c'est le seul qui vous calme, & qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grace ; car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous ; ses miséricordes s'épuisent, ses momens d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche ; & s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de grace aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque temps pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion & de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grace qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin dans ses foibles desirs de conversion s'en prenoit-il au Seigneur du délai de sa pénitence ? Ah ! il n'en cherchoit pas la raison ailleurs que dans la foiblesse & le déréglement de son cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade & déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, & des délais que j'apportois à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, & excruciebar, accusans memetipsum.* Je me roulois dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avoient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumpe-*

Confess. l. 8. ch. 11. n. 25.

retur totum. Pour vous, Seigneur, vous ne ceſſiez de châtier mon cœur par des amertumes ſecrettes, y opérant ſans ceſſe par une ſévérité miſéricordieuſe, des remords cuiſans qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et inſtabas tu in occultis meis, Domine, ſeverâ miſericordiâ flagella ingeminans timoris & pudoris.* Cependant les amuſemens du monde que j'avois toujours aimé, & que j'aimois encore, me retenoient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ*; & ils me diſoient tous bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaiſirs ? *Dimittis-ne nos* ? Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait juſqu'ici tout l'agrément de votre vie ? *A momento iſto non erimus tecum ultrà in æternum*? Quoi, déſormais il ne vous ſera plus permis de voir les perſonnes qui vous ont été les plus cheres ; il faudra vous ſéparer de vos amis de plaiſir, vous bannir de leurs aſſemblées, vous interdire les joies les plus innocentes & toutes les douceurs de la ſociété ? *A momento iſto non tibi licebit hoc & illud ultrà in æternum* ? Mais croyez-vous pouvoir ſoutenir l'ennui d'une vie ſi triſte, ſi vuide, ſi unie, ſi différente de celle que vous avez juſqu'ici menée ? *Putas-ne ſine iſtis poteris* ? *Ibid. n. 16.*

Voilà où ce pécheur à demi touché, trouvoit les raiſons de ſes délais & de ſes réſiſtances, dans la crainte de renoncer à ſes paſſions, & de ne pouvoir ſoutenir la démarche d'une nouvelle vie, & non dans

le défaut de la grace ; & voilà préciſément où vous en êtes, & ce que vous vous dites tous les jours en ſecret à vous-même.

Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres, en attendant que Dieu vous touche & que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion, puiſqu'elle ne dépend pas de vous ? mais tous les pécheurs qui différent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés, & l'enfer ne ſeroit plus que pour les Juſtes qui ſe convertiſſent : que vous ne devez plus vous occuper de votre ſalut, & le laiſſer au hazard ſans vous en mettre en peine ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué, & que cette témérité ne le hâtera & ne le retardera pas d'un ſeul inſtant.

O homme ! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie & à l'impiété de ce prétexte ; eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de la bonté de votre Dieu ? ignorez-vous que ſa patience à ſouffrir vos déſordres, loin de les autoriſer doit vous rappeller à la pénitence ? & cependant c'eſt ſa longanimité même qui vous raſſure dans le crime ; & par l'endurciſſement de votre cœur vous amaſſez un tréſor abondant de colere pour le jour terrible qui vous ſurprendra, & où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres.

La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſeroit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir ; ne rien oublier pour flechir un Dieu irrité, & qui s'eſt retiré de votre cœur : vaincre par vos importunités ſa réſiſtance ; éloigner, en attendant, tout ce qui éloigne ſa grace de votre cœur ; lui préparer les voies ; écarter tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile ; vous interdire les occaſions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, & qui achevent de fermer votre cœur aux ſaintes inſpirations : voilà une maniere chrétienne & ſage de rendre gloire à Dieu, de confeſſer qu'il eſt le ſeul maître des cœurs, & que tout don vient de lui. Mais de dire, comme vous dites tous les jours, ſans rien changer à vos mœurs déſordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il ſaura bien me

trouver ; c'eſt-à dire : Je ne veux point encore de lui : je puis encore me paſſer de lui ; je vis heureux & tranquille : quand il me forcera, & que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai ; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune, & du privilege qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuſe préparation à cette grace précieuſe qui change le cœur ! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'ame impénitente.

Tels ſont les prétextes que le pécheur qui differe ſa converſion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

II. PARTIE

IL eſt étonnant, mes Freres, que la vie étant ſi courte, le moment de la mort ſi incertain, tous les inſtans ſi précieux, les converſions ſi rares, les exemples de ceux qui ſont ſurpris ſi fréquens, l'avenir ſi terrible, on puiſſe ſe former à ſoi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, notre honneur, ou notre fortune, les précautions ſont promptes & preſſantes ; il n'eſt que le péril qui ſoit douteux & éloigné : ici le péril eſt certain & préſent, & les précautions ſont toujours incertaines & reculées. Il ſemble ou que le ſalut ſoit une choſe arbitraire, ou que notre vie ſoit entre nos mains, ou que

le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie; & ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste; & cependant qu'ils different tous d'en sortir sur des prétextes si puériles, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter & de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir soutenir, voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même, pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premiérement l'âge : on veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où la premiere fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr & plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, & que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il seroit naturel de vous demander dabord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde & aux passions ; & que le Seigneur que vous n'attendez que vers la fin du jour n'arrivera pas dès le matin & lorsque vous y penserez le moins ; la jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort ? voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis & de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premieres années de leur course ; qui comme la fleur des champs aient séché du matin au soir, & ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclorre une vie qui a été aussi-tôt éteinte. Insensé, on va peut-être au premier jour vous redemander votre ame ; & ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils ? & ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, & ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées ?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, & je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera

votre cœur, & vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle ? l'âge changea-t-il le cœur de Salomon ? ah ! c'est alors que ses dissolutions monterent au plus haut point, & que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes: l'âge prépara-t-il Saül à sa conversion ? ah ! c'est alors qu'il ajouta à ses égaremens passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement, & le désespoir : l'âge apporta-t-il quelque remede aux désordres de Jesabel & de l'incestueuse Hérodias ? c'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit, vous en aura retiré ; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre ; mais vous ne vous repentirez pas ; mais vous ne ferez pas pénitence ; mais votre cœur ne sera pas changé : vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel : vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence & une sagesse mondaine aux passions, & à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'ame encore alors craintive & timorée ; vous mourrez impénitens.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zele, & non une vérité fondée sur l'expérience; examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux: voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout seul a retirées des plaisirs: l'amour du monde ne meurt qu'avec elles: sous des dehors différens & que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premieres années: on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge & les temps nous ont ôté: on regarde avec envie une jeunesse florissante & les amusemens qui la suivent: on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état: on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais: le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer; & l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps & de tous les âges? est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, & qu'il nous ait laissé pour le monde &

pour la vanité ? n'eſt-il pas jaloux même des prémices de notre cœur & de notre vie, figurée par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir ? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? la vie eſt-elle trop longue, pour être toute entiere employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, & qui nous en promet une immortelle ? le premier âge eſt-il trop précieux pour être conſacré à mériter la poſſeſſion éternelle de l'Etre ſouverain ? vous ne lui reſervez donc que les reſtes & le rebut de vos paſſions & de votre vie ? & c'eſt comme ſi vous lui diſiez : Seigneur tant que je ſerai propre au monde & aux plaiſirs, n'attendez pas que je revienne à vous & que je vous cherche ; tant que le monde voudra de moi, je ne ſaurois me réſoudre à vouloir de vous : quand il commencera à m'oublier, & à m'échapper, & que je ne pourrai plus en faire uſage, alors je me tournerai vers vous ; je vous dirai : Me voici ; je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, & qui ſera même triſte de la dure néceſſité où il ſe trouvera de ſe donner à vous : mais juſques-là n'attendez de moi qu'une indifférence entiere & un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon à ſervir, que lorſqu'on n'eſt plus ſoi-même bon à rien : on eſt ſûr du moins qu'on vous trouve toujours ; tous les temps vous ſont les mêmes : mais le

monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre ; & il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, & tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage, & croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés & si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, & qui lui fait grace lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs, & ses hommages les plus sinceres ?

Le Prophete Isaïe insultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient des vaines idoles : Vous prenez un cedre sur le Liban, leur disoit-il, vous en retranchez la plus belle & la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe & à l'ornement de vos Palais ; & quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, & vous lui offrez des vœux & des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles & les plus floriſſantes années pour satisfaire vos goûts & vos passions injustes ; & quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, & qu'il devient inutile au monde & aux plaisirs, alors vous en faites une idole ; vous le faites servir à la religion ; vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, ina-

Ps. 44. 19.

nimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions & de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu ! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légere dans les offrandes les plus pures blesse & offense, ou comme une vaine idole qui ne sentiroit pas l'indignité & la simulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes Freres, on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premieres années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caracteres ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts & tous les penchans du premier âge ; & que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, & de s'accoutumer, comme dit un Prophete, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* *Thren. 3. 27.*

Et en effet, mes Freres, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux & paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, & d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui

déchirent enſuite le cœur, & qui ſont tout le malheur & toute l'amertume de notre vie ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.* Quel bonheur de n'avoir mis en ſoi que des idées douces & innocentes, de s'épargner la funeſte expérience de tant de plaiſirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui ſouillent l'imagination ; qui nous laiſſent mille images honteuſes & importunes, leſquelles nous accompagnent juſques dans la vertu, ſurvivent toujours à nos crimes, & en deviennent ſouvent de nouveaux elles-mêmes ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.* Quel bonheur de s'être fait dans ſes premieres années des plaiſirs innocens & tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triſte néceſſité de ne pouvoir plus ſe paſſer des plaiſirs violens & criminels ; de ne s'être pas rendu inſupportable par un long uſage des paſſions vives & tumultueuſes, la douceur & la tranquillité de la vertu & de l'innocence ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.* Que ces premieres années paſſées dans la pudeur & dans l'horreur du vice, attirent de graces ſur tout le reſte de la vie ! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies ! & qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ſes ſoins & de ſes complaiſances paternelles ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il eſt heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, & d'avoir pu ſe préſerver de tous les inconvéniens de l'âge & des plaiſirs. Mais on n'en eſt pas là : on a ſuivi la route ordinaire : le torrent du monde & des paſſions ont entraîné : on ſe trouve même encore actuellement dans des engagemens trop vifs, & qu'il n'eſt point en ſoi de rompre : on attend une ſituation plus favorable, & on ſe promet que lorſque la paſſion qui nous captive ſera éteinte, on ne ſe rengagera plus dans de nouveaux liens, & on ſe rengagera tout de bon au devoir & à la vertu. Second prétexte ; les paſſions & les engagemens dont on ne peut encore ſortir.

Mais, premiérement, cette ſituation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive ? qui vous a révélé le cours & la durée des paſſions qui vous arrêtent actuellement ? qui leur a marqué un terme, & leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous reviendrez juſques-là, & vous y verrez briſer votre impétuoſité, & la fureur de vos vagues ? *Uſque hùc venies.* Quand finiront-elles, le ſavez-vous ? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour ? qu'elles finiront du moins avant que vous finiſſiez vous-même ? ſeriez-vous le premier pécheur ſurpris dans ſes paſſions déplorables ? tous les hommes preſque qui meurent à vos yeux, ne meu- *Job.* 38. 11.

rent-ils pas dans ce triſte état ? meurt-on autrement dans le monde ? les Miniſtres appellés au ſecours des mourans trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs, qui depuis long-temps quittes de leurs habitudes ſe préparoient à ce dernier moment ? qu'y trouvons-nous, que des ames encore liées de mille chaînes, que la mort ſeule va diſſoudre ? que des conſciences inexplicables, ſi j'oſe parler ainſi, & encore enveloppées dans le cahos d'une vie toute déſordonnée ? qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles ſur cette terrible ſurpriſe, & de vaines proteſtations qu'on auroit pris d'autres meſures ſi l'on avoit pu la prévoir ? quels ſont les ſoins ordinaires qui occupent notre miniſtere dans ces derniers momens ? d'éclaircir des conſciences que nous ne devrions plus alors que conſoler ; d'aider à rappeller des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier ; de faire expliquer au pécheur mourant ſes déſordres, nous qui devrions alors le ſoutenir & l'animer par le ſouvenir de ſes vertus ; en un mot, d'ouvrir les abymes de ſon cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'ame prête à ſe dégager de ſon corps, que le ſein d'Abraham & les tréſors d'une gloire immortelle. Voilà les triſtes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour ; & au lieu que nous aurions dû nous conſoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au

Fidele, une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette derniere heure ; plus vous différez, plus vous jettez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au-dedans de vous, se dilate, s'étend, aigrit & corrompt toute la capacité de votre ame : jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, & où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, & où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense : le désordre suivit de près ; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez aussi-tôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-temps sur la conscience encore effrayée de son état : insensiblement les chûtes se sont multipliées : le désordre est devenu un état fixe & habituel : la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion : le crime vous est devenu nécessaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire sentir, & sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reste de force

que la pudeur, que la raiſon, que la grace avoit miſe en vous, s'affoiblit; plus ce qui étoit encore ſain dans votre ame, s'infecte & ſe ſouille. Quelle folie donc de laiſſer vieillir & corrompre des plaies, ſous prétexte qu'elles ſeront plus aiſées à guérir! & que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, & ôter à l'eſpérance de votre converſion, toutes les reſſources qui pourroient vous reſter encore?

Vous vous flattez peut-être ſur ce qu'il n'eſt point de paſſions éternelles, & que le temps & le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premiérement que vous pourrez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos paſſions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur: il n'eſt point de paſſions éternelles, je l'avoue; mais la corruption & le déſordre le ſont preſque toujours: les paſſions que le dégoût tout ſeul finit, laiſſent toujours le cœur tout prêt pour une autre; & d'ordinaire c'eſt un nouveau feu qui chaſſe & éteint le premier. Rappellez-vous vous-même ce qui vous eſt arrivé juſqu'ici; vous croyez qu'un tel engagement fini, vous ſeriez libre & en état de revenir à Dieu; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos déſordres, & le commencement de

votre pénitence : cet engagement a fini ; la mort, l'inconſtance, le dégoût, ou quelqu'autre accident l'a rompu ; & cependant vous ne vous êtes pas converti, de nouvelles occaſions ſe ſont préſentées, vous vous êtes formé de nouveaux liens, vous avez oublié vos premieres réſolutions ; & votre dernier état eſt devenu pire que le premier. Les paſſions que la grace n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des paſſions nouvelles.

Je vous réponds, ſecondement : Quand même tous vos engagemens criminels ſeroient finis, & qu'il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur ; ſi le temps & le dégoût tout ſeul vous ont mené là, vous n'en ſerez pas plus avancé pour votre converſion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence & d'inſenſibilité, plus éloigné du Royaume de Dieu, que la vivacité même des paſſions inſenſées : votre cœur libre de paſſion particuliere, ſera comme plein d'une paſſion univerſelle, ſi j'oſe parler ainſi, d'un grand vuide qui l'occupera tout entier : il vous ſera même d'autant plus difficile de ſortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez ſans force, ſans goût, ſans aucun ſentiment pour le ſalut ; & le défaut d'objet, en vous laiſſant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour

le Seigneur. C'eſt un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jetter dans le port ; mais le calme, plus il eſt grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, & prendre le parti d'une vie plus raiſonnable & plus chrétienne. On ſent le vuide du monde & des plaiſirs : on ſe prête aux amuſemens & à une certaine diſſipation ſans goût & comme à regret ; on ſouhaiteroit d'y renoncer, & de travailler ſérieuſement à ſon ſalut : mais cette premiere démarche fait peur. C'eſt un coup d'éclat qui nous engage envers le public, & qu'on craint de pouvoir ſoutenir : on eſt d'un rang où le plus petit changement ſera remarqué, & l'on craint de n'aller donner comme tant d'autres, une ſcene qui ne durera pas, & qui ne nous laiſſera que le ridicule de la dévotion, ſans nous en laiſſer le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous ſoutenir, mon cher Auditeur ? Eh quoi ! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ; & en vous convertiſſant aujourd'hui, vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? vous comptez ſur ſes miſéricordes en l'outrageant, & vous n'oſez y compter en le glorifiant ? vous croyez ne rien riſquer de ſon côté en continuant à

l'offenſer, & vous vous en défiez en commençant à le ſervir ? O homme ! où eſt ici cette raiſon & cette équité de jugement dont vous vous piquez ſi fort ! & faut-il que ſur l'affaire de votre ſalut ſeulement, vous ſoyez un abyme de contradictions, & un paradoxe incompréhenſible ?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raiſon de vous dire : Commencez toujours ; eſſayez ſi en effet vous ne pourrez pas vous ſoutenir dans le ſervice de Dieu. La choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? eſt-ce qu'un homme que la tempête a jetté au milieu de la mer, & qui ſeroit à la merci des flots, & ſur le point d'un triſte naufrage, ne tente pas premiérement, s'il pourra aborder au port à la nage, avant de ſe laiſſer ſubmerger aux ondes ? ne fait-il point d'efforts ? n'eſſaye-t-il rien ? ſe dit-il à lui-même pour ne rien tenter, peut-être je ne me ſoutiendrai pas ; les forces peut-être me manqueront en chemin ? Ah ! il eſſaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va juſqu'au dernier moment de ſa force, & ne ſuccombe enfin que lorſque gagné par la violence des flots, il eſt forcé de céder au malheur de ſa deſtinée. Vous périſſez, mon cher Auditeur ; les ondes vous gagnent ; le torrent vous entraîne ; & vous balancez ſi vous eſſayerez de vous ſauver du danger ? & vous mettez à ſonder vos forces, les ſeuls momens qui vous reſtent pour pourvoir à votre ſûreté ? & vous

perdez à délibérer, un temps qui ne vous eſt laiſſé que pour vous dégager du péril qui preſſe, & où tant d'autres périſſent à vos yeux.

Mais enfin, je veux que dans la ſuite les difficultés de la vertu laſſent votre foibleſſe, & que vous ſoyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins paſſé quelque temps ſans offenſer votre Dieu; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'appaiſer; toujours auriez-vous du moins conſacré quelques jours à bénir ſon ſaint nom; toujours ce ſeroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, & de ce tréſor d'iniquité que vous amaſſez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous ſeriez-vous acquis le droit de repréſenter à Dieu votre foibleſſe, & de lui dire: Seigneur, vous voyez mes deſirs & mon impuiſſance: que n'ai-je un cœur plus conſtant pour vous, ô mon Dieu! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus inſenſible au monde, & moins aiſé à ſe laiſſer ſéduire! fixez, Seigneur, mes incertitudes & mes inconſtances: ôtez au monde l'empire qu'il a ſur mon cœur; reprenez-y vos anciens droits, & ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, & font que je n'oſe plus lever les yeux vers vous, & vous promettre une fidélité conſtante: j'ai ſi ſouvent trahi là-deſſus mes promeſſes, après vous avoir juré

un amour éternel : ma foibleſſe m'a ſi ſouvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même : mon cœur m'échappe à chaque inſtant ; & mille fois au ſortir même de vos pieds, & les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occaſion m'a ſéduit, & les mêmes infidélités que je venois de déteſter, m'ont retrouvé comme auparavant foible & infidele : avec un cœur ſi léger & ſi incertain, que puis-je vous aſſurer, grand Dieu ! & qu'oſerois-je me promettre à moi-même ? j'ai cru ſi ſouvent qu'enfin mes réſolutions alloient être conſtantes : je me ſuis trouvé dans des momens de grace & de componction ſi vifs & ſi touchans, & qui ſembloient me répondre que ma fidélité ſeroit éternelle, que je ne vois plus rien qui ſoit capable de me fixer, & qui puiſſe me faire eſpérer cette ſolidité de vertu, à laquelle juſqu'ici je n'ai pu atteindre. Laiſſez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état ; le caractere de mon cœur me décourage & m'épouvante : je ſai que l'inconſtance dans vos voies eſt un préjugé de perditions, & que vous maudiſſez dans vos livres ſaints, les ames incertaines & légeres. Mais, Seigneur, tandis que je ſerai encore ſenſible aux ſaintes inſpirations de votre grace, j'eſſayerai encore de rentrer dans vos voies ; & ſi j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faiſant des

efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu! qui ne permettez pas que l'ame qui vous cherche ſincérement périſſe, & qui êtes le ſeul Seigneur digne d'être ſervi; qu'en cherchant une affreuſe tranquillité dans une révolte fixe & déclarée, & en renonçant à l'eſpérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIEME DIMANCHE

DE L'AVENT.

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers. Luc. 3. 4.

SIRE,

VOILA ce que l'Eglise ne cesse de nous répéter en ce saint temps pour nous disposer à la naissance de Jesus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfans, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple, & pour le racheter; rendez droits ses sentiers; que les vallées soient remplies; que les montagnes

& les collines soient abaissées ; que les chemins tortus deviennent droits, & les raboteux unis. Ou pour dire la même chose sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand Mystere que nous allons célébrer, par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre sagesse & à votre propre justice, mortifiant la chair & humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes Freres, qui dans cette solemnité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à Jesus-Christ dans vos cœurs une nouvelle naissance en le recevant à la table sacrée : *Parate viam Domini* : Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire, est la plus sainte de la religion, & la source des plus grandes graces : ne la faites donc pas sans y apporter tous les soins & toutes les précautions qu'elle exige ; ne vous exposez point à perdre par votre faute les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jesus-Christ dans nos cœurs : mais quelle différence y auroit-il entre le Juste & le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, & celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissoit également dans le cœur de tous

ceux qui le reçoivent ? Ne vous y trompez pas, mes Freres ; il y a une maniere de recevoir Jesus-Christ, qui nous rend sa présence inutile ; & plût à Dieu, qu'en le recevant de cette maniere, nous nous privassions seulement des graces qui accompagnent une sainte communion ! ah ! mes Freres, si la communion ne fait pas naître Jesus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir ; si elle ne nous rend point participans de son esprit & de ses graces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation ; si elle n'est pas pour notre ame un fruit de vie, elle est un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entiérement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos ames, la force des forts, le soutien des foibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité : combien seroit-il donc dangereux de s'en priver ? mais il le seroit infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé ; c'est pourquoi je vous le répéte de nouveau avec l'Eglise, mes très-chers Freres : *Parate viam Domini* : Préparez la voie du Seigneur : disposez-vous de longue main à le recevoir ; banniſſez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire ; instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; faites tous vos efforts pour les acquérir ; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne,

& d'attirer Jesus-Christ dans vos ames.

Matiere importante qui demande toute votre attention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps & du sang adorable du Fils de Dieu ; de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les graces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement & avec fruit ? je les réduits à quatre, qui feront le sujet & le partage de ce discours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. REFL. L'Eucharistie est une manne cachée ; elle est la viande des forts, un gage sensible & permanent de l'amour de Jesus-Christ, la continuation & l'accomplissement de son sacrifice. Or cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini*, premiere disposition. C'est la viande des forts ; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo*, seconde disposition. Le gage de l'amour de Jesus-Christ ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux & de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem*, troisieme disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice ; il est donc juste d'annon-

1. *Cor.* 11. 29.

Ibid. ℣. 28.

Ibid. ℣. 24.

cer ſa mort toutes les fois qu'on y participe, & d'y porter un eſprit de croix & de martyre : *Quotieſcumque manducabitis panem hunc, & calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, quatrieme diſpoſition. Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner, une foi prudente qui nous faſſe éprouver, une foi ardente qui nous faſſe aimer, une foi généreuſe qui nous faſſe immoler : c'eſt le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'inſtitution de l'Euchariſtie, & de celle de tous les Saints ſur l'uſage de ce Sacrement adorable. *Ibid.* 26.

Premiere diſpoſition : une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner. Ne croyez pas, mes Freres, que je veuille parler ici de cette foi qui nous diſtingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorſque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raiſon, & que la ſoumiſſion eſt comme née avec nous ? il en coûteroit même pour ſecouer ce joug ; & il ne faut pas un moindre effort pour paſſer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme & comme à travers un criſtal, mais face à face, ſi j'oſe le dire, & tel qu'il eſt en lui-même ; de cette foi, qui malgré le voile dont le véritable Moïſe ſe couvre ſur cette montagne ſainte, ne laiſſe pas de voir toute ſa gloire & de n'en pouvoir ſoutenir la préſence : de cette foi, qui ſans approfon-

dir témérairement ſa majeſté, eſt pourtant accablée de ſon éclat; qui voit les Anges du ciel ſe couvrir de leurs ailes, & les colomnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majeſté terrible: de cette foi, à qui les ſens n'ajouteroient rien, & qui eſt heureuſe, non pas parce qu'elle croit ſans voir, mais parce qu'elle voit preſqu'en croyant. Je parle de cette foi reſpectueuſe, qui eſt ſaiſie d'une horreur de religion à la ſeule préſence du ſanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïſe du buiſſon ſacré, comme les Iſraélites de la montagne foudroyante; de cette foi, qui ſent tout le poids de la préſence d'un Dieu, & qui effrayée, s'écrie comme Pierre: Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne ſuis qu'un homme, & un homme pécheur. Je parle de cette foi dont le reſpect va juſques à la frayeur, & qui a beſoin même qu'on la raſſure; qui du plus loin qu'elle découvre Jeſus-Chriſt ſur l'autel, ſent un éclat de majeſté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y préſenter ſans ordre.

Voilà quel eſt ce diſcernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes Freres. Grand Dieu! mais en reſte-t-il de cette foi ſur la terre? eh! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois: vos Diſciples mêmes ne vous connoiſſent ſouvent que ſelon la chair; & pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument &

ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paroîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans des antres profonds, & demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes : eh ! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire ? les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous ? les esprits célestes, toutes les fois que le Prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres, & vous environner de leurs hommages ? sur ce tribunal mystérieux, ne jugez-vous pas les hommes ? ne jettez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples ? n'y séparez-vous pas les boucs des brebis ? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort & de vie ? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main & des couronnes de l'autre ? ne m'y démêlez-vous pas, & n'écrivez-vous pas sur mon front avec une main invisible les caracteres de mon élection, ou de ma réprobation éternelle ? Hélas ! & tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en approcher ; tandis que vous me rejettez de votre face, je m'y présente avec confiance ; tandis que vous ouvrez l'abyme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité ; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfans de colere, je viens me mettre au nombre des enfans de votre amour : votre

chair vivifiante eſt une chair de péché pour moi, l'Agneau ſans tache qui rompt les ſept ſceaux du livre de mort, eſt le dernier ſceau qui remplit & ferme celui de mes iniquités; & vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! mes Freres, on ne pouvoit autrefois voir Dieu ſans être frappé de mort ſur l'heure. Un Peuple entier de Betſamites, pour avoir ſeulement jetté ſur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé: l'Ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avoit oſé entrer dans le ſanctuaire de Jéruſalem: il n'étoit pas permis aux Iſraélites dans le déſert, d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnoit ſa loi; les foudres & les éclairs en défendoient l'accès; la terreur & la mort précédoient par-tout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne ſort plus de tourbillons de feu du fond de nos ſanctuaires pour punir les profanateurs & les indiſcrets, le reſpect & la frayeur ne nous y accompagnent pas! Foibles hommes, ſur qui les ſens ont tant de pouvoir, & qui ne ſont religieux que lorſque le Dieu qu'ils adorent eſt terrible! Car, dites-moi, ſi nous diſcernions le corps du Seigneur; ſi la foi de ſa préſence faiſoit ſur nous les grandes impreſſions qu'elle feroit ſans doute, ſi nous le voyons à découvert; eh! viendrions-nous tranquilles & preſque inſenſibles nous aſſeoir à ſa table? quelques momens employés ſouvent à réciter avec un cœur tie-

de & un esprit égaré de légeres formules, suffiroient ils pour vous préparer à une action si redoutable ? une communion seroit-elle l'affaire d'une matinée dérobée, peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement. Ah ! ce souvenir nous occuperoit, nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance : il nous faudroit du temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre respect, & contre l'idée de sa majesté : les jours qui précéderoient ce festin sacré, seroient des jours de retraite, de silence, de priere, de mortification : chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée seroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassemens, de notre sommeil même : notre esprit plein de foi ne pourroit s'en désoccuper ; nous ne verrions plus que Jesus-Christ ; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine ; nous aurions des yeux, & nous ne verrions pas ; cette image seule fixeroit toute notre attention : voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une ame mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solemnité où la bienséance & la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel : mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi & de religion qui doi-

vent conduire à votre table une humble créature ? Ah ! c'eſt une triſteſſe qui opere la mort ; ce ſont des inquiétudes qui naiſſent des embarras d'une conſcience qu'il faut éclaircir. On eſt ſombre & inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous ſuivre : on craint ces jours heureux comme des jours funeſtes : on regarde les ſolemnités des chrétiens comme des myſteres triſtes & lugubres : on ſe fait une fatigue des délices de votre banquet : on n'y entre que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que les loix de votre Egliſe aillent arracher ces infideles, comme par force, des places publiques, des plaiſirs du ſiecle & du grand chemin de la perdition, & les traînent, malgré eux, à la ſalle du feſtin : on remet autant qu'on peut, ce devoir de religion ; cette ſeule penſée empoiſonne tous les plaiſirs. Vous voyez ces ames infideles traîner le poids d'une conſcience irréſolue ; balancer longtemps entre leurs devoirs & leurs paſſions ; adoucir enfin par le choix d'un Confeſſeur indulgent l'amertume de cette démarche ; aller paroître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce myſtere d'amour avec autant de répugnance, que s'ils alloient ſe préſenter à un ennemi ; & ne ſe ſentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui ſe donne à elles. Ah, Seigneur ! auſſi rejettez-vous inviſiblement ces vic-

times coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires : aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes ; & si vous étiez encore capable de ces saints frémissemens que vous laissâtes paroître sur le tombeau du Lazare ; ah ! on vous verroit frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sepulchres ouverts, comme elles ont frémi long-temps avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers Freres, la foi qui nous fait discerner le corps de Jesus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les mysteres : on croit ; mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre & à ne pas contredire : on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres ; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos peres selon la chair, plutôt que le don du pere des lumieres : on croit ; mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées foibles & puériles : on croit ; mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains & extérieurs : on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien : on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus : on croit,

mais d'une foi commode qui n'a point de suites : on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant : on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit, & qui laisse errer le cœur : on croit enfin, mais d'une foi tranquille & vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh ! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Egypte; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remede sacré de nos maux, le desir continuel de nos ames; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissemens, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un asyle contre nos disgraces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soins, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les Ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience; & c'est ici la seconde disposition : une foi pu-

dente qui nous faſſe éprouver : que l'homme s'éprouve : *Probet autem ſeipſum homo.*

II. REFL.

JE ſais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes ; que l'eſprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme ; que les paſſions nous ſéduiſent, les exemples nous raſſurent, les préjugés nous entraînent ; que nos penchans décident toujours de nos lumieres ; que le cœur a toujours raiſon ; que s'éprouver ſoi-même, ce n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs. Tel eſt l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ſes ſeules lumieres : ſans ceſſe il prend le change, & tout ſe farde & ſe métamorphoſe à ſes yeux : il ne vous connoît qu'à demi ; il ne ſe connoît qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne ; il prend les ténebres pour la lumiere ; il va d'egarement en égarement ; il ne ſort pas de ſes erreurs quand il revient à lui-même : il n'eſt que les lumieres de votre foi qui puiſſent redreſſer ſes jugemens, ouvrir les yeux de ſon ame, être la raiſon de ſon cœur, lui apprendre à ſe connoître, éclairer les myſteres de l'amour propre, développer les artifices de ſes paſſions, & en faire cet homme ſpirituel qui juge de tout ; c'eſt donc ſur les regles de la foi, qu'il faut s'éprouver, mes Freres ; les doctrines humaines, les adouciſſemens de l'uſage, les exemples de la multitude, nos propres lumieres ſont des guides trompeurs ; & ſi jamais il im-

porta de ne point prendre le change, ſans doute c'eſt dans une conjoncture où le ſacrilege eſt la peine de la mépriſe.

Mais ſur quoi nous éprouverons-nous? ſur quoi! ſur la ſainteté de ce Sacrement, & ſur notre propre corruption. C'eſt la chair de Jeſus-Chriſt, c'eſt le pain des Anges, c'eſt l'Agneau ſans tache qui ne veut autour de ſon autel, que ceux, ou qui n'ont pas ſouillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans le ſang de la pénitence. Et qui êtes-vous, ame téméraire, que je vois approcher avec tant de ſécurité? y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours poſſédé le vaſe de votre corps dans l'honneur & dans la ſainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur ſur la boue de mille paſſions? votre ame n'eſt-elle pas aux yeux de Dieu, ce tiſon noirci dont parle le Prophete, que des flammes impures ont dès vos premiers ans, flétrie, conſumée, & qui n'eſt plus qu'un reſte hideux de leur violence? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuſes? paroit-il ſur votre corps un ſeul endroit qui ne ſoit marqué de quelques crimes? Où placerez-vous la chair de l'Agneau? quoi! elle repoſera ſur votre langue; cette chair pure, ſur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur & l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, ſur l'inſtrument de vos vengeances & de votre amertume; cette chair crucifiée, ſur le ſiege de vos ſenſualités & de

vos débauches? quoi ! il descendra dans votre cœur ! mais y trouvera-t-il où reposer sa tête ? n'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands ? quoi ! vous l'allez placer parmi tant de desirs impurs, d'attachemens profanes, de projets d'ambition, de mouvemens de haine, de jalousie, d'orgueil ; c'est au milieu de tout ces monstres, que vous lui avez préparé sa demeure ; ah ! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on ; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah ! mes Freres, & de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jesus-Christ ? & le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, & que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel, & participer aux mysteres saints ? & l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au Prêtre, vous allez goûter le froment des Elus ? Quoi ! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence ! vous allez de plein pied du crime à l'autel ? au lieu de répandre des larmes avec les pénitens, vous venez vous consoler avec les Justes ? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux ? au lieu de vous tenir comme le Publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints ?

Un pénitent n'arrivoit autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entieres d'humiliation, de jeûne, de priere, d'auſtérité, & on ſe purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une diſcipline pénible : on devenoit des hommes nouveaux ; il ne reſtoit plus rien de la premiere vie, qu'un regret ſincere : on ne reconnoiſſoit enfin de traces des crimes paſſés, que dans les traces de la pénitence & des macérations qui venoient de les expier ; & l'Euchariſtie étoit le pain céleſte que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la ſueur de ſon front ; & aujourd'hui on croit qu'avoir confeſſé ſes crimes, c'eſt les avoir punis ; qu'une abſolution qui ſuppoſe un cœur contrit & humilié, le crée & le donne elle-même ; que toute la pureté qu'exige la chair de Jeſus-Chriſt de celui qui la reçoit, c'eſt qu'il ait découvert la pourriture & l'infection de ſes plaies. Communions indignes, mes Freres ; vous mangez & vous buvez votre jugement ; on a beau vous raſſurer : l'homme peut-il vous juſtifier, lorſque Dieu vous condamne ?

D'ailleurs, c'eſt un azyme pur ; il faut être exempt de levain pour en manger : or de bonne foi, ces perſonnes du monde que les circonſtances d'une ſolemnité déterminent à s'approcher de l'Euchariſtie, ont-elles quitté le vieux levain en ſe préſentant à l'autel ? n'y portent-elles pas toutes les paſſions encore vivantes dans leurs

racines ? jugez-en par les ſuites. On ſe retrouve le même au ſortir de là ; les haines ne ſont point éteintes ; l'empire de la volupté n'eſt point affoibli ; la vivacité pour les plaiſirs n'eſt point émouſſée ; la pente pour le monde n'eſt pas moins rapide ; la cupidité n'a rien perdu de ſes droits : on ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés ; les commerces recommencent ; les entretiens ſe renouent ; les paſſions ſe réveillent ; tout va même train, & on n'a par-deſſus ſon premier état, que la profanation de ce redoutable myſtere. D'où vient cela ? c'eſt que ſe confeſſer ſimplement, n'eſt point s'éprouver.

De plus, c'eſt la viande des forts : une ame foible, chancellante, mal affermie, qui tourne à tout vent ; qui plie au premier obſtacle ; qui ſe briſe au premier écueil ; qui échappe à toute heure à la grace ; qui a une longue expérience de ſa fragilité ; qui n'apporte jamais à l'autel que des promeſſes cent fois violées, que des ſenſibilités de dévotion, que le premier plaiſir étouffe ; qui depuis ſes premiers ans eſt dans le commerce des foibleſſes & des choſes ſaintes, & a toujours vu ſuccéder les crimes au repentir, & les Sacremens aux rechûtes : une ame de ce caractere eſt-ce une ame forte ? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, ſe fortifier, s'exercer dans la charité ? à peine en état de ſoutenir le lait, doit-elle imprudemment ſe charger d'une viande ſolide, qui ne ſert de

nourriture qu'à l'homme parfait ?

Levit. 6. 28, Il eſt marqué dans la Loi, que ſi la victime qu'on venoit d'immoler étoit miſe dans un vaiſſeau de terre, le vaiſſeau ſeroit briſé ſur le champ ; mais que s'il étoit d'airain, il ſeroit lavé & nettoyé. Ces circonſtances marquées avec tant de ſoin, ſeroient-elles dignes de l'Eſprit ſaint, ſi elles ne renfermoient des inſtructions & des myſteres ? une ame fragile qui reçoit la victime véritable, ne reſſemble-t-elle pas à ce vaiſſeau de terre qui ſe briſe, pour ainſi dire, & qui ne peut ſoutenir la violence de ce feu ſacré ? au lieu qu'une ame ſolide comme l'airain s'y purifie, y perd ſes plus légeres ſouillures, & en devient plus belle & plus brillante. Qu'arrive-t-il, ſelon J. C. lorſque l'on met du vin nouveau dans une peau vieille & uſée ? ne ſe déchire t-elle pas ? le vin n'eſt-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds ? quelle eſt cette parabole ? Vous mettez le vin myſtique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les ames chaſtes dans une ſainte yvreſſe ; vous le mettez dans un cœur uſé, que des paſſions envieillies ont affoibli : ah ! je ne ſuis point ſurpris, s'il n'en peut pas ſoutenir la force, ſi le ſang de Jeſus-Chriſt ne ſauroit s'y arrêter, ſi à la premiere occaſion vous le répandez & le foulez aux pieds ; il falloit y accoutumer votre cœur peu-à-peu, le préparer par la retraite, par la priere, par la ſuite des occaſions, par des victoires journalieres

ſur vous-même ; & par ces longues & ſages épreuves, le fortifier & le rendre capable de recevoir Jeſus-Chriſt.

C'eſt la Pâque des Chrétiens : or, Jeſus-Chriſt ne célebre ſa Pâque qu'avec ſes Diſciples : *Cum Diſcipulis meis facio Paſcha.* Or, qu'eſt-ce qu'être ſon Diſciple ? c'eſt ſe renoncer ſoi-même, porter ſa croix, le ſuivre : êtes-vous mortifié dans vos deſirs, patient dans vos afflictions ? marchez-vous ſur les traces que Jeſus-Chriſt vous a frayées ? être ſon Diſciple, c'eſt s'aimer les uns les autres ; & combien de fois êtes-vous-venu manger ce pain d'union ? combien de fois vous êtes-vous préſenté à ce feſtin de charité, portant dans le cœur un fiel ſecret d'amertume contre votre frere ? combien de fois êtes-vous venu offrir votre préſent à l'autel, ſans vous être réconcilié avec lui ? *Matth. 26. 18.*

Enfin, c'eſt un Dieu ſi pur, que les aſtres ſont ſouillés devant lui ; ſi ſaint, qu'après la chûte de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abymes s'ouvriſſent, & qu'il mît un cahos éternel entre le péché & lui ; ſi jaloux, qu'un ſeul deſir étranger le bleſſe : ainſi, mes freres, il faut vous éprouver ſur vos penchans ; ne nourriſſez-vous pas encore ces deſirs du ſiecle dont parle l'Apôtre ? rendez gloire à Dieu, & ſondez votre cœur en ſa préſence. Je vais me nourrir de Jeſus-Chriſt & le changer en ma propre ſubſtance ; mais lorſqu'il ſera entré dans mon ame,

lui qui en discerne les intentions & les penchans les plus secrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de la sainteté de sa présence ? il ira d'abord à la naissance & aux principes de mes égaremens : il examinera si la source en est tarie ou le cours seulement suspendu ; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon ame, quel est le poids qui fait encore pancher le cœur : hélas ! pourra-t-il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : Aujourd'hui le salut est arrivé dans cette maison. Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence ; de cette aigreur que je viens de détester aux pieds du Prêtre ; de cette idolatrie des richesses qui me jette dans des gains injustes ? de cette fureur du jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut ; de cette humeur inégale & fâcheuse que la plus légere contradiction enflamme ; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avoient laissé ; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la prospérité de mes égaux ; de cet air fier & censeur qui juge de tout, & ne se juge jamais soi-même ; de cet ascendant de molleſſe, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds & mon être propre ? L'aveu que je viens de faire de mes foiblesses au Ministre de Jesus-Christ les a-t-il déracinés de mon cœur ? suis-je une nouvelle créature ? il n'y a qu'un homme

reſſuſcité qui puiſſe aſpirer à ce pain céleſte dont je vais me nourrir : le ſuis-je à vos yeux, ô mon Dieu ! ne porta-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet ? le fort armé entrant dans mon ame la poſſédera-t-il en paix, & n'y trouvera-t-il pas ſept eſprits immondes qui l'en chaſſeront ? éclairez-moi, Seigneur, & ne ſouffrez pas que votre Chriſt, que votre Saint deſcende dans la corruption. Voilà, mes Freres, comme il faut s'éprouver ; le Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel & du levain dans les ſacrifices : voyez ſi en approchant de l'Autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes & le miel de la volupté ; c'eſt-à-dire, & ce goût du monde & du plaiſir, & ce caractere mou & ſenſuel, ennemi de la croix, inalliable avec le ſalut : n'approchez pas, ſi vous ne vous ſentez pas aſſez pur : cette chair ſainte, dit le Prophete, ne vous ôteroit point votre malice ; elle en ajouteroit une nouvelle : votre religion ſeroit vaine, votre culte idolâtre, votre ſacrifice un ſacrilege.

Eprouvez-vous donc vous-même, & après cela mangez de ce pain céleſte. Mais il n'en faut pas demeurer au ſimple diſcernement & à l'épreuve : juſques-là vous n'avez fait qu'éloigner les obſtacles ; mais vous n'avez pas mis les dernieres diſpoſitions : vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir Jeſus-Chriſt de votre ame ; vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'at-

tirer ; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement ; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne suffit pas d'être exempt de crimes ; il faut être revêtu de justice & de sainteté : c'est peu de ne le point trahir avec Judas ; il faut l'aimer avec les autres Disciples : c'est peu en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché ; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidele, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisieme disposition, communier en mémoire de Jesus-Christ.

III. REFLE. QU'est-ce que communier en mémoire de Jesus-Christ ; c'est en premier lieu, mes Freres, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jesus-Christ dans l'institution de ce Sacrement adorable. J'ai desiré ardemment, disoit-il à ses Disciples de manger cette Pâque avec vous, *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* : il soupiroit après ce moment heureux ; il ne le perdoit pas de vue ; il se consoloit dans ce souvenir, de toutes les amertumes de sa passion : *Antequàm patiar.* Que vouloit-il nous apprendre par-là, mes Freres ? ah ! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé ; un cœur inpatient, empressé, avide ; une faim & une soif de Jesus-Christ, un goût reveillé par l'amour ; en un mot,

Luc. 22. 15.

ce que j'ai appellé une foi ardente qui nous faſſe aimer. Ce pain, dit un Pere, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit eſuriem.* Ah ! Seigneur, dit alors l'ame fidele avec ſaint Auguſtin ; eh ! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre poſſeſſion ; pour en remplir tout le vuide ; pour y régner ſeul ; pour y demeurer avec moi juſques à la conſommation des ſiecles ; pour m'y tenir lieu de tout ; pour y faire mes plus chaſtes délices ; pour y répandre mille ſecrettes conſolations ; pour le raſſaſier, l'énivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaiſirs, tous les hommes, l'univers entier, & me laiſſer tout à vous, jouir de votre préſence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. Peut-être, Seigneur, la maiſon de mon ame n'eſt pas encore aſſez parée pour vous recevoir ; mais venez en faire vous-même tout l'ornement : peut-être y appercevez-vous des ſouillures qui vous en éloignent ; mais vous les purifierez par votre divin attouchement : peut-être y découvrez-vous encore des ennemis inviſibles ; mais n'êtes-vous pas le fort armé ? votre ſeule préſence les diſſipera, & tout ſera en paix quand une fois vous vous en ſerez mis en poſſeſſion : peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidiſſent ; mais vous renouvellerez ſa jeuneſſe, comme celle de l'aigle : peut-être eſt-elle encore flétrie des taches de ſes anciennes infidélités ; mais

S. Aug. in Conf. l. 1. c. 5.

votre sang achevera de les effacer : venez, Seigneur, & ne tardez pas ; tous les biens m'arriveront avec vous : mépriſé, perſécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien du moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favoriſé, élevé, environné d'abondances, ces vaines proſpérités ne me toucheront plus, ne me paroîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels ſont les deſirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle : il leur faut des occaſions pour les y déterminer ; d'eux-mêmes ils ne s'en aviſeroient jamais. Mais, que dis-je ; des occaſions ? il faut des foudres & des anathêmes ; il faut que l'Egliſe tonne, foudroye. Bon Dieu ! que la tiédeur des Chrétiens ait réduit votre Egliſe à leur faire une loi de la participation à votre corps & à votre ſang ! qu'il ait fallu des peines & des menaces pour les conduire à l'autel, & les obliger de s'aſſeoir à votre table ? que toute la félicité du chrétien ſur la terre ſoit devenue pour lui un précepte pénible ! que le privilege le plus glorieux dont vous puiſſiez favoriſer les hommes, ſoit pour eux une gêne & une contrainte ! Ah Seigneur ! quand vous donnâtes à votre Egliſe le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet uſage ? & ſon autorité étoit-elle deſti-

née

née à traîner ſes enfans à l'Autel, où à en ſéparer ſes ennemis ? Les autres en approchent avec un cœur peſant, un goût émouſſé, une ame toute de glace : gens qui vivent dans le commerce des plaiſirs & des Sacremens; qui participent à la table de ſatan, & à celle de Jeſus-Chriſt ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, & des jours deſtinés au ſiecle : gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne & de réſerve ; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voient pas, n'étalent pas, ne médiſent pas, ne s'aſſemblent pas : mais ce régime ne va pas plus loin ; toute la dévotion finit avec la ſolemnité : c'eſt une action de cérémonie ; on eſt content de ſoi-même, après cette courte ſuſpenſion ; on rentre tranquillement dans ſes premieres voies ; car c'étoit un article dont on étoit convenu avec ſoi-même ; on vit unîment dans ce tranquille mêlange de ſaint & de profane : les Sacremens nous calment ſur les plaiſirs, les plaiſirs, pour être plus tranquilles du côté de la conſcience, nous conduiſent aux Sacremens; & l'on eſt à demi bon pour être mondain ſans ſcrupule : ainſi on porte à l'autel un goût aſſadi par les amuſemens & les joies du ſiecle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des paſſions : on ne ſent pas les douceurs ineffables de cette viande céleſte, on trouve juſqu'au pied du trône de la grace, les images des plaiſirs dont on vient de ſortir : des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous em-

barraſſent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font ſur le cœur des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt. Mais n'eſt-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monſtrueux, que votre Prophete in-
Pſ. 68. 23. digné vous diſoit autrefois : *Ah ! Seigneur, que votre table leur devienne un piege, une punition, une pierre d'achoppement & de ſcandale.*

En ſecond lieu, communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, c'eſt vouloir réveiller par la préſence de ce gage ſacré tout ce que ſon ſouvenir peut faire d'impreſſion ſur un cœur qui l'aime. L'abſence rallentit les liaiſons les plus vives : Jeſus-Chriſt prévoyoit bien que montant dans le ciel, ſes Diſciples inſenſiblement oublieroient ſes bienfaits & ſes divines inſtructions. Hélas ! Moïſe ne reſte que quarante jours ſur la montagne, & déjà les Iſraëlites ne ſe ſouviennent plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Égypte ? qu'eſt devenu ce Moïſe, s'entrediſoient-ils ? faiſons-nous des dieux qui nous précedent & qui nous défendent contre nos ennemis. Jeſus-Chriſt, pour parer à ces inconſtances du cœur humain, voulut en montant dans la céleſte Sion, nous laiſſer un gage de ſa préſence : c'eſt là qu'il veut que nous venions nous conſoler de ſon abſence ſenſible ; c'eſt là que nous devons retrouver un ſouvenir plus vif de ſes merveilles, de ſa doctrine, de ſes bienfaits, de ſa divine

perſonne ; c'eſt là que ſous des ſignes myſtérieux, nous venons le voir naiſſant à Béthléem, élevé à Nazareth, converſant avec les hommes, & parcourant les villes de la Judée, faiſant des ſignes & des prodiges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appellant à ſa ſuite des Diſciples groſſiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocriſie des Phariſiens, annonçant le ſalut aux hommes, laiſſant partout des traces de ſa puiſſance & de ſa bonté, entrant en triomphe à Jeruſalem, conduit ſur le Calvaire, expirant ſur une croix, vainqueur de la mort & de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs comme les trophées de ſa victoire, & formant enſuite ſon Egliſe par l'eſſuſion de ſon eſprit & l'abondance de ſes dons ; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ſes myſteres.

Vous enviez, dit ſaint Chriſoſtôme, le ſort d'une hémorroïſſe qui touche ſes vêtemens, d'une pécheresſe qui arroſe ſes pieds de ſes larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le ſuivre & de le ſervir dans les courſes de ſon miniſtere, de ſes Diſciples avec qui il converſoit familiérement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grace & de ſalut qui ſortoient de ſa bouche : vous appellez heureux ceux qui le virent ; bien des Prophetes & des Rois l'ont ſouhaité en vain : mais vous, mes Freres, venez à l'autel, vous le verrez, vous le touche-

rez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, & vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos peres alloient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, & les lieux qu'il avoit consacrés par sa présence. Ici, leur disoit-on, il proposoit la parabole du bon Pasteur & de la brebis égarée : ici, il réconcilioit une femme adultere ; ici il consoloit une pécheresse ; ici il sanctifioit les noces & les festins par sa présence ; ici il multiplioit des pains pour rassasier un peuple affamé ; ici il défendoit à ses Disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle ; ici il s'abaissoit jusqu'à converser avec une femme de Samarie ; ici il souffroit les enfans autour de lui, & blâmoit ceux qui vouloient les éloigner ; ici il rendoit la vue aux aveugles, il redressoit les boiteux, il délivroit les possédés, il faisoit parler les muets & ouir les sourds. A ces paroles nos peres se sentoient saisis d'une joie sainte ; ils versoient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse & de religion : ce spectacle, ces images leur rapprochoient le temps, les actions, les mysteres de Jesus-Christ, rallumoient leur ardeur, consoloient leur foi ; les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les justes de nouveaux desirs.

Ah Chrétiens! non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers ; le salut est proche de vous ; la parole que nous vous

prêchons, ſera, ſi vous voulez, ſur votre bouche & dans votre cœur; ouvrez les yeux de la foi, regardez ſur ces autels; ce ne ſont pas des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même: approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais ſenti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le ſouvenir de ſa douceur qui ne lui permettoit pas de briſer un roſeau déjà caſſé, & d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportemens & vos impatiences: que le ſouvenir de ſes travaux & de ſa vie pénible vous confonde ſur votre molleſſe: que le ſouvenir de ſa modeſtie & de ſon humilité qui lui faiſoit prendre la fuite lorſqu'on vouloit le faire Roi, vous guériſſe de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles: que le ſouvenir de ſon jeûne de quarante jours vous détrompe ſur les fauſſes raiſons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir: que le ſouvenir de ſon zele contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel reſpect & quelle ſainte frayeur vous devez y entrer; que le ſouvenir de la ſimplicité & de la frugalité de ſes mœurs condamne les vaines ſuperfluités & les excès des vôtres; que le ſouvenir de ſes retraites & de ſes prieres vous avertiſſe de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le ſecret de votre maiſon, de paſſer du moins quelques heures de la journée dans la pratique

indispensable de la priere : que le souvenir de sa tendresse & de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos foiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foiblesses ; mais se familiariser de telle sorte avec la chair de Jesus-Christ, qu'elle ne réveille plus en nous de sentimens nouveaux & nous laisse toujours tels que nous sommes ; mais se nourrir d'une viande divine, & ne point croître ; mais s'approcher souvent de cette fournaise ardente, & n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur ; mais se présenter avec des fautes cent fois détestées & encore cheres, avec des habitudes d'imperfection, qui, quoique légeres en elles-mêmes, ne le sont plus pourtant par l'attachement & la pente qui nous les rend inévitables, & par la circonstance du Sacrement qu'on se met en danger de profaner ; mais faire profession de piété, d'éloignement du monde, être presque tous les jours dans le commerce des choses saintes, & s'être fait comme un point fixe de vertu au-delà duquel on ne va jamais, se traîner toujours autour des mêmes confessions

& des mêmes chûtes, & n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoir même fait quelques pas en arriere & relâché de sa premiere ferveur; mais sans cesse user de ce remede divin, & ne sentir rien de changé à ses maux; mais entasser Sacrement sur Sacrement, si je l'ose dire, & ne jamais vuider son cœur pour faire place à cette viande céleste, mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachemens secrets, un fond d'immortification, de desirs de plaire, de paroître, de parvenir; mais se permettre d'habitude dans ses entretiens, de vivacités, des discours libres sur autrui, des épanchemens tout mondains, des inutilités éternelles, des sentimens tout profanes, des airs vains & piquans, de détours qui blessent la sincérité, des déguisemens qui familiarisent avec le mensonge, des impatiences & des éclats; mais cultiver des liaisons que la piété couvre peut-être, & que le penchant tout seul assortit & soutient; mais être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalousie outrée; mais se sentir révolté au plus léger mépris, & ne pouvoir digérer un seul geste désobligeant; mais être d'une attention infinie sur soi-même, & dans une parure simple & modeste s'y rechercher; choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une ame mondaine, & là-dessus vivre du pain des Anges, ô mon Dieu! en voilà plus

qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais eſt-ce manger ce pain indignement, que de le manger avec tant de foibleſſes & d'imperfections ? & qui le ſait, Seigneur, que vous-même, tout ce que nous ſavons, c'eſt que ce n'eſt pas communier en mémoire de vous ; c'eſt qu'il y aura des juſtices au grand jour qui paroîtront comme un linge ſouillé à vos yeux ; c'eſt que pluſieurs de ceux qui avoient même prophétiſé en votre nom, ſeront rejettés ; c'eſt que tout eſt à craindre dans cet état. Pierre n'eſt admis à votre Cene qu'après que vous lui avez lavé les pieds ; & cependant vous nous aſſurez qu'il étoit tout pur. Magdelaine eſt éloignée, & vous lui défendez de vous approcher au ſortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop ſenſible étoit le principe de ſon empreſſement ; & cependant elle avoit beaucoup aimé, & lavé vos pieds ſacrés & ſes péchés de ſes larmes. Et nous, Seigneur, pleins de miſeres, vuides de fruits ſinceres de pénitence, tout pêtris de molleſſe & de ſenſualité, tiedes & ſans goût, immuables dans un certain état de piété languiſſante & imparfaite, plus ſoutenue par l'habitude & par les engagemens d'une profeſſion ſainte, que par votre grace & une foi vive & ſolide : hélas ! nous faiſons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abymes, Seigneur ! quelle ſuite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne ſe repent point, qu'on multiplie à l'in-

fini, qui ſont comme le germe ſur lequel on ente enſuite mille nouvelles profanations ! quels abymes, encore une fois ! & que votre lumiere nous manifeſtera au grand jour de terribles ſecrets ! Que ſuis-je à vos yeux, ô mon Dieu ! je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi ; ma condition ne ſouffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence & le crime : ſi je ne ſuis pas un ſaint, je ſuis un monſtre ; ſi je ne ſuis pas un vaſe d'honneur, je ſuis un vaſe d'ignominie ; ſi je ne ſuis pas un ange de lumieres, il n'y a point à balancer, je ſuis un ange de ténebres ; & ſi je ne ſuis pas un temple vivant de votre eſprit, il faut que j'en ſois le profanateur. Bon Dieu ! quels puiſſans motifs de vigilance, d'attention ſur moi-même, de circonſpection, de frayeur en approchant de vos autels ; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifeſtation de vos jugemens adorables ! Mais ce n'eſt pas encore aſſez de communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, mes Freres ; & pour nous retracer le ſouvenir de ſa vie, il faut encore, & c'eſt la derniere diſpoſition, rappeller le ſouvenir de ſa mort, & l'annoncer toutes les fois que l'on mange ſon corps & que l'on boit ſon ſang ; & c'eſt ce que j'appelle une foi généreuſe qui nous faſſe immoler.

IV. REFL. TOutes les fois que vous mangerez le corps & que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Comment cela ? à la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystere fut un prélude de sa Passion ; parce que Judas y forma comme la derniere résolution de le livrer ; parce que Jesus-Christ empressé de souffrir ce baptême de sang, dont il devoit être baptisé, en prévint l'accomplissement, & d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps & de son sang ; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit & la plénitude de celui de la croix ; parce qu'enfin Jesus Christ y est comme dans un état de mort ; il a une bouche & ne parle pas ; des yeux, & ne s'en sert pas ; des pieds, & ne marche pas. Mais, mes Freres, en ce sens là l'impie comme le Juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystere, & non pas un mérite ; c'est la nature du Sacrement, & non pas le privilege de celui qui le reçoit ; c'est une suite de son institution, & non pas une disposition pour en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux Fideles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mysteres que renferme ce Sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une maniere d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit

toute ſe paſſer dans nos cœurs, qui nous diſpoſe, qui nous prépare, qui aſſortit la ſituation de notre ame à la nature de ce myſtere, qui nous fait porter ſur notre corps la mortification de Jeſus-Chriſt, qui nous immole & nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raiſons que nous avons touchées, & changeons la lettre en eſprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce myſtere fut un prélude de ſa Paſſion. Dans les premiers temps l'Euchariſtie étoit un prélude du martyre : du moment que la fureur du tyran s'étoit déclarée & que la perſécution commençoit à s'élever, tous les Fideles couroient ſe munir de ce pain de vie : ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maiſons : la mort leur paroiſſoit moins terrible, lorſqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la deſiroient même ; & les conſolations ineffables que la préſence de Jeſus-Chriſt, cachée ſous des voiles myſtiques répandoit déjà dans leur ame, les faiſoit ſoupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ſes Elus, lorſqu'ils le verront face à face. Etoient-ils traînés dans les priſons, chargés de fer comme les ſcélérats, eux dont le monde n'étoit pas digne, ils cachoient avec ſoin dans leur ſein la divine Euchariſtie ; ils s'en nourriſſent dans l'attente du martyre ; ils s'engraiſſoient de cette viande céleſte, comme des victimes pu-

res, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur : des Vierges chastes, des Fideles fervens, des Ministres saints participoient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction : aussi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle sérénité dans ces lieux sombres & affreux ! quels cantiques d'actions de grace dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient par-tout que de tristes images de la mort, & les préparatifs des plus cruels supplices ! Combien de fois disoient-ils à Jesus-Christ présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous : que des armées entieres nous environnent, nous ne serons point troublés ; nos ennemis peuvent perdre notre corps, & même nous le rendrez-vous glorieux & immortel ; mais qui peut perdre ceux que le Pere vous a donnés ? Heureuses chaînes que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrez par votre présence ! ténebres aimables où vous rempliſſez nos ames de tant lumieres ! mort précieuse qui va nous unir à vous, & déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! Delà, quelle force dans les tourmens ! pleins de la chair de Jesus-Christ, teints de son sang, ils sortoient, dit saint Chrysostôme, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglans & altérés de mort & de carnage ; ils voloient sur les échaffauds ; ils y portoient une sainte fierté ; lançoient ça-

& là des regards de conſtance & de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, & déſarmoient leurs propres bourreaux; ils annonçoient donc la mort du Seigneur en ſe préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos ſiecles & la religion des Céſars, ne nous laiſſent plus le même eſpoir; la mort n'eſt plus la récompenſe de la foi, & l'Euchariſtie ne fait plus des martyrs; mais n'avons-nous pas des perſécuteurs domeſtiques? notre foi n'a-t-elle à craindre que des tyrans? & n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de ſang? En approchant donc de l'autel, mes Freres, une ame fidele ſoupire après la diſſolution de ſon corps terreſtre; car pourroit-elle aimer cette vie, & annoncer la mort de Jeſus-Chriſt, & retracer dans ces ſignes myſtiques ſa ſortie du monde pour aller à ſon Pere? elle ſe plaint que ſon exil eſt trop prolongé; elle porte au pied du ſanctuaire un eſprit de mort & de martyre: Ah! Seigneur, puiſque vous êtes mort & crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous? que puis-je trouver ſur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus? le myſtere lui-même qui devoit me conſoler par votre préſence, me fait ſouvenir de votre mort; ces voiles qui vous couvrent, ſont un artifice de votre amour; & vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le deſir de vous voir à découvert. Vaines créatu-

res, que m'offrez-vous, qu'un vuide affreux du Dieu que je cherche? que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes? Retournez, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triste assujettissement, qui nous fait servir aux passions & aux erreurs des hommes: ne le cherches point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il est ressuscité, il n'est plus ici; s'il paroît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours: reprends les desirs & les affections que tu voulois nous donner, & les détournes vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un Chrétien qu'un séjour de soupirs & de larmes: voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici bas, Seigneur! quels sont les liens & les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiete dans les plaisirs, impatience dans l'absence, ennuyée des entretiens & des commerces des hommes, effrayée de la solitude; sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu; faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrois; qui me retient? qui differe la dissolution de ce corps de péché? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne? je serois heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux: je ne goûte de vérita-

ble joie qu'aux pieds de vos autels ; ce sont là les momens les plus heureux de ma vie ; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vîte dans les ennuis & les désagrémens du siecle ; mais il faut s'éloigner de vous pour si long-temps : non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, & la mort est un gain à qui sait vous aimer.

Sont-ce là nos sentimens, mes Freres, quand nous approchons des autels ? où sont aujourd'hui les Chrétiens, qui, comme les premiers Fideles, attendent la bienheureuse espérance, & hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil, & l'avénément de Jesus-Christ ? c'est un rafinement de piété qu'on n'entend point ; c'est un langage presque de contemplatif ; & cependant c'est le fondement de la religion & la premiere démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle ; la seule idée de la mort qui consoloit tant nos peres, nous fait frémir : la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines ; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu & des obligations de l'Eglise : le soins qui aboutissent au corps sont infinis ; nos précautions sur ce point vont jusques à la foiblesse : ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est la lassitude de la vie & de ses chagrins, c'est une disgrace, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui

ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût & un souhait d'amour propre; on s'ennuye d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jesus-Christ: & là dessus on vient manger la Cene du Seigneur, se renouveller le souvenir de sa Passion, & annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystere, parce que Judas y forma comme la derniere résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir? ah! mes Freres, un desir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jesus-Christ. Tant de Ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacrileges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes: nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jesus Christ; nous confondre devant lui, sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes; trembler sur nous mêmes; admirer sa bonté, laquelle pour l'utilité d'un petit nombre d'Elus, a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siecles & de tous les temps qui l'ont deshonoré & qui le des-

honorent ; détourner par les larmes de notre cœur, & par mille gémiſſemens ſecrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer ſur la terre : car, ſi l'Apôtre ſe plaignoit autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts ſoudaines n'étoient qu'une ſuite de ce Sacrement profané ; ah ! vous nous frappez depuis long-temps, Seigneur ; vous verſez ſur nos villes & ſur nos provinces la coupe de votre fureur ; vous armez les Rois contre les Rois, & les peuples contre les peuples ; on n'entend parler que de combats & de bruits de guerre ; vous faites pleuvoir du ciel la ſtérilité ſur nos campagnes ; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, & ôte aux peres la conſolation de leurs vieux ans ; nous gémiſſons ſous des charges, qui éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim & à la miſere ; les arts ſont preſque inutiles au peuple ; les gains & les trafics languiſſent, & l'induſtrie peut à peine fournir aux beſoins ; les calamités ſecrettes & connues de vous ſeul, ſont encore plus touchantes que les publiques ; nous avons vu la faim & la mort moiſſonner nos citoyens & changer nos villes en déſerts affreux ; l'ennemi de votre nom profite de nos diſſenſions & uſurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux ſi longs & ſi terribles, grand Dieu ! où ſe forment ces nuées de fureur & d'indignation qui éclatent de-

puis si long-temps sur nos têtes ? n'êtes-vous pas armé pour punir les sacrileges ? les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colere ? Eh ! frappez-nous donc, Seigneur, vengez votre gloire ; ordonnez à l'Ange qui est dans les airs de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané ; votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes ; donnez la paix à nos jours ; écoutez les cris des Justes qui vous la demandent : *Seigneur*, vous
Jerem. 8. 15. disent-ils, avec le Prophête, *nous attendions la paix, & ce bien n'est pas encore venu.* Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles ; ne punissez plus les sacrileges en les multipliant sur la terre ; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte & la dignité à tant d'Eglises dépouillées ; la splendeur & la magnificence à tant d'autels renversés ; la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation & l'allégresse à Israël ; rendez les enfans aux peres, & aux épouses désolées leurs époux ; & si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Eglise.

On annonce en troisieme lieu, la mort du Seigneur dans ce mystere, parce que Jesus-Christ s'y immole lui-même, par la

ſéparation myſtique de ſon corps & de ſon ſang. Que s'enſuit-il de-là ? qu'il faut être aux pieds des autels comme ſi nous étions aux pieds de la croix ; entrer dans les diſpoſitions des Diſciples & des femmes de Jéruſalem qui recueillirent les derniers ſoupirs de Jeſus mourant & furent préſens à la conſommation de ſon ſacrifice. Or, quel éloignement n'avoient-ils pas pour un monde qui crucifioit leur maître ? qu'avoient-ils encore à ménager avec ſes meurtriers ? craignoient-ils de ſe déclarer les Diſciples de celui qui ſe déclaroit ſi hautement leur Sauveur, & au prix de tout ſon ſang ? ne diſoient-ils pas au Pere céleſte : Eh frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui ſommes les coupables, & épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes paſſées qui attachoient un ſi bon maître à la croix ! quelle impreſſion ſenſible de ſes ſouffrances dans leur cœur ! Ainſi, mes Freres, ménager encore le ſiecle, n'oſer ſe déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jeſus-Chriſt, ſe meſurer dans ſes démarches de dévotion de telle ſorte, qu'il y regne encore un air & un goût du monde, qui ſe mêle, pour ainſi dire, dans les intérêts de notre vertu : ne pas confeſſer Jeſus-Chriſt la tête levée : n'oſer ſe diſpenſer d'un ſpectacle où il eſt mocqué, d'une aſſemblée où il eſt offenſé, d'une démarche dont l'innocence ne peut ſortir entiere, d'une bienſéance dont les devoirs de la religion

ſouffrent, de je ne ſais quel train de vie dont le monde vous fait une néceſſité, de certaines maximes qui bleſſent l'Evangile, & que l'uſage vous donne pour des loix; prétendre uſer de ces ménagemens, & néanmoins venir manger la Pâque avec les Diſciples de Jeſus-Chriſt; conſerver encore des intelligences avec ſes ennemis, & s'aſſeoir à ſa table; eſtimer les maximes qui le crucifient, & vouloir être les ſpectateurs & les compagnons fideles de ſa croix; ah! c'eſt une contradiction.

Il a vaincu le monde; il l'a attaché à ſa croix; il a fait expirer avec lui ſes erreurs & ſes maximes: donc, annoncer ſa mort dans la communion, c'eſt rappeller le ſouvenir de ſa victoire; & ſi le monde vit & regne encore dans votre cœur, mon frere, ne détruiſez-vous pas le fruit de ſa mort? ne diſputez-vous pas à Jeſus-Chriſt l'honneur de ſon triomphe? & au lieu d'annoncer ſa mort, ne venez-vous pas la renouveller avec ſes ennemis?

D'ailleurs, on annonce en quatrieme lieu ſa mort dans ce myſtere, parce qu'il eſt la conſommation du ſacrifice de la croix, & qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, & par conſéquent à la communion? les ſouffrances, les mortifications, une vie pénitente & intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oſerez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? oſerez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par

les plaisirs, flatté, caressé, oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? oserez-vous incorporer Jesus-Christ mourant & couronné d'épines, dans des membres délicats & sensuels? cet assortiment ne seroit-il pas monstrueux? oserez-vous en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle & voluptueuse? eh! ce seroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jesus Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres; que son corps puisse prendre la figure du vôtre: or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont de membres souffrans; & si vous vivez sans souffrir; si vous ne portez pas la mortification de Jesus-Christ sur votre corps; si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens & à vos desirs aucune violence; si vos jours se passent dans une tranquille molesse; si les afflictions vous impatientent; si tout ce qui contrarie votre humeur, vous révolte; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes; si celles que le Ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues; comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jesus-Christ? On n'y pense point, mes Freres; & cependant une vie molle & sensuelle, ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce mystere, parce qu'il y est lui même comme dans un état de mort. Il a une bouche, & ne parle pas; des yeux, &

ne s'en ſert pas; des pieds, & ne marche pas : regardez donc, mon Frere, & faites ſelon ce modele : voilà comme vous devez annoncer ſa mort en participant à ſon corps : il faut y porter des yeux inſtruits à être fermés pour la terre ; une langue accoutumée au ſilence, ou à des diſcours de Dieu, comme parle ſaint Paul ; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché ; des ſens ou éteints ou mortifiés ; en un mot, y porter une mort univerſelle ſur votre corps ; l'etat de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, eſt l'état du Chrétien ſur la terre ; un état de retraite, de ſilence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les ſens. Car, qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ? il eſt dans le monde comme s'il n'y étoit point ; il eſt au milieu des hommes, mais inviſible ; il entend leurs vains diſcours, leurs conſeils chimériques, leurs eſpérances frivoles, mais il n'y prend aucune part ; il voit leurs ſollicitudes, leurs agitations, leurs entrepriſes, & il les laiſſe faire : on lui rend des honneurs divins, & on l'outrage ; & toujours le même, il paroît inſenſible aux inſultes comme aux hommages : il voit renouveller les ſiecles, les empires, les familles, les mœurs changer ; le goût des hommes & des âges varier, les coutumes s'éteindre & puis revivre ; la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les héréſies prévaloir ; ſon héritage déchiré ; des guerres, des ſéditions, des

bouleverſemens ſoudains ; l'univers entier ébranlé ; & il eſt tranquille ſur ſes ruines, & rien ne le tire de ſon application intime & ineffable à ſon Pere ; rien ne trouble le repos divin de ſon ſanctuaire, où il eſt toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Regardez, encore une fois, & faites ſelon ce modele : portons-nous à la table ſacrée des yeux fermés depuis longtems à tout ce qui peut bleſſer notre ame ; une langue environnée d'une garde de circonſpection & de pudeur ; des oreilles chaſtes & impénétrables aux ſifflemens du ſerpent, & à la volupté des ſons & des voix ſi propres à amollir le cœur ; une ame inſenſible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune ; voyant avec des yeux étrangers, indifférens, tout ce qui ſe paſſe ici-bas ; eſtimant les biens & les maux qui lui arrivent comme choſe qui ne la regarde pas ; & à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des ſens, la contradiction des langues, les vaines entrepriſes des hommes, toujours attentive à ne pas ſe laiſſer ravir la paix de ſon cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue ſon Dieu, & à avoir toujours ſa converſation dans le ciel.

Ce n'eſt pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore at-

teint cet état de mort : hélas ! c'eſt l'affaire de toute la vie ; & la chair de Jeſus-Chriſt eſt un ſecours établi, pour nous fortifier & nous aider dans cette entrepriſe : mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement ; il faut être aux priſes avec ſes ſens, avec ſa corruption, avec ſes foibleſſes, & ſe gagner tous les jours ſur quelqu'article ; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne ; il faut expier par la retraite, par le ſilence, par les larmes, par la priere, par les macérations, les victoires journalieres que les impreſſions du monde & des ſens remportent ſur nous ; il faut ſe relever avec avantage de ſes chûtes : mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'eſt pas l'affaire d'un jour & d'une ſolemnité ; que toute notre vie doit être une préparation à l'Euchariſtie ; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduiſent à l'autel ; que la vie de la plupart des gens du monde ; de ceux même qui ne ſont pas dans le déſordre, qui ne ſe gênent ſur rien, qui vivent ſelon les ſens, qui ne ſont vifs que ſur les intérêts de la terre, eſt une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, & qui dès-là vous exclut de ce myſtere. Je veux vous faire comprendre que l'Euchariſtie eſt un feſtin, ſi je l'oſe dire, de deuil & de mort que les joies, les plaiſirs, les vaines décorations déparent cette table ſacrée, & vous font rejetter comme celui qui s'y préſente

avec

avec un habit sale & déchiré : qu'on ne peut pas se nourrir en même temps, & des viandes d'ici-bas & du pain du ciel ; & que du moment que les Israélites arrivés sur les frontieres de Canaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne cessa de tomber, & ils n'useront plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquàm comederunt de frugibus terræ.* Je veux vous faire comprendre que ce Sacrement est le fruit & non pas la marque de la pénitence ; que ces communions dont une solemnité décide, sont plus de profanateurs que d'adorateurs véritables ; qu'on ne peut se nourrir du corps de Jesus-Christ sans vivre de son esprit ; qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit saint repose sur une ame comme sur Marie, avant que Jesus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des livres saints, & les rigueurs salutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jesus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes, & que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la Loi & de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siecle & qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, & avec la seule précaution d'u-

Jos. 5. 12.

ne confeſſion. Je veux vous faire compren dre que le pain de vie ſe change en poiſon pour la plupart des Fideles ; que l'autel voit preſque plus de crimes que le théatre ; que Jeſus-Chriſt eſt plus outragé dans ſon ſanctuaire, que dans les aſſemblées des pécheurs ; & que les ſolemnités ne ſont plus que des myſteres de deuil pour lui, & des jours établis pour le deshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner ; une foi prudente qui nous faſſe éprouver ; une foi vive qui nous faſſe aimer ; une foi généreuſe qui nous faſſe immoler : hors de là, c'eſt ſe rendre coupable du corps & du ſang du Seigneur ; c'eſt manger & boire ſon jugement.

Ah ! Seigneur, que j'ai peu connu juſqu'ici l'innocence & l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent ſe nourrir de ce pain céleſte ! le Centenier, cet homme d'une foi ſi vive, ſi humble, ſi éclairée ; cet homme ſi riche en bonnes œuvres, qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices ſacrés en votre nom, deſtinés aux prieres publiques & à l'interprétation de vos Ecritures ; cet homme ne ſe croit pas digne de vous recevoir même dans ſa maiſon : la plus pure même des Vierges, lorſqu'un Ange lui annonce que vous allez deſcendre dans ſon ſein, en eſt effrayée ; elle entre dans ſon néant, & s'il lui reſte encore la force de parler ; c'eſt

pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution ? moi qui viens paroître vuide devant vous ; moi qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si long-temps ; moi qui ne suis à vous que par intervalles, & qui laisse encore aux créatures & aux passions le fond & l'état de mon cœur ; moi qui ne porte à vos autels que de foibles essais de salut, & des œuvres consommées de péché ; moi qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos graces ; que des lumieres inutiles ; que des sentimens qui s'exhalent par desirs, que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversions ; qu'un cœur incapable de se familiariser ni avec le péché, ni avec la vertu, qu'un naturel heureux & presque de son propre fonds, ennemi des excès & du vice, & que j'ai pourtant altéré.

Ah, Seigneur ! les fruits d'une communion sainte sont si abondans, si sensibles ; l'ame en sort si inondée de vos graces & de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler & me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim ; & je me retire de cette table sacrée, fatigué, lassé de mes hommages : je respire au sor-

tir de là, comme au sortir d'une bienséance & d'une gêne : je m'applaudis d'en être quitte, comme si je venois de finir une affaire pénible ; & si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs & du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, & vous demeurez en nous ; c'est-à-dire que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance ; & que nous sommes d'autres vous-même ; que comme de jeunes Princes héritiers d'un Sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sai quel air de majesté qui annonce notre noblesse ; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, célestes, & des sentimens dignes du sang que nous avons reçu : & cependant je me trouve toujours des desirs terrestres ; des penchans bas & rampans ; un cœur qui se traîne encore sur la boue, & qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, & retourner jusques dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, & qu'on vit éternellement : & j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfans, pour ma gloire ; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que

je faſſe, Seigneur ? que je me retire de votre table ? quoi ! ce fruit de vie me ſeroit interdit ? quoi ! le pain de conſolation ne ſeroit plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure ? vous voulez m'en rendre digne ; vous ne voulez pas que je m'en retire ; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refuſez pas le pain des enfans ; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me préſenter un ſerpent à ſa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : applaniſſez-en les hauteurs ; redreſſez-en l'obliquité ; purifiez mes deſirs ; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous ſeul pouvez être votre précurſeur & vous préparer les voies dans les ames ? rempliſſez-nous donc, Seigneur, de votre eſprit, afin que nous mangions votre corps dignement, & que nous vivions éternellement pour vous.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE NOEL.

Evangelisо vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, Luc. 2. 10. 11.

SIRE,

VOILA en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de Prophetes avoient prédit ; que tant de cérémonies avoient figuré ; que tant de Justes avoient attendu, & que toute la nature sembloit promettre, & hâter par la corruption universelle répandue sur

toute chair : voilà le grand bienfait, que la bonté de Dieu préparoit aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier pere les eut tous assujettis au péché & à la mort.

Le Sauveur, le Christ : le Seigneur, paroît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfantent le Juste : l'étoile de Jacob se montre à l'univers : le sceptre est sorti de Juda, & celui qui devoit venir est arrivé : les temps mystérieux sont accomplis : le Seigneur a fait paroître le signe promis à la Judée : une Vierge a conçu & enfanté, & de Béthléem sort le conducteur, qui doit instruire & régir tout Israël.

Quels nouveaux biens, mes Freres, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes ? elle n'auroit pas été durant tant de siecles, annoncée, attendue, desirée ; elle n'auroit pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénouement de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes ; si elle n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuse, que celle qui vient de présider à cet enfantement divin ! elle a vu la lumiere du monde luire dans ses ténebres : les cieux en retentissent de joie, & de cantiques d'actions de graces.

Mais, mes Freres, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel & sur la terre, il

faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'eſt fondée que ſur le ſalut commun qui nous eſt offert ; & ſi malgré ce ſecours, nous nous obſtinons encore à périr, l'Egliſe pleure ſur nous, & nous mêlons le deuil & la triſteſſe à la joie que lui inſpire une ſi heureuſe nouvelle.

Or, quels ſont les bienfaits ineſtimables que cette naiſſance vient apporter aux hommes ? les Eſprits céleſtes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux Paſteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, & la paix aux hommes : & voilà tout le fond de ce grand myſtere développé. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir : aux hommes, la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE. L'Homme n'avoit été placé ſur la terre que pour rendre à l'auteur de ſon Etre, la gloire & l'hommage qui lui étoient dûs. Tout le rappelloit à ces devoirs ; & tout ce qui devoit l'y rappeller, l'en éloigna : il devoit à ſa majeſté ſuprême ſon adoration & ſes hommages : à ſa bonté paternelle, ſon amour ; à ſa ſageſſe infinie, le ſacrifice de ſa raiſon & de ſes lumieres : ces devoirs, gravés dans le fond de ſon cœur, & nés avec lui, lui étoient encore ſans ceſſe annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter

tout ce qui étoit autour de lui sans les retrouver. Cependant il les oublie ; il les efface de son cœur : il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur & le culte qui étoit dû à l'ouvrier souverain ; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaîteur; dans les ténebres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossibilité de sonder à plus forte raison, les secrets de Dieu, & la défiance où il devoit vivre de ses propres lumieres. L'idolatrie rendoit donc à la créature, le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul : la Synagogue l'honoroit des levres, & l'amour qu'elle lui devoit se bornoit à des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui : la Philosophie s'égaroit dans ses pensées, mesuroit les lumieres de Dieu à celles de l'homme ; & croyoit que la raison qui se méconnoissoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, & l'homme ne se connoissoit plus lui-même.

Et premiérement, à quels excès l'idolatrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane ? La mort d'une personne chere l'érigeoit bientôt en divinité ; & ses viles cendres, sur lesquelles son néant étoit écrit en caracteres si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire & de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux ; l'amour impur l'imita, & voulut

avoir ſes autels : l'épouſe & l'amante, l'époux & l'amant criminels eurent des temples, des Prêtres, & des ſacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte ſi bizarre & ſi abominable : tout l'univers en fut infecté : la majeſté des loix de l'Empire l'autoriſa : la magnificence des temples, l'appareil des ſacrifices, la richeſſe immenſe des ſimulacres rendirent cette extravagance reſpectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ſes dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déſerts en furent ſouillés, & virent des édifices ſuperbes conſacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des paſſions : les dieux furent preſque auſſi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; & le Dieu véritable fut le ſeul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis ſa naiſſance preſque, dans l'horreur de ces ténebres ; chaque ſiecle y avoit ajouté de nouvelles impiétés : plus les temps marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation ſembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtreſſe de l'univers, s'étoit ſoumiſe aux différens cultes des nations qu'elle avoit ſubjuguées, & voyoit s'élever au milieu de ſes murs, les idoles diverſes de tant de peuples ſoumis, qui

devenoient plutôt les monumens publics de sa folie & de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir sa colere sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge. Il vouloit les sauver : il avoit mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde ; & ce signe véritable n'étoit pas cet arc lumineux & grossier, qui paroît dans les nuées ; c'étoit Jesus-Christ son Fils unique ; le Verbe fait chair ; le sceau véritable de l'alliance éternelle, & la seule lumiere qui vient éclairer tout le monde.

Il paroît aujourd'hui sur la terre, & rend à son Pere la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son ame sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême, de tous les honneurs que l'univers lui avoit jusques-là refusés, pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité, que tous les siecles, & tous les peuples idolatres ne lui en avoient ôté : & il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolatrie de dessus la terre ; fit tarir le sang des victimes impures ; renversa les autels profanes ; imposa silence aux oracles des démons ; mit en poussiere les vaines idoles, & changea leurs temples superbes, jusques-là les asyles de toutes les abomina-

tions, en des maisons d'adoration & de priere. Ainsi l'univers changea de face : le seul Dieu inconnu dans Athenes même, & au milieu des villes les plus célebres par leur science & par leur politesse, fut adoré : le monde reconnut son auteur : Dieu rentra dans ses droits ; un culte digne de lui s'établit sur toute la terre ; & il eut par-tout des adorateurs, qui l'adorerent en esprit & en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & la premiere gloire qu'il rend à son Pere. Mais, mes Freres, ce grand bienfait est-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; un Jupiter incestueux, une Venus impudique, un Mars vindicatif & cruel : mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous ? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs ? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons ; tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même : tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos desirs, de nos affections, de nos craintes & de nos espérances, fait aussi tout notre culte ; & nos Dieu sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espece dans le monde chrétien ! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez prostitué votre cœur ; à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre

gloire, votre repos ; & dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'eſt votre idole : & que lui manque-t-il pour être votre divinité infame, puiſque dans votre fureur vous ne lui en refuſez pas même le nom ? Vous, cette Cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous poſſede, à laquelle vous rapportez tous vos ſoins, toutes vos démarches, tous vos mouvemens, tout ce que vous avez d'ame, d'eſprit, de volonté, votre vie toute entiere, c'eſt votre idole : quel hommage criminel lui refuſez-vous, dès qu'elle l'exige, & qu'il peut devenir le prix de ſes faveurs? Vous, cette intempérance honteuſe qui avilit votre nom & votre naiſſance ; qui n'eſt plus même de nos mœurs ; qui a noyé & abruti tous vos talens dans les excès du vin & de la débauche ; qui en vous rendant inſenſible à tout le reſte, ne vous laiſſe de goût & de ſentiment que pour les plaiſirs abrutiſſans de la table, c'eſt votre idole : vous ne comptez vivre que les momens que vous lui donnez ; & votre cœur rend encore plus d'hommage à ce Dieu infame & abject, que vos chants inſenſés & profanes. Les paſſions firent les Dieux autrefois ; & Jeſus-Chriſt n'a détruit ces idoles, qu'en détruiſant les paſſions qui les avoient élevées : vous les relevez en faiſant revivre toutes les paſſions qui avoient rendu le monde entier idolatre. Et que ſert de connoître un Dieu ſeul,

si vous portez ailleurs vos hommages ? le culte est dans le cœur ; & si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les payens, les viles créatures à sa place, & vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est dûe.

Aussi Jesus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Pere aux hommes, & à établir sur le débri des idoles la connoissance du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime & ne les sanctifie ; & qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, & l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & seconde sorte de gloire qu'il rend à son Pere.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée, dit le Prophete ; Jerusalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étoient dûs au Dieu d'Abraham ; *il n'y avoit ni Simulacre dans Jacob, ni Augure dans Israël* : cette portion seule de la terre s'étoit préservée de la contagion générale : mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solemnités, l'exactitude de ses observances légales faisoit tout le mérite de son culte. On bornoit à ces devoirs extérieurs toute la religion : les mœurs n'en étoient pas moins criminelles : l'injustice, la fraude, le mem-

Num. 23.

ſonge, l'adultere, tous les vices ſubſiſtoient, & étoient même autoriſés par ces vains dehors de culte : Dieu étoit honoré des levres ; mais le cœur de ce peuple ingrat étoit toujours éloigné de lui.

Jeſus-Chriſt vient détromper la Judée d'une erreur ſi groſſiere, ſi ancienne, & ſi injurieuſe à ſon Pere : il vient leur apprendre que l'homme peut ſe contenter des ſeuls dehors ; mais que Dieu ne regarde que le cœur ; que tout hommage extérieur qui le lui refuſe, eſt une inſulte & une hypocriſie, plutôt qu'un culte véritable ; qu'il eſt inutile de purifier le dehors, ſi le dedans eſt plein d'infection & de pourriture ; & qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas ! mes Freres, cette erreur ſi groſſiere, & ſi ſouvent reprochée par Jeſus-Chriſt à la Synagogue, n'eſt-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous ? A quoi ſe réduit tout notre culte ? à quelques obſervances extérieures ; à remplir certains devoirs publics preſcrits par la loi ; & encore c'eſt la religion des plus ſages. Ils viennent aſſiſter aux myſteres ſaints ; ils ne ſe diſpenſent qu'avec ſcrupule des loix de l'Egliſe ; ils récitent quelques prieres, que l'uſage a conſacrées ; ils célebrent les ſolemnités, & groſſiſſent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en ſont-ils plus détachés du monde, & de ſes plaiſirs criminels ? moins occupés des ſoins de la parure, & de la fortune ? plus diſpoſés à

rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage ? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte ? toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes Freres, qu'on n'oseroit s'en dispenser tout-à-fait ; vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics : on se regarderoit comme des anathêmes dignes des foudres du ciel ; & on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles ; & on ne se regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reste superficiel de religion, par une vie que la religion condamne & abhorre ; & on ne craint point la colere de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, & en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déjà dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, & ceux qui paroissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres ; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu ; ils ne blasphêment pas ce qu'ils ignorent ; ils ne regardent pas la religion comme un jeu & une invention humaine : ils veulent y tenir encore par quelques dehors : mais ils n'y tiennent point par le cœur :

mais ils la deshonorent par leurs désordres ; mais ils ne sont Chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde & la plus universelle que les Prophetes aient jamais reprochée à l'endurcissement & à l'hypocrisie des Juifs : ainsi la religion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des Fideles : ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs ; cette loi d'esprit & de vie, qui devoit rendre les hommes tout spirituels ; ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en esprit & en vérité, ne lui a donné que des fantômes, que de faux adorateurs ; que des apparences de culte ; en un mot, qu'un peuple encore Juif, qui l'honore des levres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voila le second bienfait de la naissance de Jesus-Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornoit à des sacrifices d'animaux, & à des observances légales, & qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui est dûe, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines apparences de religion, une Loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur ; un culte dont l'amour

pour son Pere doit être le premier & le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part; qui ne change pas nos penchans déréglés ; qui n'influe point sur nos mœurs, & qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abusons du bienfait qui devoit effacer & purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa Providence & de sa sagesse éternelle. Les Philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, & forcés par les lumieres seules de la raison, de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif; retiré en lui-même ; jouissant de son propre bonheur ; ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre ; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés ; aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices ; & laissant au hazard le cours des siecles & des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entiere de ce vaste univers, & toute la dispensation des choses humaines. Les autres, l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faisoient un Dieu sans liberté, & sans puissance ; & en le regardant comme le

maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule regle de la religion, & de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés & les plus sages.

Jesus-Christ vient rendre à son Pere la gloire que les vains raisonnemens de la Philosophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la Foi est la source des véritables lumieres; & que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne: il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Etre suprême, & ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas assez en effet, que les hommes pour en rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur Etre, & reconnussent par cet aveu l'impiété de l'idolatrie; qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour & de leur cœur, comme à leur souveraine félicité, & avouassent par-là l'insuffisance & l'inutilité du culte extérieur & pharisaïque de la Synagogue: il falloit encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse & à leur vérité éternelle, & se désabusassent ainsi des vaines recherches & de l'orgueilleuse science des Philosophes.

Or, la naissance seule d'un Homme-Dieu; l'union ineffable de notre nature avec une Personne divine, déconcerte toute la raison humaine; & ce mystere incom-

préhenſible, propoſé aux hommes comme toute leur ſcience, toute leur vérité, toute leur philoſophie, toute leur religion, leur fait d'abord ſentir que la vérité qu'ils avoient juſques-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le ſacrifice de la raiſon & de nos foibles lumieres.

Mais, hélas! où ſont parmi nous les Fideles, qui font à la Foi un ſacrifice entier de leur raiſon; & qui renonçant à leurs propres lumieres, baiſſent les yeux avec un ſilence de reſpect & d'adoration, devant les ténebres majeſtueuſes de la religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous, & qui ne veulent point de Dieu: eh! il faut les livrer à l'horreur & à l'indignation de tout l'univers qui connoît une Divinité & qui l'adore; ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conſcience, laquelle malgré eux l'invoque, & la reclame en ſecret, tandis qu'ils ſe glorifient tout haut de ne pas la connoître.

Je parle de la plupart des Fideles, qui ont preſque de la Divinité une idée auſſi fauſſe & auſſi humaine, qu'en avoient autrefois les Philoſophes payens: qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie; qui vivent comme ſi le hazard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choſes d'ici-bas; & qui ne connoiſſent que le bonheur ou le malheur, comme les deux ſeules divinités qui

gouvernent le monde, & qui préſident à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui loin d'adorer les ſecrets de l'avenir dans les conſeils profonds & impénétrables de la Providence, vont le chercher dans des prédictions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une ſcience que Dieu s'eſt réſervée à lui ſeul : attendent avec une folle perſuaſion ſur les rêveries d'un faux Prophete, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la deſtinée des peuples & de Empires ; fondent là-deſſus de vaines eſpérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruſpices payens, ou l'impiété de la Pythoniſſe de Saül, & des oracles de Delphes & de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu ſur nos deſtinées ; & qui ne pouvant par les ſeules forces de la raiſon, réſoudre les difficultés inſurmontables des myſteres de la grace ſur le ſalut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre : *O profondeur de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu* ! ſont tentés de croire, ou que Dieu ne ſe mêle point de notre ſalut, ou qu'il eſt inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces perſonnes diſſipées dans le monde, qui trouvent toujours plauſible, convainquant, tout ce que l'incrédulité oppoſe de plus foible & de plus inſenſé à la Foi ; qui ſont ébranlées au premier doute frivole que

Rom. 11. 33.

l'impie propose ; qui sembleroient être ravies que la Religion fût fausse ; & qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété & du blasphême. Enfin, je parle de beaucoup de Fideles, qui renvoyent au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu ; & qui refusent les miracles à une religion, qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de Jesus-Christ lui avoit rendue. Elle nous avoit appris à sacrifier au mystere incompréhensible de sa manifestation dans notre chair, nos propres lumieres, & à ne plus vivre que de la foi ; elle avoit fixé les incertitudes de l'esprit humain, & l'avoit ramené des égaremens & des abymes où la raison l'avoit précipité, à la voie de la vérité & de la vie ; & nous l'abandonnons ; & sous l'empire même de la Foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, sous les étendards, si j'ose parler ainsi, d'une foible raison : les mysteres de la religion qui nous passent, nous révoltent : nous réformons tout : nous doutons de tout ; nous

voulons que Dieu penſe comme l'homme. Sans perdre entiérement la foi, nous la laiſſons affoiblir au dedans de nous : nous n'en faiſons aucun uſage : & c'eſt ce affoibliſſement de la foi, qui a corrompu les mœurs ; multiplié les vices ; allumé dans tous les cœurs l'amour des choſes préſentes ; éteint l'amour des biens à venir ; mis le trouble, la haine, la diſſenſion parmi les Fideles, & effacé ces premiers traits d'innocence, de ſainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le Chriſtianiſme ſi reſpectable à ceux mêmes qui refuſoient de s'y ſoumettre. Mais non-ſeulement la naiſſance de Jeſus-Chriſt rend à Dieu la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir ; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes : *Et in terra pax hominibus.* *Luc.* 2. 14.

II. PARTIE

UNe paix univerſelle régnoit dans tout l'univers, quand Jeſus-Chriſt, *le Prince de la paix*, parut ſur la terre, toutes les nations ſoumiſes à l'Empire Romain, portoient paiſiblement le joug de ſes maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après des diſſenſions civiles, qui avoient dépeuplé ſes murs, répandu ſes proſcrits dans les iſles & dans les déſerts, & inondé l'Aſie & l'Europe du ſang de ſes citoyens, reſpiroit de l'horreur de tous ces troubles ; & réunie ſous l'autorité d'un Céſar, elle trouvoit dans ſa ſervitude, la paix dont elle n'avoit jamais pu jouir dans ſa liberté. *Iſ.* 9. 6.

L'univers étoit donc paisible ; mais ce n'étoit là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes & violentes, éprouvoit au-dedans de lui-même la guerre & la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations & aux fureurs de son propre cœur ; combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ses penchans déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parce qu'il ne la cherchoit que dans la source même de ses troubles & de ses inquiétudes. Les Philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples : mais ce calme universel des passions qu'ils promettoient à leur Sage, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphase, en pouvoit réprimer les saillies ; mais en laissoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur : c'étoit une paix d'orgueil & d'ostentation : elle masquoit les dehors ; mais sous ce masque d'appareil l'homme se retrouvoit toujours lui-même.

Jesus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde jusques-là n'avoit pu leur donner. Il vient porter le remede jusqu'à la source du mal : sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raison, mais qui ne guérissoient pas les plaies du cœur ; & comme l'orgueil, la volupté, les haines, & les vengeances avoient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprou-

éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grace, par sa doctrine, & par son exemple.

Oui, mes Freres, je dis que l'orgueil avoit été la premiere source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre? de quels torrens de sang n'avoit-elle pas inondé l'univers? & l'Histoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'histoire de tous les siecles & de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes? le monde entier n'étoit qu'un théatre lugubre, où cette passion hautaine & insensée donnoit tous les jours les scenes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles, que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même: le desir de s'élever étoit une vertu: la modération passoit pour lâcheté: un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les loix & les coutumes, faisoit des millions de malheureux, pour usurper la premiere place parmi ses citoyens; & le succès de son crime lui attiroit des hommages; & son nom, souillé du sang de ses freres, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conservoient la mémoire; & un scélérat heureux, devenoit le plus grand homme de son siecle. Cette passion,

en descendant dans la foule, étoit moins éclatante : mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuse : l'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public : chacun vouloit l'emporter sur ses égaux : l'Orateur, le Philosophe se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les desirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme & paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

La naissance de Jesus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit se manifester aux hommes avec tous les traits éclatans, que les Prophetes lui avoient attribués : il pouvoit prendre les titres pompeux de Conquérant de Juda, de Législateur des Peuples, de Libérateur d'Israël : Jérusalem, à ces caracteres glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit : mais Jérusalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine ; & Jesus-Christ vient la détromper & lui apprendre que cette gloire n'est rien ; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de Prophetes qui l'avoient annoncé ; que l'Esprit saint qui les avoit inspirés, ne pouvoit promettre que la sain-

teté, & des biens éternels aux hommes ; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs & leurs crimes ; & que son ministere visible n'alloit répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçoient de puis tant de siecles, que parce qu'il seroit tout spirituel, & qu'il ne se proposeroit que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem dans un état pauvre & abject, sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors la naissance ; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-dessus de toute principauté & de toute puissance : il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César : lui, dont le nom étoit au-dessus de tout autre nom, & qui seul avoit droit d'écrire le nom de ses Elus dans le livre de l'éternité : des Pasteurs simples & grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage ; lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre & dans les enfers, doit fléchir le genou : enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avoient pu nous rendre heureux ici-bas, & mettre la paix dans notre cœur ; Jesus-Christ en auroit paru revêtu, & auroit apporté ces biens à ses Disciples : mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, & en

nous apprenant à les mépriser nous-mêmes : il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer des desirs qui jusques-là avoient formé toutes nos inquiétudes : il vient nous montrer des biens plus réels & plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos desirs, de soulager nos peines ; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, & qu'il suffit d'aimer & de desirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuse, qui la goûte ? les guerres, les troubles, les fureurs en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance ? les Empires & les Etats qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles ? l'orgueil qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte & la confusion parmi les hommes ? Cherchez au milieu des Chrétiens cette paix qui devroit être leur héritage : où la trouverez-vous ? Dans les villes ? l'orgueil y met tout en mouvement : chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune éleve, y fait mille malheureux, qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques ? elle ne cache que des soins & des inquiétudes ; & le pere de famille sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations & ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendans. Dans

le Palais des Rois ? mais c'eſt ici qu'une ambition démeſurée ronge, dévore tous les cœurs ; c'eſt ici que ſous les dehors ſpécieux de la joie & de la tranquillité ſe nourriſſent les paſſions les plus violentes & les plus ameres ; c'eſt ici, où le bonheur ſemble réſider, & où l'orgueil fait plus de malheureux & de mécontens. Dans le Sanctuaire ? hélas ! ce devroit être là ſans doute l'aſyle de la paix ; mais l'ambition eſt entrée même dans le lieu ſaint : on y cherche plus à s'élever qu'à ſe rendre utile à ſes freres : les dignités ſaintes de l'Egliſe deviennent, comme celles du ſiecle, le prix de l'intrigue & des empreſſemens : la religieuſe circonſpection du Prince ne peut arrêter les ſollicitations, & les pratiques ſecrettes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même triſteſſe dans l'oubli où l'on nous laiſſe, la même jalouſie envers ceux qu'on nous préfere : un miniſtere qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'aſſeoit dans le temple de Dieu, ſans y avoir été placé de ſa main : on eſt à la tête du troupeau, ſans l'agrément de celui à qui il appartient, & ſans qu'il nous ait dit comme à Pierre, *Paiſſez mes brebis ;* & comme on en a pris le ſoin ſans vocation & ſans talent, on le conduit ſans édification & ſans fruit, hélas ! & ſouvent avec ſcandale. O paix de Jeſus-Chriſt qui ſurpaſſez tout ſentiment, ſeul remede des troubles que l'orgueil ne ceſſe d'exciter dans nos

Joan. 21. 17.

cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ?

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les desirs impurs de la chair n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal : le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses penchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime : pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des Dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infame devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels : un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une espece de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré ; permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes : plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice ; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les Peuples, contres les Peuples ; les Rois, contre les Rois ; le sang, contre le sang ; les freres, contre les freres ; porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'univers entier :

les ruines des villes, les débris des Empires les plus floriſſans, les ſceptres & les couronnes renverſées devenoient les monumens publics & lugubres, que chaque ſiecle élevoit, pour conſerver, ce ſemble, aux âges ſuivans, le ſouvenir & la tradition funeſte des calamités dont ce vice n'avoit ceſſé d'affliger le genre humain : il devenoit lui-même un fonds inépuiſable de troubles & de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors ſans meſure : il promettoit la paix & les plaiſirs ; mais les jalouſies, les ſoupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconſtances, les noirs chagrins marchoient toujours ſur ſes pas ; juſques-là que les loix, la religion, l'exemple commun l'autoriſant, le ſeul amour du repos, dans ces ſiecles même de ténebres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de ſages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arrêter le cours impétueux, & en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un remede plus puiſſant ; & c'eſt la naiſſance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abyme de corruption pour les rendre purs & ſans tache ; les dégager de ces liens honteux, & leur donner la paix, en leur rendant la liberté & l'innocence, que la ſervitude & la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Mere Vierge, & la plus pure de toutes les créatures : par- là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde,

& que ſon peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'uniſſant à nous, il devient notre chef; nous incorpore avec lui; nous fait devenir les membres de ſon corps myſtique; de ce corps qui ne reçoit plus de vie & d'influence que de lui; de ce corps dont tous les miniſteres ſont ſaints; qui doit être aſſis à la droite du Dieu vivant, & le glorifier dans tous les ſiecles.

Voilà, mes Freres, à quel degré d'honneur Jeſus-Chriſt dans ce myſtere éleve notre chair: il en fait le temple de Dieu; le ſanctuaire de l'Eſprit ſaint; la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réſide; l'objet de la complaiſance & de l'amour de ſon Pere. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple ſaint? ne faiſons-nous pas encore ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt? en reſpectons-nous plus notre chair, depuis quelle eſt devenue une portion ſainte de ſon corps myſtique? cette paſſion honteuſe n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie ſur les Chrétiens, c'eſt-à-dire, ſur les enfans de la ſainteté & de la liberté? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la deſtinée de chaque particulier? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des ſpectacles tragiques au monde? reſpecte-t-elle les liens les plus ſacrés & les caracteres les plus reſ-

pectables ? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs ? compte-t-elle pour beaucoup les bienséances mêmes ? & ne fait-elle pas de la société entiere une confusion affreuse, où l'usage a effacé toutes les regles ? Vous-même, qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs & tous les chagrins de votre vie ? n'est-ce pas de cette passion déplorable ? n'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune ; qui a mis le trouble & la division dans l'enceinte même de votre famille ; qui a englouti le patrimoine de vos peres ; qui a deshonoré votre nom ; qui a ruiné votre santé ; & qui vous fait mener une vie triste & ignominieuse sur la terre ? n'est-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possede ? que se passe-t-il au-dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de desirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs ? Et avez-vous goûté un seul moment de paix, depuis que cette passion a souillé votre ame, & est venue troubler tout le repos de votre vie ? Faites renaître Jesus-Christ dans votre cœur ; lui seul peut-être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, & la maison de votre ame sera paisible : redevenez un enfant de la grace ; l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de Jesus-Christ réconcilie les hommes avec son Pere : elle réunit les Gentils & les Juifs ; elle anéan-

tit toutes ces distinctions odieuses de Grec & de Barbare, de Romain & de Scythe ; elle éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple ; de tous ses Disciples, qu'un cœur & qu'une ame, dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entr'eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frere : ils se regardoient presque comme des créatures d'une espece différente ; la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature ; à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore : ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leur victoire : on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables ; toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle & terminer leur différent par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les passions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leur discorde.

Mais Jesus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble & réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, & n'en fait qu'un même corps : tout nous lie à lui, & tout ce qui nous lie à lui, nous unit ensemble : c'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble, & le même Pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfans d'un même pere, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes Freres, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble ? Le Christianisme, qui ne devoit être que l'union des cœurs, le lien des Fideles entr'eux, & de Jesus-Christ avec les Fideles, & qui devoit retracer l'image de la paix du ciel sur la terre ; le Christianisme n'est plus lui-même qu'un théatre affreux de dissensions & de troubles, la guerre & la fureur semblent avoir établi parmi les Chrétiens une demeure éternelle : la religion, qui devoit les unir, les divise elle-même. L'infidele, l'ennemi de Jesus-Christ, les enfans du faux Prophete, qui n'est venu porter que la guerre & le carnage parmi les hommes, sont en paix ; & les enfans de la paix, & les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer &

le feu les uns contre les autres ! je le dis hardiment devant un Prince, qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les Rois s'élevent contre les Rois ; les Peuples, contre les Peuples, les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire : un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance ; & des Nations entieres vont périr & s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines : la terre n'est pas assez vaste pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle même semble avoir mises aux Etats & aux Empires : chacun veut usurper sur son voisin ; & un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes ! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres & de calamités dans l'Univers !

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle même des villes, qui nous unit sous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections ; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations ; les animosités se perpétuent dans les familles, & les peres les transmettent aux enfans, comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs ; il a beau ôter le glaive des mains, on perce

mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue ; la haine, obligée de se renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amere ; & pardonner est une foiblesse qui deshonore. Oh ! mes Freres, Jesus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ! Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer ; & l'union & la paix semblent bannies du milieu de nous ; & les haines partagent encore la Cour, la ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, & s'élever sur les ruines les uns des autres ; & la Religion qui nous montre nos freres dans nos ennemis, n'est plus écoutée ; & la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos freres, ne nous touche plus ; & tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine ! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme sur l'injustice de notre haine & de notre éloignement pour eux ; & si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions ; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentimens sont presque éteints, ou du moins,

c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance, & notre extinction prochaine. Uniſſons-nous donc à Jeſus-Chriſt naiſſant; entrons dans l'eſprit de ce Myſtere; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui eſt dûe : c'eſt le ſeul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos paſſions nous avoient juſqu'ici ôtée.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR :

Sur la Divinité de Jesus-Christ.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo.

Il fut nommé Jesus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. Luc, 2. 21.

UN Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne & confond la raison ; & dans quels abymes d'erreurs ne se précipite-t-elle pas, si la lumiere de la Foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystere de l'homme-Dieu ? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte Religion, j'entends la Divinité de Jesus-Christ, a-t-il été l'objet le plus

exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de graces pour le don ineffable que le Pere des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphêmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jesus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le Ciel, & qu'un Ange apporte sur la terre à Marie & à Joseph, est la preuve inconteſtable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effusion de son Sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, & des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon & de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, & nous ouvre de nouveau l'entrée du Sanctuaire éternel que le péché nous avoit fermée. Mais, mes Freres, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son Sang? Si Jesus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il auroit besoin lui-même de Médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, & tant d'autres que la Religion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à

l'impie, & confondroient ſon impiété, ſi j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, & de leur donner une juſte étendue. Mais à Dieu ne plaiſe que je vienne ici dans le Temple ſaint, où les Autels de notre divin Sauveur ſont élevés, où s'aſſemblent ſes adorateurs, entrer en conteſtation, comme ſi je parlois devant ſes ennemis, & faire l'apologie du myſtere de l'Homme-Dieu, devant un Peuple fidele, & en préſence d'un Souverain dont le titre le plus pompeux & le plus cher eſt le titre de Chretien. Ce n'eſt donc pas pour combattre ces impies, que je conſacre aujourd'hui ce diſcours à la divinité & à la gloire éternelle de Jeſus fils de Dieu vivant. Je viens ſeulement conſoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en eſt l'Auteur & le Conſommateur, & ranimer notre piété, en vous expoſant la gloire & la divinité du Médiateur, qui en eſt l'objet & la plus douce eſpérance.

Il eſt à propos même de renouveller de temps en temps ces grandes vérités dans l'eſprit des Grands & des Princes du Peuple, pour les affermir contre les diſcours de l'incrédulité, dont ils ne ſont d'ordinaire que trop environnés; & de lever quelquefois le voile qui couvre le ſanctuaire, pour expoſer à leurs yeux ces beautés cachées, que la Religion ne propoſe qu'à leur reſpect & à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par ſon miniſtere: ſes ti-

tres ne sauroient paroître que dans ses fonctions ; & pour savoir s'il est descendu du ciel & égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes Freres, former un Peuple saint & fidele ; un Peuple fidele, qui captive sa raison sous le joug sacré de la Foi ; un Peuple saint, dont la conversation est dans le Ciel, & qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa Mission temporelle.

L'éclat de son ministere, est le fondement le plus inébranlable de notre Foi : l'esprit de son ministere, la regle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministere deviendroit l'occasion inévitable de notre superstition & de notre idolatrie ; l'esprit de son ministere seroit le piege funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministere, la gloire de sa divinité demeure également & invinciblement établie.

O Jesus, seul Seigneur de tous ! recevez cet hommage public de notre confession & de notre foi ! tandis que l'impiété blasphême en secret & dans les ténebres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siecles, à la face de ces Autels ; & formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous confesse & qui vous adore, mais encore celle qui vous suit & qui vous imite.

I. PARTIE

DIeu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, & ce que les hommes lui doivent; & la Religion n'est proprement qu'une lumiere divine, qui découvre Dieu à l'homme, & qui regle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoissance & la sanctification de son nom dans l'Univers, & l'établissement d'un culte, où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jesus venu dans la plénitude des temps n'étoit qu'un homme juste & innocent, choisi seulement pour être l'Envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministere auroit été de rendre le monde idolatre, & de ravir à la Divinité la gloire qui lui est dûe, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Freres, soit que nous considérions l'éclat de son ministere dans cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, & enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en est tel, que si Jesus-Christ n'étoit qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire & de puissance, nous auroit lui-même trompés, & seroit

coupable de l'idolatrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractere éclatant du miniſtere de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que ſa chûte a rendu néceſſaire à la terre. Dans les ſiecles ſuivans, Dieu ne paroît, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée : s'il ſe manifeſte aux Patriarches, c'eſt pour les confirmer dans la foi de cette attente ; s'il inſpire des Prophetes, c'eſt pour l'annoncer ; s'il ſe choiſit un Peuple, c'eſt pour le rendre dépoſitaire de cette grande promeſſe ; s'il preſcrit aux hommes des ſacrifices & des cérémonies religieuſes, c'eſt pour y tracer comme de loin l'hiſtoire de celui qui doit venir. Tous les événemens qui ſe paſſent ſur la terre, ſemblent conduire à ce grand événement : les Empires & les Royaumes ne tombent ou ne s'élevent que pour y préparer les voies : les Cieux ne s'ouvrent que pour le promettre ; & toute la nature, comme dit ſaint Paul, ſemble être dans l'impatience d'enfanter le Juſte, qu'elle porte dans ſon ſein, & qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle eſt tombée : *Omnis creatura ingemiſcit & parturit.* *Rom. 8. 22.*

Or, mes Freres, faire attendre un homme à la terre, & l'annoncer du haut du ciel, depuis la naiſſance des ſiecles, c'eſt

déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion & de culte ; & quand Jesus-Christ n'auroit que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des Peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jesus-Christ d'avoir été prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été, sont encore plus merveilleuses & plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Freres, si Cyrus & Jean-Baptiste ont été prédits long-temps avant leur naissance dans les Prophéties d'Isaïe & de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, & qu'on trouve dans un seul Prophete ; des prédictions qui n'annoncent que des événemens particuliers, & où la religion des Peuples ne pouvoit être surprise ; Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jerusalem ; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir ; l'un & l'autre, pour confirmer par l'accomplissement de ces Prophéties particulieres, la vérité & la divinité de toutes les Prophéties qui annonçoient Jesus-Christ.

Mais ici, mes Freres, c'est un Envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de Prophetes, desiré de toutes les Nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les Justes, mon-

tré de loin dans tous les âges. Les Patriarches meurent en souhaitant de le voir : les Justes vivent dans cette attente : les peres apprennent à leurs enfans à le desirer ; & ce desir est comme une religion domestique qui se perpétue de siecle en siecle. Les Prophetes eux-mêmes des Gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob ; & jusques dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le Législateur des Peuples, la lumiere des Nations, le salut d'Israël ; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'Esprit de Dieu & porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil ! quel piege pour la Religion de tous les siecles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature ; & dans des temps surtout, où la crédulité des Peuples mettoit si facilement au rang des Dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, mes Freres, lorsque Jean-Baptiste paroît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occasion d'idolatrie au peuple que le bruit de sa sainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracle ; il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez : il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des

honneurs superstitieux. Jesus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jesus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard vient en grande vertu & puissance; il fait des œuvres & des merveilles que personne avant lui n'avoit faites; & non-seulement il s'éleve au dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où seroit son zele pour la gloire de celui qui l'envoye, & son amour pour les hommes, si la mépriſe eût été à craindre, & si ç'eût été une idolatrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes Freres, tout ce que les siecles précédens avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les Justes de la Loi & de l'âge des Patriarches, n'avoient été que les types imparfaits du Christ; & encore chacun d'eux ne représentoit que quelque trait singulier de sa vie & de son ministere; Melchisedech son Sacerdoce; Abraham sa qualité de Chef & de Pere des Croyans; Isaac son sacrifice; Job ses persécutions; Moyse son office de Médiateur; Josué son entrée triomphante dans la Terre des vivans avec un Peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables & si miraculeux n'étoient pourtant que les ébauches du Messie à venir; & il falloit bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avoient été si

illuſtres & ſi éclatantes. Mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure. Je ſai, comme nous le dirons dans la ſuite, que l'éclat de ſes merveilles, quand on y regarde de près, eſt marqué à des caracteres divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des ſens, le parallele ne ſeroit pas favorable à Jeſus-Chriſt. Eſt-il plus grand qu'Abraham? cet homme ſi grand, que le Seigneur lui-même, parmi ſes noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la Terre, que les hommages d'un homme ſi juſte & ſi extraordinaire, étoient plus glorieux à ſa Souveraineté, que le titre de Dieu des Empires & des Nations; ſi grand, que les Juifs ne ſe croyoient au-deſſus des autres Peuples du monde, que parce qu'ils étoient la poſtérité de ce Chef fameux & chéri du Ciel; & que les peres, en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation, & l'hiſtoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu, qu'en les faiſant ſouvenir qu'ils étoient les enfans d'Abraham, & les portions d'une race ſainte? Eſt-il plus merveilleux que Moyſe? cet homme puiſſant en œuvres & en paroles, Médiateur d'une alliance ſainte, qui délivra ſon peuple, & briſa le joug de l'Egypte; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la

la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, & qui parut devant Israël tout resplendissant de lumiere? Qu'y a-t-il dans la vie de Jesus-Christ de plus surprenant & de plus magnifique? Cependant ce n'étoient-là que les ébauches grossieres de sa gloire & de sa puissance: il en devoit être la perfection & le dernier trait. Or, si Jesus-Christ n'étoit pas l'image de la substance de son Pere, & la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes; & l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander sans blasphême: Etes-vous plus grand que notre pere Abraham, & que les Prophetes eux-mêmes qui sont morts? *Numquid tu major es patre nostro Abraham?* J'ai donc eu raison de dire, que si vous considérez en premier lieu son ministere, par cet appareil pompeux d'oracle & de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jesus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. *Joan. 8. 53.*

Mais, mes Freres, le Christ a été prédit avec ses Membres: nous sommes renfermés dans les Prophéties qui l'ont annoncé à la Terre: nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la Loi gravée dans

le cœur, qui ne devoit soupirer que pour les biens eternels, & qui devoit adorer en esprit & en vérité : nous avons fait comme Jesus-Christ l'attente des Justes de l'ancien temps & le desir des Nations : nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure & sans tache, si souvent annoncée dans les Prophetes, où Dieu seul devoit être connu & adoré, où la Foi devoit être la seule lumiere qui nous éclaire ; la charité, le seul lien qui nous unit ; l'espérance de la patrie, le seul desir qui nous anime. Or, rempliſſons-nous une attente si illustre & si sainte ? sommes-nous dignes d'avoir fait le desir de tous ces siecles reculés qui nous précéderent ? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devoient remplir la terre de sainteté & de justice ? les siecles ne se sont-ils pas trompés en attendant le Peuple Chrétien ? si les Justes de ces temps reculés revenoient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, & leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fideles, charitables que vous attendiez ? Hélas ! mes Freres, les Justes de l'ancien temps ont été Chrétiens avant la naissance de la Foi ; & nous sommes encore Juifs sous l'Evangile : nous ne vivons que pour la terre : nous ne connoissons de biens véritables, que les biens présens : toute notre religion est dans les sens : nous avons reçu plus de secours ; mais nous ne sommes pas plus fideles.

A l'éclat des Prophéties qui ont annoncé Jesus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres & de ses prodiges ; second caractere éclatant de son ministere. Oui, mes Freres, quand même le Ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges, comme la seule occupation & la seule attente de l'Univers, comment se montre-t-il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres, & dans toutes les circonstances de sa vie ?

Je dis premiérement dans ses œuvres & dans ses prodiges. Je sai, & nous venons de le dire, que dans les siecles qui l'avoient précédés, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu & de sa toute-puissance ; Moyse parut en Egypte & dans le désert le maître du ciel & de la terre ; Elie dans les siecles suivans, vint donner le même spectacle aux hommes : mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caracteres de dépendance & de foiblesse.

Moyse n'opéroit ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse : sans elle il n'étoit plus qu'un homme foible & impuissant ; & il semble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites, que

Moyſe lui-même n'étoit entre ſes mains qu'un inſtrument foible & fragile, dont il lui plaiſoit de ſe ſervir, pour opérer de grandes choſes. Jeſus-Chriſt opere les plus grands prodiges, ſans parler même; & le ſeul attouchement de ſa robe, guérit des infirmités déſeſpérées. Moyſe ne communique point à ſes Diſciples le pouvoir d'opérer des prodiges; parce que c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du Ciel, & dont il ne pouvoit pas diſpoſer: Jeſus-Chriſt en laiſſe aux ſiens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moyſe agit toujours au nom du Seigneur: Jeſus-Chriſt opere tout à ſon propre nom; & les œuvres de ſon Pere ſont les ſiennes. Cependant ce Moyſe, qui n'avoit pas été prédit comme Jeſus-Chriſt, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne ſe diſoit pas égal à Dieu, mais ſeulement le ſerviteur fidele; ce Moyſe craignant qu'après ſa mort ſes prodiges ne le fiſſent paſſer pour un Dieu, prend des meſures, afin que dans la ſuite des ſiecles, la crédulité de ſon peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que ſon tombeau ſoit inconnu à la terre: il va mourir à l'écart ſur la montagne, loin des yeux de ſes freres, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes ſur ſon tombeau; & dérobe pour jamais ſon corps à la ſuperſtition des Tribus: il ne ſe montre pas même à ſes diſciples après ſa mort; il ſe contente de leur laiſſer la Loi de Dieu, & fait tous ſes

efforts, afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jesus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, aprés avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'Univers, exposé à la vénération de tous les peuples & de tous les siecles : aprés sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre ? ou Jesus-Christ est il moins zélé que Moyse pour la gloire de l'Etre souverain, & pour le salut de hommes ?

Elie ressuscite des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite : il souffle, il se retrécit, il s'agite : on voit bien qu'il invoque une puissance étrangere ; qu'il rappelle de l'empire de la mort une ame qui n'est pas soumise à sa voix ; & qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort & de la vie. Jesus-Christ ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes : il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel ; & l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tranquille que lorsqu'il opere les plus grandes choses.

Enfin, les Poëtes nous représentoient leurs Sybilles & leurs Prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisoient l'avenir : il semble qu'elles ne pouvoient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidoit en elles. Nos Prophetes eux-mêmes,

annonçant les choſes futures, ſans perdre l'uſage de la raiſon, ni ſortir de la gravité & de la décence de leur miniſtere, entroient dans un enthouſiaſme divin ; il falloit ſouvent que le ſon d'une lyre réveillât en eux l'Eſprit prophétique : on ſentoit bien qu'une impulſion étrangere les animoit ; & que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la ſcience de l'avenir, & les myſteres cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jeſus-Chriſt prophétiſe comme il parle ; la ſcience de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le ſurprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans ſon eſprit : les myſteres futurs qu'il annonce, ne ſont point dans ſon ame des lumieres ſoudaines & infuſes qui l'éblouiſſent ; ce ſont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, & dont il trouve les images au-dedans de lui ; & tous les ſiecles à venir ſont ſous l'immenſité de ſes regards, comme le jour préſent qui nous eclaire. Ainſi ni la réſurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de ſa tranquillité ordinaire : il ſe joue, pour ainſi dire, en opérant des prodiges dans l'Univers ; & s'il paroît quelquefois frémir & ſes troubler, ce n'eſt qu'à la vue du péché & de l'endurciſſement de ſon peuple ; parce que plus on eſt grand en ſainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles ; & que la ſeule choſe qu'un Homme-Dieu puiſſe voir avec frémiſſement, c'eſt le ſpectacle d'une conſcience ſouillée de crimes.

Telle eſt la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt ; ſes miracles ne portent aucun caractere de dépendance ; & peu content de nous montrer par-là qu'il eſt égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que ſon Pere opere de merveilleux ſur la terre, lui-même l'opere auſſi ; & que les œuvres de ſon Pere ſont les ſiennes. Trouvez-nous un Prophete qui juſqu'à Jeſus-Chriſt ait tenu ce langage ; & qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ſe ſoit attribué à lui-même les grandes choſes que le Seigneur avoit bien voulu opérer par ſon miniſtere.

Mais, mes Freres, ſi nous avons été prédits avec Jeſus-Chriſt, nous ſommes de plus participans de ſa ſouveraineté ſur toutes les créatures. Le Chrétien eſt par la Foi maître de la nature ; tout lui eſt ſoumis, parce qu'il n'eſt lui-même ſoumis qu'à Dieu ſeul ; toutes ſes œuvres doivent être en un ſens miraculeuſes, parce que toutes ſes œuvres doivent partir d'un principe ſublime & divin, & être au-deſſus des forces de la foibleſſe humaine : nous devons être, pour ainſi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le mépriſant ; élevés au-deſſus des loix de la nature, en les ſurmontant ; arbitres des événemens, en nous y ſoumettant ; plus forts que la mort même, en la ſouhaitant. Telle eſt la ſublimité du Chrétien ; & il faut bien que Jeſus-Chriſt ſoit grand, pour avoir élevé à ce point de puiſſance &

de grandeur la foibleſſe humaine.

Enfin, le dernier caractere éclatant de ſon miniſtere, ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies, qui compoſent tout le cours de ſa vie mortelle. Je ſai qu'il eſt venu dans le dépouillement & dans la baſſeſſe ; mais à travers ces dehors obſcurs & mépriſables, quel éclat les ennemis mêmes de ſa divinité, ne ſont-ils pas forcés d'y reconnoître.

Premiérement, quoiqu'ils le regardent comme un homme ſemblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération inviſible du Très-Haut dans le ſein d'une Vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfans d'Adam. Quelle gloire déjà pour une ſimple créature !

Secondement, à peine eſt-il né, que des Légions céleſtes font retentir dans les airs des Cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend ſa gloire au Très-haut, & apporte une paix éternelle ſur la terre. Quelle eſt donc cette créature, qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve ſa gloire qu'en lui-même ? Peu après un aſtre nouveau appelle des Sages du fond de l'orient ; & guidés par cette lumiere miraculeuſe, ces hommes juſtes viennent des extrêmités de la terre, adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonſtances de ſa vie. Si Marie le préſente au Temple, un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur

future ; & transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumiere des Nations, & la gloire d'Israël. Les Docteurs assemblés dans le Temple, voient avec frayeur son enfance plus sage & plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe : Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfans des hommes, s'abaisse devant lui, & se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministeres. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, & déclare que c'est-là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuyent devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, & confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différens & si nouveaux, des circonstances si extraordinaires & si inouies : quel est cet homme qui paroît sur la terre avec tant d'éclat ? & les peuples qui l'ont adoré, ne sont-ils pas du moins excusables ?

Mais ce ne sont encore ici que de foibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusques-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au-dehors : il paroît tout resplendissant de lumiere : le Pere céleste, qui alors, de peur que la gloire de Jesus-Christ ne devînt une occasion d'erreur & d'idolatrie aux

disciples étonnés & témoins du spectacle, auroit dû, ce semble, les avertir, que ce Jesus qu'ils voyoient si glorieux, n'étoit pourtant que son Serviteur & son Envoyé; leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, & ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moyse parut environné de gloire, & comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclaroit en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs & des tonnerres: *Je suis celui qui suis, & vous n'adorerez que moi seul.* Moyse lui-même ne paroît devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre, que malgré la gloire dont il paroissoit revêtu, il n'étoit pourtant que le Ministre, & non pas l'Auteur de la loi sainte; qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, & qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jesus-Christ paroît sur le Thabor comme le Législateur lui-même: le Pere ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, & le propose lui-même comme leur Législateur, ou plutôt comme leur loi vivante & éternelle.

Exod. 3. Deut 6.

Que dirai-je encore, mes Freres? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire;

ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théatre de sa gloire & de sa divinité : toute la nature en désordre l'y reconnoît comme son Auteur ; les astres qui se cachent ; les morts qui ressuscitent ; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent & se brisent ; le voile du Temple qui se déchire ; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du Centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, & qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.

Tant de Justes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies : le Palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté : Isaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse ; & malgré le sang des Rois dont il étoit sorti, sa naissance auguste n'avoit pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont toujours la récompense de la vérité & du zele : tant d'autres étoient morts pour la justice ; mais la nature toute entiere ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances ; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivans leurs sacrileges : rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez les restes de ses mysteres ; par-tout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hom-

mes. S'il reſſuſcite d'entre les morts, o u-tre que c'eſt par ſa propre vertu, (ce qu'on n'avoit pas encore vu,) ce n'eſt pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été reſſuſcités par le miniſtere des Prophetes : il reſſuſcite pour ne plus mourir ; & ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'eſt pas un char de feu qui l'éleve en un clin d'œil ; il s'éleve lui-même avec majeſté : il laiſſe à ſes chers diſciples tout le loiſir de l'adorer, & d'accompagner de leurs yeux & de leurs hommages leur divin Maître. Les Anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans ſon Empire, & conſolent l'affliction des diſciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire & d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit ſorti, & qui va reprendre poſſeſſion de ſa gloire ; tout porte du moins les hommes à ſe le perſuader.

Et certes, mes Freres, lorſqu'Elie eſt enlevé dans un char de feu, un diſciple tout ſeul eſt ſpectateur de cette aſcenſion miraculeuſe : elle ſe paſſe en un lieu écarté & éloigné des yeux des autres enfans des Prophetes, leſquels peut-être plus crédules & moins inſtruits qu'Eliſée, euſſent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jeſus-

Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vue de cinq cens disciples : les plus foibles, & ceux en qui la foi de sa resurrection étoit moins affermie, sont les premiers appellés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité : on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets & leurs larmes ; & une vie si pleine de prodiges si inouis jusques-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, & propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, & à immortaliser l'erreur & l'idolatrie parmi les hommes.

En effet, mes Freres, si les siecles payens, pour justifier les hommages insensés & impies qu'ils rendoient à leur Législateurs, aux Fondateurs des Empires, & à d'autres hommes célebres, faisoient dire à leurs Historiens & à leurs Poëtes, que ces Héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient seulement disparu de la terre ; & qu'étant de la nature des Dieux ils étoient montés dans le firmament, pour y prendre leur place avec les autres astres, que selon eux, étoient autant de Divinités qui nous éclairent, & pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naissance divine : si une fiction aussi grossiere, toute seule avoit pu rendre les hommes si long-temps idolatres, quelle impression la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire sur les peuples ; & si l'Univers avoit adoré des imposteurs qu'on publioit faus-

sement, n'auroit-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres ?

Mais prenez garde, mes Freres, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jesus-Christ : on nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siecles, au milieu des airs, environné de puissance & de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées & tremblantes, attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle : il prononcera en Souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siecles ont eu de plus grand & de plus merveilleux, sera soumis à son jugement & à son empire ; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, & de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel & sur la terre ; il élevera son Trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut ; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie & de la mort, mais le Roi immortel des siecles, le Prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance ? & les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté, & de puissance ?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finiſſant cette partie de mon diſcours ; c'eſt que ſi l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire & divin dans la ſuite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur ſe plaît quelquefois à faire éclater ſa gloire & ſa puiſſance dans ſes ſerviteurs. Ainſi Henoc fut enlevé, Moïſe parut transfiguré ſur la montagne ſainte, Elie monta dans le ciel ſur un char de feu, Jean-Baptiſte fut prédit ; mais outre que c'étoient-là des circonſtances uniques, & que le langage de ces hommes miraculeux & de leurs diſciples ſur la divinité & ſur eux-mêmes, ne laiſſoit point de lieu à la ſuperſtition & à la mépriſe ; ici c'eſt un aſſemblage de merveilles, qui, toutes ſéparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus ſur ces hommes extraordinaires, qui avoient preſque été regardés comme des Dieux ſur la terre, ſe trouvent raſſemblés en Jeſus-Chriſt, mais d'une maniere mille fois plus glorieuſe & plus divine. Il eſt prédit, mais plus pompeuſement, & avec des caracteres plus éclatans que Jean-Baptiſte : il paroît transfiguré ſur la montagne ſainte, mais environné de plus de gloire que Moïſe : il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puiſſance & de majeſté qu'Elie : il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les Prophetes : il naît non-ſeulement d'un ſein ſtérile comme Samuel, mais encore d'une

Vierge pure & innocente : que dirai-je ? & non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes & précises sur son origine purement humaine ; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples, qui nous disent qu'il étoit dans le sein de Dieu de toute éternité, & que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur & leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire, & semblable à celles des autres hommes.

O vous ! qui lui refusez sa gloire & sa divinité, & qui le regardez pourtant comme l'Envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphême ; & confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque loin d'y rétablir la gloire de Dieu & la connoissance de son nom, l'éclat de son ministere n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, & plonger tout l'Univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable, & la plus universelle de toutes les idolatries.

Pour nous, mes Freres, qui croyons en lui, & à qui le mystere du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modele divin, que le Pere nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mysteres qui composent

toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différens états de la vie du Chrétien sur la terre : reconnoissons le nouvel empire que Jesus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines & de nos miseres : nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie ; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours : voici un nouveau Libérateur, qui vient apporter la paix sur la terre ; mais ce n'est pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix & à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie ; il n'y a pas réussi ; en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines : Jesus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix & au bonheur que nous cherchons ; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violens qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'est que la philosophie de l'Evangile, qui fasse des sages & des heureux, parce qu'elle seule regle l'esprit, fixe le cœur, & rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu.

Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité & affliction d'esprit ; & Jesus-Christ seul, en venant porter le glaive & la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne sai que trop moi-même que le monde & les plaisirs ne font point d'heureux ! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, & que ses propres dégoûts ramenent à vous malgré lui-même : venez être son libérateur, sa paix & sa lumiere ; & ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministere de Jesus-Christ seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolatrie, s'il n'étoit qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministere deviendroit le piege de notre innocence.

II. PARTIE

L'Eclat du ministere de Jesus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste & le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, & par les circonstances éclatantes de ses mysteres ; ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire & de sa grandeur ; & pour connoître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond & dans l'esprit de son ministere. Or, l'esprit de son ministere renferme sa doctrine, ses bienfaits & ses promesses. Développons-en toute l'étendue, & montrons, ou qu'il faut refuser à Jesus Christ sa qualité d'homme juste,

& d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, & descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes Freres, c'est une alternative inévitable : si Jesus-Christ est saint, il est Dieu ; & si son ministere n'est pas un ministere d'erreur & d'imposture, c'est le ministere de la vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu ; & si le monde a vu des esprits noirs & impies, qui ont encore osé blasphêmer contre son innocence, & le confondre avec les séducteurs ; ce n'ont été que quelques monstres, dont le genre humain a eu horreur, & dont le nom même trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténebres d'où l'horreur de leur impiété étoit sortie.

En effet, quel homme jusques-là avoit paru sur la terre, avec plus de caracteres inconteſtables d'innocence & de sainteté, que Jesus Fils de Dieu vivant ? En quel Philosophe avoit-on jamais remarqué, tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincere pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zele pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élevation au-dessus de tout ce que les hommes admirent

& recherchent ? Quel eſt ſon zele pour le ſalut des hommes ? c'eſt là que ſe rapportent tous ſes diſcours, tous ſes ſoins, tous ſes deſirs, toutes ſes inquiétudes. Les Philoſophes critiquoient ſeulement les hommes, & ne cherchoient qu'à faire ſentir leur foible ou leur ridicule : Jeſus-Chriſt ne parle de leur vices, que pour leur en preſcrire les remedes. Les uns étoient les cenſeurs des foibleſſes humaines ; Jeſus Chriſt en eſt le médecin : les uns ſe faiſoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exempts eux-mêmes ; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amere des fautes dont ſon innocence le met à couvert, & répand même des larmes ſur les déréglemens d'une ville infidele : on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire eſtimer en les mépriſant ; & que l'autre ne penſe qu'à les ſauver, & eſt peu touché de leurs applaudiſſemens & de leur eſtime.

Suivez le détail de ſes mœurs & de ſa conduite, & voyez s'il a jamais paru ſur la terre un Juſte plus univerſellement exempt de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Plus on l'obſerve, plus ſa ſainteté ſe développe : ſes diſciples, qui le voient de plus près, ſont le plus frappés de l'innocence de ſa vie ; & la familiarité, ſi dangereuſe à la vertu la plus héroïque, ne ſert qu'a découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la ſienne : il ne

parle que le langage du Ciel : il ne répond que lorſque ſes réponſes peuvent être utiles au ſalut de ceux qui l'interrogent : on ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme ſe retrouve ; par-tout il paroît un envoyé du Très-Haut : les actions les plus communes, ſont en lui ſingulieres, par la nouveauté & la ſublimité des diſpoſitions dont il les accompagne ; & il ne paroît pas moins un homme divin, lorſqu'il mange chez un Phariſien, que lorſqu'il reſſuſcite Lazare. Certes, mes Freres, la nature toute ſeule ne ſauroit mener ſi loin la foibleſſe humaine : ce n'eſt pas ici un Philoſophe qui impoſe, c'eſt un Juſte qui prend dans ſes propres exemples, les regles & les préceptes de ſa doctrine ; & il faut bien qu'il ſoit Saint, puiſque le diſciple lui-même qui le trahit, intéreſſé à juſtifier ſa perfidie en découvrant ſes défauts, rend pourtant un témoignage public à ſon innocence & à ſa ſainteté ; & que toute la malice de ſes ennemis défiée, n'a ſu le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Freres, que ſi Jeſus-Chriſt eſt Saint, il eſt Dieu ; & que ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée par rapport à ſon Pere, ou par rapport aux hommes, elle n'eſt plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blaſphêmes enveloppés, s'il n'eſt qu'un homme ordinaire, envoyé ſeulement de Dieu pour inſtruire les hommes.

Je dis, ſoit que vous le conſidériez par

rapport à son Pere. En effet, si Jesus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine: mais outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis long-temps n'étoient plus retombés dans l'idolatrie, & n'avoient pas besoin pas conséquent que Dieu leur suscitât un Prophete pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exempts, & un Prophete qu'on leur faisoit espérer depuis la naissance du monde, comme la lumiere d'Israël, & le libérateur de son peuple; outre cela, comment Jesus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministere, & quel est son langage sur l'Etre suprême? Moïse & les Prophetes chargés de la même mission, ne cessoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété, de le comparer à la ressemblance de la créature; & qu'ils n'étoient eux-mêmes que ses serviteurs & ses envoyés, vils instrumens entre les mains d'un Dieu, qui opéroit par eux de grandes choses: nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission: nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avoit, de prostituer ses hommages à l'homme, & de se faire des Dieux palpables & visibles: nul terme équivoque, qui eut pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, & donner lieu à une superstition & à une idolatrie qu'ils venoient combattre.

Mais si Jesus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministere. Il ne cesse de se dire égal à son Pere: il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel, & sorti du sein de Dieu; qu'il étoit avant Abraham; qu'il étoit avant toutes choses; que le Pere & lui ne font qu'un; que la vie éternelle consiste à connoître le Fils, comme à connoître le Pere; que tout ce que le Pere fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un Prophete, qui jusqu'à Jesus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inoui, si peu respectueux pour le Dieu suprême; & qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces, les grandes choses que le Seigneur avoit daigné opérer par son ministere. Par-tout il se compare au Dieu Souverain: il dit à la vérité une fois que le Pere est plus grand que lui; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? & ne regarderions-nous pas comme un insensé, un homme qui viendroit nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? y a-t-il quelque proportion, & du plus ou du moins entre Dieu & l'homme, entre le Tout & le néant? Mais que dis-je? Jesus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu; il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les

murmures de Juifs qui s'en scandalisent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale : par-tout il affecte un langage, qui devient ou insensé, ou impie, si son égalité avec son Pere ne l'éclaircit & ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu ? Il vient scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut : il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre : il vient répandre de nouvelles ténebres dans l'Univers, & non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumiere, & la connoissance de Dieu ! Quoi, mes Freres ! Paul & Barnabé déchirent leurs vêtemens, lorsqu'on les prend pour des Dieux; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les Envoyés & les Ministres. L'Ange dans l'Apocalipse, lorsque Saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, & lui dit hautement : *Adorez Dieu seul.* Et Jesus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende les honneurs divins ? & Jesus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent & qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur & leur Dieu* ? & Jesus-Christ confond même ses ennemis, qui lui disputent sa divinité & son éternelle origine ? Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie ? ou lui importe-t-il moins de détrom-

Apoc. 19. 10.

Joan. 20. 28.

per

per nettement les peuples, d'une mépriſe ſi injurieuſe à l'Etre ſuprême, & qui anéantit le fruit unique de ſon miniſtere ?

Oui, mes Freres, quel bien Jeſus-Chriſt eſt-il venu apporter au monde, ſi ceux qui l'adorent ſont des idolatres, & des profanes ? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Pere, l'image de ſa ſubſtance, & la ſplendeur de ſa gloire : il ne ſe trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Chriſtianiſme, leſquels en le recevant comme l'Envoyé de Dieu, refuſent de lui rendre des honneurs divins : cette ſecte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un aſyle, eſt réduite à quelques ſectateurs obſcurs & cachés ; punie par-tout comme une impiété, dès qu'elle oſe ſe montrer à découvert ; & obligée de ſe cacher dans les ténebres, & dans les extrêmités des provinces & des royaumes les plus reculés. Eſt-ce donc là ce peuple nombreux, de toute Langue, de toute Tribu, de toute Nation, que Jeſus-Chriſt étoit venu former ſur la terre ? eſt-ce là cette Jéruſalem auparavant ſtérile, & devenue féconde, qui devoit renfermer dans ſon ſein les Peuples & les nations, & où les Iſles le plus éloignées, les Princes & les Rois devoient venir adorer ? ſont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtere de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce donc là cette abondance de

grace, cette plénitude de l'Esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce regne spirituel & durable, que les Prophetes avoient prédit avec tant de majesté, & qui devoit accompagner la venue du Libérateur? Quoi, mes Freres! une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolatrie? cet avénément si heureux pour la terre, promis depuis tant de siecles, annoncé avec tant de pompe, desiré de tous les Justes, montré de loin à tout l'Univers comme son unique ressource, devoit donc le corrompre & le pervertir pour toujours? cette Eglise si féconde, dont les Rois & les Césars à la tête de leurs Peuples devoient être les enfans, ne devoit donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel & à la terre, la honte de la nature & de la Religion, obligés de cacher dans les ténebres l'horreur de leur blasphême? & toute la magnificence future de l'Evangile devoit donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Eglise paroît sage & raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! & qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jesus-Christ, & qui esperent en lui, de voir les abymes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, & de sapper le fondement unique de la foi & de l'espérance des Chrétiens.

Voilà, mes Freres, comme la doctrine de Jesus-Christ par rapport à son Pere, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les Prophetes parlent du Dieu du ciel & de la terre, les expressions manquent à la grandeur & à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance & de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pese les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres & les tempêtes; qui dit, & tout est fait; qui se joue, en soutenant l'Univers. De simples hommes devoient parler ainsi de la gloire du Très-Haut: la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême, & la foiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; & les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez, pour suffire à son admiration & à sa surprise.

Mais lorsque Jesus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des Prophetes: il l'appelle un Pere saint, un Pere juste, un Pere clément, un Pasteur qui court après la brebis égarée, & qui la met avec bonté sur ses épaules; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami; un Pere de famille touché du retour & de la resipiscence de son fils: on voit bien que

c'eſt ici un enfant qui parle un langage domeſtique ; que la familiarité & la ſimplicité de ces expreſſions ſuppoſe en lui une ſublimité de connoiſſance, qui lui rend l'idée de l'Etre ſouverain familiere, & fait qu'il n'eſt point frappé & ébloui comme nous de ſa majeſté & de ſa gloire ; & qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, & qu'il poſſede lui-même. On eſt bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainſi dire, en naiſſant : les enfans des Rois parlent ſimplement des ſceptres & des couronnes ; & il n'eſt auſſi que le Fils éternel du Dieu vivant, qui puiſſe parler ſi familiérement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes Freres, puiſque nous entrons en ſociété avec Jeſus-Chriſt de tous ſes avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Pere, d'oſer nous dire ſes enfans, de l'aimer plutôt que de le craindre : cependant nous le ſervons comme des eſclaves & des mercénaires : nous craignons ſes châtimens ; nous ſommes peu touchés de ſon amour & de ſes promeſſes : ſa Loi ſi juſte, ſi ſainte, n'a rien d'aimable pour nous ; c'eſt un joug qui nous peſe, qui nous fait murmurer, & que nous aurions bientôt ſecoué, ſi les tranſgreſſions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la ſévérité de ſes préceptes, que des contentions pour ſoutenir les adouciſſemens que le monde y mêle ſans ceſſe : en un

mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas ; & il n'eſt redevable qu'à ſa juſtice & à ſes chatimens, de nos reſpects & de nos hommages.

Mais la doctrine de Jeſus-Chriſt, par rapport aux hommes qu'il eſt venu inſtruire n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Car je ne parle pas ici de la ſageſſe, de la ſainteté, de la ſublimité de cette doctrine : tout y eſt digne de la raiſon, & de la plus ſaine philoſophie : tout y eſt proportionné à la miſere & à l'excellence de l'homme, à ſes beſoins & à ſes hautes deſtinées : tout y inſpire le mépris des choſes périſſables, & l'amour des biens éternels : tout y maintient le bon ordre & la tranquillité des Etats : tout y eſt grand, parce que tout y eſt vrai : la gloire des actions eſt plus réelle & plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le Sage de l'Evangile ne ſe propoſe point d'autre récompenſe de ſa vertu, que la vertu même, & préfére le témoignage de ſa conſcience aux applaudiſſemens des hommes : il eſt plus grand que le monde entier par l'élévation de ſa foi ; & il eſt au-deſſous du dernier des hommes, par la modeſtie de ſes ſentimens : ſa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ſes peines ; c'eſt le premier ennemi qu'elle attaque ; & dans cette divine philoſophie, les actions le plus héroïques ne ſont rien, dès qu'on les compte ſoi-même pour quelque choſe : elle regarde la

gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui se passe comme un songe : quel est ce nouveau langage ? quel homme avant Jesus-Christ avoit parlé de la sorte ? & si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des Dieux descendus sur la terre ; quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'Auteur, & au nom de qui ils l'annoncent ?

Mais laissons là ces réflexions générales, & venons aux devoirs plus précis d'amour & de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Pere : il veut qu'on demeure en lui ; c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui ; qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son Pere ; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses desirs ; qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Pere : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup ; & l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du juste, & toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs ? La créature mérite-t elle d'être aimée pour elle-même ? & tout ce qu'elle a de grand & d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé ?

Quel Prophete jusqu'à Jesus-Christ étoit-il venu dire aux hommes : Vous m'aimerez ; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moïse aux enfans d'Israel. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux : or, nulle créature ne peut être notre bonheur & notre perfection ; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même ; ce seroit une idolatrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie & un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre suprême : c'est un monstre d'orgueil & d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusques dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jesus-Christ, cette doctrine si divine, & si admirée même des Payens, ne seroit donc plus qu'un mêlange monstrueux d'impiété, d'orgueil & de folie ; si n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siecles, il eut fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale ; & ce seroit à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes, comme un modele d'humilité & de modestie, tandis qu'il pousseroit l'orgueil & la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux Philosophes, qui n'avoient jamais aspiré qu'à l'estime & aux applaudissemens des hommes.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez : non ſeulement Jeſus-Chriſt veut qu'on l'aime : mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux & le plus héroïque : il veut qu'on l'aime plus que ſes proches, que ſes amis, que ſes biens, que ſa fortune, que ſa vie, que le monde entier, que ſoi-même ; qu'on ſouffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'eſt pas digne de lui ; qui le met en parallele avec quelque créature, ou avec ſoi-même, l'outrage, le deshonore, & ne doit rien prétendre à ſes promeſſes.

Quoi, mes Freres ! il ne ſe contente pas qu'on lui offre des ſacrifices de boucs & de taureaux, comme les idoles, & le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter ; il pouſſe encore plus loin ſes prétentions ; il veut que l'homme ſe ſacrifie lui-même ; qu'il coure ſur les gibets ; qu'il s'offre à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom ? Mais s'il n'eſt pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? ſi notre ame n'eſt pas ſortie de ſes mains, eſt-ce à lui que nous la devons rendre ? eſt-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui ? s'il n'eſt pas l'Auteur de notre être, ne devenons-nous pas des ſacrileges & des homicides, en nous immolant pour ſa gloire, & en tranſportant à la créature, & à un ſimple Envoyé de

Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnoître la souveraineté & la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jesus-Christ meure à la bonne heure lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de Prophetes étoient morts avant lui pour la cause du Seigneur, & avoient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces. Mais que Jesus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette derniere marque d'amour, qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers & assez stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres & aussi impies, aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, & prévaloir sur tout ce qui avoit paru jusques-là de science, de doctrine & de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares, ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux & sur les cendres de leurs proches & de leurs amis; pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jesus-Christ qui se sont immolés pour lui? & sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang & de barbarie?

Oui, mes Freres, les Agnès, les Lu-

ce, les Agathe, ces premieres Martyres de la Foi & de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel ; & en aimant mieux répandre leur sang, que flechir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolatrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jesus-Christ. Ignace lui-même, ce fameux Martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jesus-Christ, auroit donc perdu tout le fruit de ces souffrances, & mérité dès-lors d'être déchiré par les liens furieux, puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui ? Les Confesseurs généreux de la Foi n'auroient donc été que des désespérés & des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés ? la Tradition des Martyrs ne seroit donc plus qu'une scene impie & sanglante ? les tyrans & les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice & de la gloire de la Divinité ? le Christianisme lui-même, une secte sacrilege & profane ? le genre humain se seroit donc abusé ? & le sang des Martyrs, loin d'avoir été la semence des Fideles, auroit inondé tout l'univers de superstition & d'idolatrie ? O Dieu ! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphêmes sans horreur ? & que faut il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même ?

Tels sont, mes Freres nos premiers

devoirs envers Jesus-Christ : lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, & en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut, c'est confesser sa Divinité : c'est reconnoître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, & nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous : Il n'est que celui qui mépriſe le monde & tous ses plaisirs, dit l'Apôtre Saint Jean, qui confesse que Jesus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par-là que Jesus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, & par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministere de Jesus-Christ dans sa doctrine ; il faut le considérer, en second lieu, dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ses enfans : il leur a ouvert le ciel : il leur a assuré la possession du Royaume de Dieu, & des biens immuables : il leur a porté la science du salut & la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui ; assis à la droite de son Pere, il les répand encore dans nos cœurs ; tous nos maux trouvent encore en lui leur remede : il nous nourrit de son corps : il nous lave de

nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang : il forme des Pasteurs pour nous conduire : il inspire des Prophetes pour nous enseigner : il sanctifie des Justes pour nous animer par leur exemple : il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les miseres : l'homme n'a point de passion que sa grace ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage : en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumiere. Quelle est cette nouvelle doctrine ? un homme seul peut-il être la source de tant de graces aux autres hommes ? le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs & des liens si intimes & si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui ? ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile & si nécessaire aux autres hommes, n'en devint enfin l'idole ? qu'un homme auteur & distributeur de tant de graces, & qui fait à notre égard l'office & toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs ?

Car, remarquez, mes Freres, que c'est la reconnoissance toute seule, qui autrefois a fait les faux Dieux : les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'univers, adorerent d'abord l'air qui les faisoit vivre ; la terre qui les nourrissoit ; le

Soleil qui les éclairoit, la Lune qui préſidoit à la nuit, c'étoit-là leur Cybelle, leur Apollon, leur Diane : ils adorerent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les Princes bienfaiſans & équitables qui avoient rendu leurs ſujets heureux, & la mémoire de leur regne immortelle ; & Jupiter & Hercule furent placés au rang des Dieux, l'un par le nombre de ſes victoires, l'autre par le bonheur & la tranquillité de ſon regne, les hommes, dans ces ſiecles de ſuperſtition & de crédulité, ne connoiſſoient point d'autres Dieux, que ceux qui leur faiſoient du bien ; & tel eſt le caractere de l'homme ; ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

Or, mes Freres, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jeſus-Chriſt ? Rappellez tout ce que les ſiecles payens nous rapportent de l'hiſtoire de leurs Dieux ; & voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les Livres ſaints, que le monde doit à Jeſus-Chriſt. Aux uns, ils croyoient être redevables de la ſérénité de l'air, & d'une heureuſe navigation ; aux autres, de la fertilité des ſaiſons ; à leur Mars, du ſuccès des batailles ; à leur Janus de la paix & de la tranquillité des Peuples ; de la ſanté, à leur Eſculape. Mais que ſont ces foibles bienfaits, ſi vous les comparez à ceux dont Jeſus-Chriſt a comblé le monde ? Il y a porté une paix éternelle, une

sainteté durable, la justice & la vérité : il en a fait un monde nouveau & une terre nouvelle : ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier ; & de plus, il n'est devenu notre bienfaicteur qu'en devenant notre victime, que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre ? si la reconnoissance a fait les Dieux, Jesus-Christ pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes ? & étoit-il à propos que nous lui dûssions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour & dans la gratitude ?

Encore, mes Freres, si Jesus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'étoit au Seigneur tout seul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avoit été lui-même que l'instrument, & non pas l'auteur & la source de toutes ces graces ; & qu'ainsi ils devoient l'oublier, & rendre à Dieu seul la gloire qui lui étoit dûe : mais il s'en faut bien que Jesus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges & son ministere : non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient, & cessent d'espérer en lui après sa mort ; mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siecles ; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, & se les attache par des liens indissolubles & immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait

dans ce dernier moment, ſont encore plus ſurprenantes que les graces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant ſa vie. Premiérement, il leur promet l'Eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Pere : cet Eſprit de vérité que le monde ne peut recevoir ; cet Eſprit de force qui devoit former les Martyrs ; cet Eſprit d'intelligence qui avoit éclairé les Prophetes : cet Eſprit de ſageſſe qui devoit conduire les Paſteurs ; cet Eſprit de paix & de charité qui ne devoit faire qu'un cœur & qu'une ame de tous les Fideles. Quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, & le promettre aux hommes, ſi ce n'eſt pas ſon eſprit propre ? Elie, montant au ciel, regarde comme une choſe bien difficile de promettre à Eliſée ſeul, ſon double eſprit de zele & de prophétie : combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Eſprit éternel du Pere céleſte, cet eſprit de liberté qui ſouffle où il veut ? Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies : à peine eſt-il monté au ciel, que l'Eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes diſciples ; les ſimples deviennent plus ſavans que les Sages & les Philoſophes ; les foibles, plus forts que les tyrans ; les inſenſés ſelon le monde, plus prudens que toute la ſageſſe du ſiecle ? de nouveaux hommes paroiſſent ſur la terre, animés d'un eſprit nouveau : ils attirent tout après eux ; ils changent la face de l'univers ; & juſqu'à la fin des ſiecles, cet Eſ-

prit animera ſon Egliſe, formera des juſtes, confondra les incrédules, conſolera ſes diſciples, les ſoutiendra au milieu des perſécutions & des opprobres, & rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils ſont enfans de Dieu; & que ce titre auguſte leur donne droit à des biens plus ſolides & plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jeſus Chriſt promet à ſes diſciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes Freres! les Juifs ſont ſcandaliſés ſur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même? & qu'il paroît s'attribuer une puiſſance réſervée à Dieu ſeul; mais quel ſera le ſcandale de tous les peuples de la terre, lorſqu'ils liront dans ſon Evangile, qu'il a voulu laiſſer même cette puiſſance à ſes diſciples? & s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable? quel droit a-t-il en effet ſur les conſciences pour les lier ou les délier à ſon gré, & pour tranſmettre à des hommes foibles, une puiſſance qu'il ne ſauroit exercer lui-même ſans blaſphême?

Troiſiémement: mais ce n'eſt pas aſſez; il promet encore à ſes diſciples le don des miracles; qu'ils reſſuſciteront les morts à ſon nom; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la ſanté aux malades, l'uſage de la parole aux muets; qu'ils ſeront maîtres de toute la nature. Moïſe ne promet pas à ſes diſciples les dons miraculeux dont

le Seigneur l'a favorisé ; il sent bien que cette vertu lui est étrangere, & que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du Peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse ; ce n'est pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les astres mêmes ; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user : mais les Disciples de Jesus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître ? c'est à son nom qu'ils ressuscitent les morts, & qu'ils redressent les boiteux ; & sans ce nom divin, ils sont foibles comme les autres hommes. Le ministere & la puissance de Moïse finissent avec sa vie ; le ministere & la puissance de Jesus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, & on nous assure que son regne doit être éternel.

Que dirai-je enfin ? il promet à ses disciples la conversion de l'Univers, le triomphe de la Croix, la docilité de tous les Peuples de la terre, des Philosophes, des Césars, des tyrans ; & que son Evangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz sans doute, que Dieu révéle à son serviteur

les choſes futures ; mais vous vous trompez : s'il n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophete ; ſes prédictions ſont des ſonges & des chimeres : c'eſt un eſprit impoſteur qui le ſéduit, & ſe mêle de l'inſtruire ſur l'avenir, & les ſuites ont démenti la vérité de ſes promeſſes : il prédit que tous les Peuples aſſis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumiere ; & il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténebres plus criminelles en l'adorant : il prédit que ſon Pere ſera glorifié, & que ſon Evangile lui formera partout des adorateurs en eſprit & en vérité ; & il ne voit pas que les hommes vont le deshonorer pour toujours ; en lui égalant juſqu'à la fin des ſiecles ce Jeſus, qui ne devoit être que ſon Envoyé & ſon Prophete : il prédit que les idoles ſeront renverſées, & il ne voit pas qu'il ſera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il ſe formera un Peuple ſaint de toute Langue & de toute Tribu ; & il ne voit pas qu'il vient ſeulement former un nouveau Peuple d'idolatres de toute Nation, qui le placeront dans le Temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour ſa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui & pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une maniere mille fois plus ſpirituelle,

plus intime, plus universelle, que les payens n'avoient jamais adoré leurs Idoles. Ce n'est donc pas même ici un Prophete, & ses proches selon la chair ne blasphêment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique & un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé, tout le poids & toute la réalité des révélations & des mysteres : *Quoniam in furorem versus est.* Marc. 3. 21.

Voilà, mes Freres, où mene l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jesus, Fils éternel du Dieu vivant; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand mystere de piété ; toute la Religion est un songe : retranchez de la doctrine des Chrétiens Jesus-Christ homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la Foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes Freres, quel zele les premiers Disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès lors oserent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? ils sentoient bien que c'étoit attaquer la Religion dans le cœur ; que c'étoit leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions & de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur & la noblesse de leurs prétentions ; & que ce principe une fois renversé, toute la Religion s'en alloit en fumée, & n'etoit plus qu'une doctrine humaine, & la secte d'un homme mortel, qui, com-

me les autres chefs, n'avoit laiſſé que ſon nom à ſes Diſciples.

Auſſi, mes Freres, les Payens eux-mêmes reprochoient alors aux Chrétiens, de rendre à leur Chriſt des honneurs divins. Un Proconſul Romain, célebre par ſes ouvrages, rendant compte à l'Empereur Trajan de leurs mœurs & de leur doctrine; après avoir été forcé d'avouer que les Chrétiens étoient des hommes juſtes, innocens, équitables, & qu'ils s'aſſembloient avant le lever du Soleil, non pour s'engager entr'eux à commettre des crimes, & à troubler la tranquillité de l'Empire, mais à vivre avec piété & avec juſtice, à deteſter les fraudes, les adulteres, les deſirs mêmes du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des Hymnes & des cantiques en l'honneur de leur Chriſt, & de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, ſi ces premiers Fideles n'euſſent pas rendu à Jeſus-Chriſt des honneurs divins, ils ſe ſeroient juſtifiés de cette calomnie: ils auroient ôté ce ſcandale de leur Religion, le ſeul preſque qui révoltoit le zele des Juifs & la ſageſſe des Gentils: ils auroient dit hautement: Nous n'adorons pas Jeſus-Chriſt, & nous n'avons garde de tranſporter à la créature les honneurs & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Cependant ils ne ſe défendent pas contre cette accuſation. Leurs Apologiſtes refutent toutes les autres calomnies dont les Payens tâchoient de noircir leur doc-

Pline. Ep. 1. 1.

rine ; ils ſe juſtifient ſur tout le reſte ; ils éclairciſſent, ils confondent les plus légeres accuſations ; & leurs apologies adreſſées au Sénat, ſe font admirer à Rome même, & ferment par-tout la bouche à leurs ennemis. Et ſur l'accuſation d'idolatrie envers Jeſus-Chriſt, qui ſeroit la plus riante & la plus horrible, & ſur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plauſible & le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes ſi ſaints, ſi déclarés contre l'idolatrie, ſi jaloux de la gloire de Dieu, ils ne diſent mot, ils ne ſe défendent pas ; ils juſtifient même cette accuſation par leur ſilence : que dis-je, par leur ſilence ? ils l'autoriſent même par leur langage envers Jeſus-Chriſt, en ſouffrant pour ſon nom, en mourant pour lui, en le confeſſant devant les tyrans, en expirant avec joie ſur les gibets, dans l'attente conſolante d'aller jouir de lui, & de retrouver dans ſon ſein une vie plus immortelle, que celle qu'ils perdoient pour ſa gloire. Ils ſouffroient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la ſtatue des Céſars, plutôt même que de ſouffrir que leurs amis d'entre les Payens, par une compaſſion humaine, & pour les dérober au ſupplice, allaſſent fauſſement atteſter devant les Magiſtrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux idoles ; & ils auroient ſouffert qu'on les accuſât de rendre des honneurs divins à

Jesus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation ? Ah ! ils auroient publié le contraire sur les toîts ; ils se seroient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux & si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité ? Et si c'est une erreur de croire Jesus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise, & qui en a élevé tout l'édifice ; qui a formé tant de Martyrs, & convertit tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes Freres ? c'est que Jesus-Christ est le grand objet de la piété des Chrétiens ; cependant à peine connoissons-nous Jesus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire arbitraires ; mais que celle-ci est le fondement de la Foi & du salut ; que c'est ici la piété simple & sincere ; que méditer sans cesse Jesus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mysteres, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang & de son sacrifice, est la seule science & le devoir le plus essentiel du Fidele. Souvenez-vous donc, mes Freres, que la piété envers Jesus-Christ, est l'esprit intime de la Religion Chrétienne ; que rien n'est solide, que ce que vous bâtirez sur ce fondement ; & que le principal hommage qu'il exige de vous, est que vous deveniez semblables à lui, & que sa vie soit le

modele de la vôtre, afin que conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participans de sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE L'EPIPHANIE.

Vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum.

Nous avons vu ſon Etoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

LA vérité, cette lumiere du ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourd'hui aux Mages, eſt la ſeule choſe ici-bas, qui ſoit digne des ſoins & des recherches de l'homme. Elle ſeule eſt la lumiere de notre eſprit, la regle de notre cœur, la ſource des vrais plaiſirs, le fondement de nos eſpérances, la conſolation de nos craintes, l'adouciſſement de nos maux, le remede de toutes nos peines : elle ſeule eſt la reſſource de la bonne conſcience, la terreur de la mauvaiſe ; la peine ſecrette du vice, la récompenſe intérieure de la vertu : elle ſeule immortaliſe ceux qui l'ont aimée, illuſtre les chaînes de ceux qui ſouffrent pour

pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ſes Martyrs & de ſes défenſeurs, & rend reſpectable l'abjection & la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la ſuivre : enfin, elle ſeule inſpire des penſées magnanimes, forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'eſt pas dignes, des Sages ſeuls dignes de ce nom. Tous nos ſoins devroient donc ſe borner à la connoître ; tous nos talens, à la manifeſter ; tout notre zele, à la défendre ; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'eſtimer en eux que la vérité, & ne ſouffrir qu'ils vouluſſent nous plaire que par elle : en un mot, il ſemble donc qu'il devroit ſuffire qu'elle ſe montrât à nous, comme aujourd'hui aux Mages, pour ſe faire aimer, & qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il eſt étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impreſſions différentes ; pour les uns, c'eſt une lumiere qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'eſt une lumiere importune, & comme un éblouiſſement, qui les attriſte & qui les gêne : enfin, à pluſieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, & qui acheve de les aveugler. C'eſt la même étoile, qui paroît aujourd'hui dans le Firmament : les Mages la voient ; les Prêtres

de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les Prophetes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient, chercher à la faveur de sa lumiere le nouveau Roi des Juifs ; cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste à eux !

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile & sincere ; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé ; dans Hérode, un cœur endurci & corrompu. Aussi dans les Mages elle forme des adorateurs ; dans les Prêtres, des dissimulateurs ; dans Hérode, un persécuteur. Or, mes Freres, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumiere céleste qui se montre à tous, dit S. Augustin, *omnibus præstò est* : mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la mépriſent & la persécutent : elle se montre à tous ; mais combien d'ames indociles qui la rejettent ? combien des cœurs lâches & timides qui la dissimulent ? combien de cœurs noirs & endurcis qui l'oppriment & qui la persécutent ? Recueillons ces trois caracteres marqués dans notre Evangile, & qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité ; &

dans ce lieu saint destiné à former des Ministres qui vont l'annoncer jusqu'aux extrêmités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, & de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

Les missions étrangeres.

I. PARTIE

J'Appelle vérité, cette regle éternelle, cette lumiere intérieure, sans cesse présente au-dedans de nous; qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes; qui juge nos jugemens; qui nous approuve, ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumiere; & qui, plus vive & plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, & nous est figurée par cette lumiere miraculeuse qui conduit aujourd'hui les Mages à Jesus-Christ.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes; l'Eglise nous propose en ce jour dans la conduite des Mages, le modele de dispositions qui seules peuvent nous rendre la connoissance de la vérité utile & salutaire. Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, & sur l'indignité de la vie qu'elles menent. Mais hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumiere,

que pour se refermer à l'instant ; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre, & qui les éclaire, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir jusques-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumiere qui les frappe, & font de la vérité un sujet de contention & de vaine philosophie : les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connoître ; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin, quelques-uns plus dociles, se laissent ébranler par son évidence ; mais rebutés par les difficultés & les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie & cette reconnoissance qu'elle inspire, quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter, les dispositions des Sages de l'Orient, envers la lumiere du Ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profession publique de sagesse & de Philosophie, à tout rappeller au jugement d'une vaine raison & à se mettre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant de se mettre en chemin sur la foi de la lumiere céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvoit pas trouver ses causes dans la nature ; ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes

habiles, pour raisonner sur un événement si inoui ; ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincere de s'éclaircir & de la connoître. Instruits par la tradition de leurs peres, que les Israëlites captifs avoient autrefois portée en Orient, & que Daniel & tant d'autres Prophetes y avoient annoncée sur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroître ; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumiere céleste, les vaines réflexions de l'esprit humain ; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer & pour les conduire : que la grace laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la Foi le mérite de sa soumission ; & que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer à ce qui manque à l'évidence de la lumiere : *Vidimus, & venimus.*

Cependant combien d'ames dans le monde flottantes sur la Foi, ou plutôt asservies par des passions, qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne : combien d'ames ainsi flottantes voient bien qu'au fond la religion de nos peres a des caracteres de vérité que la raison la plus emportée & la plus fiere n'oseroit lui disputer ; que l'incrédulité mene trop loin ; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose ; & que ne rien croire est un parti

encore plus incompréhensible à la raison, que les mysteres qui la révoltent ; qui le voyent, & qui s'efforcent d'endormir par des disputes sans fin, le ver de la conscience, qui leur reproche sans cesse leur égarement & leur folie ; qui sous prétexte de s'éclaircir, resistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur ; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu satisfaire à leurs doutes ; qui ne s'adressent aux plus habiles, que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adressés ? Il semble que la religion ne soit plus que pour le discours : ce n'est plus cette affaire sérieuse, où nous n'avons pas un moment à perdre : c'est une simple matiere d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage : c'est un délassement de l'oisiveté : c'est une de ces questions inutiles qui rempliſſent le vuide des conversations, & soutiennent l'ennui & la vanité des commerces.

Mais, mes Freres, *le Regne de Dieu ne vient pas avec observation.* La vérité n'est pas le fruit des contentions & des disputes, mais des larmes & des soupirs : ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence & dans la priere, qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumiere du ciel, & se rendre dignes de la discerner & de la connoître. Un cœur corrompu, dit saint Augustin, peut voir la vérité ; mais il ne sauroit la goûter, ni la trouver aimable :

Luc. 17. 20.

vous avez beau vous éclaircir, & vous instruire ; vos doutes sont dans vos passions : la Religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable ; & vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi n'ayez plus d'intérêt que la Religion soit fausse, & vous la trouverez inconteſtable : ne haïssez plus ses maximes, & vous ne conteſterez plus ses mysteres : *Inhærere veritati sordidus animus non poteſt.*

Auguſtin lui-même, déjà convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvoit encore dans l'amour du plaisir, des doutes & des perplexités qui l'arrêtoient : ce n'étoient plus les songes des Manichéens, qui l'éloignoient de la Foi ; il en sentoit l'absurdité & le fanatisme : ce n'étoient plus les contradictions prétendues de nos Livres saints, Ambroise lui en avoit développé le secret, & les mysteres adorables : cependant il doutoit encore : la seule pensée qu'il falloit renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la Foi, la lui rendoit encore suspecte. Il auroit souhaité, ou que la Doctrine de Jesus-Christ eût été une impoſture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés, sans lesquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce & heureuse. Ainsi, flottant toujours, & ne voulant pas être fixé, consultant sans ceſſe, & craignant d'être éclairci ; sans ceſſe disciple & admirateur d'Ambroise, & toujours agité par les in-

certitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit sa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré ; il proposoit encore des doutes, pour prolonger ses passions ; il vouloit encore être éclairci, parce qu'il craignoit de l'être trop : *Trahebam catenam meam, solvi timens ;* & plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejettoit la vérité, qui se montroit à lui, que parce qu'il la regardoit comme une main victorieuse, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore : *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis.* La lumiere du ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des Mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre ; & ils méritent de devenir les prémices des Gentils, & les premiers disciples de la Foi qui devoit soumettre toutes les Nations à l'Evangile : *Vidimus, & venimus.*

S. Aug. in Conf.

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumiere qui nous éclaire, le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est mal-aisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les Mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem : ils consultent les Prêtres & les Docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent : ils demandent uniment, &

ſans détour, au milieu de cette grande ville : Où eſt le Roi des Juifs nouvellement né ? *Ubi eſt qui natus eſt Rex Judæorum* ? Ils ne propoſent pas leur queſtion avec des adouciſſemens capables de leur attirer une réponſe qui les ſéduiſe : ils veulent être éclaircis ; ils ne veulent pas être flattés : ils cherchent la vérité ſincérement ; & c'eſt pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi eſt qui natus eſt, &c.*

Nouvelle diſpoſition aſſez rare parmi les Fideles. Hélas ! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit & ſincere : nous répandons ſur tous les pas que nous faiſons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vue : nous conſultons ; mais nous mettons nos paſſions dans un jour ſi favorable, nous les expoſons avec des couleurs ſi adoucies, & ſi ſemblables à la vérité, que nous nous faiſons répondre que c'eſt elle : nous ne voulons pas être inſtruits ; nous voulons être trompés, & ajouter à la paſſion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle eſt l'illuſion de la plupart des hommes, & de ceux mêmes ſouvent, qui, touchés de Dieu, ſont revenus des égaremens de la vie mondaine. Oui, mes Freres, quelque ſincere que paroiſſe d'ailleurs notre converſion, ſi nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il eſt toujours en nous quelque point, quelque attachement ſecret & privilégié, ſur lequel nous ne

ſommes pas de bonne foi, ſur lequel nous n'inſtruiſons jamais qu'à demi le guide de notre conſcience; ſur lequel nous ne cherchons pas ſincérement la vérité; ſur lequel en un mot, nous ſerions même fâchés de l'avoir trouvée: & de-là les foibleſſes des gens de bien fourniſſent tous les jours tant de traits à la dériſion des mondains; de-là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches & des cenſures, qui ne devroient retomber que ſur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître: mais une preuve que ce n'eſt là qu'un vain diſcours, c'eſt que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons comme ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence: nos amis ſe taiſent: nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagement: nos inférieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles: on ne nous en parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre plaie: nous ſommes preſque ſeuls à ignorer notre miſere: tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes: on ſent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi; & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut & ne reſpecta la ſainteté de Nathan, que depuis ſur-tout que

ce Prophete lui eût parlé sincérement sur le scandale de sa conduite ; dès ce jour il le regarda jusqu'à la fin comme son libérateur & comme son pere ; & auprès de nous on perd tout son mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes : auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les talens propres à s'attirer l'estime & la confiance ; les Jean-Baptiste étoient écoutés avec plaisir, comme autrefois d'un Roi incestueux : mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte ; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne nous est pas permis* ; on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités : le zele n'est plus qu'une humeur ; la charité, qu'une ostentation, ou une envie de tout censurer & de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence, ou une illusion, dont on couvre son orgueil ; la vérité, qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous le reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche : nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en secret ; & par une corruption de cœur, pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la *Math.* 14. 4.

vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raiſon de dire que nous nous faiſons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit & ſincere, comme les Mages.

Auſſi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui ſembloient les détourner de cette recherche, eſt une nouvelle preuve qu'elle étoit ſincere, & de bonne foi: car, mes Freres, quelle ſingularité ne préſentoit pas d'abord à leur eſprit la démarche extraordinaire que la grace leur propoſe? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de Sages & de Savans, ſans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les diſcours & les dériſions publiques, tandis que tout le reſte, ou mépriſe cette étoile miraculeuſe, ou en regarde l'obſervation, & le deſſein de ces trois Sages, comme un deſſein inſenſé, & une foibleſſe populaire, indigne de leur eſprit & de leurs lumieres, ſeuls ils ſe déclarent contre le ſentiment commun: ſeuls ils ſuivent le nouveau guide que le Ciel leur montre: ſeuls ils abandonnent leur patrie & leurs enfans, & ne comptent pour rien une ſingularité dont la lumiere céleſte leur découvre la néceſſité & la ſageſſe: *Vidimus, & venimus.*

Derniere inſtruction: ce qui fait, mes Freres, que la vérité ſe montre preſque toujours inutilement à nous, c'eſt que nous

n'en jugeons pas par les lumieres qu'elle laisse dans notre ame, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes, au milieu desquels nous vivons : nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur : nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumiere du ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre ; le premier coup d'œil que nous jettons ensuite sur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous rassure & répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces momens heureux, où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons ; nous tremblons sur l'avenir ; nous nous proposons une nouvelle vie : un moment après rentrés dans le monde, & ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions ; nous nous rendons la fausse paix que nous avions perdue : nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injustice ; nous la sacrifions à l'erreur & à l'opinion publique : elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumiere ; & c'est la singularité même de son bienfait, qui nous rend ingrats & rebelles : nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes ; c'est vivre seul au milieu de la multitude ; c'est être tout seul de son parti ; au milieu d'un

monde, ou qui nous condamne, ou qui nous mépriſe ; c'eſt en un mot, ne compter pour rien les exemples, & n'être touché que des devoirs : nous ne ſaurions comprendre que ſe perdre, c'eſt vivre comme les autres, c'eſt ſe conformer à la multitude : c'eſt ne ſe diſtinguer ſur rien dans le monde ; c'eſt ne former plus qu'un même corps & un même monde avec lui, puiſque le monde eſt déjà jugé ; que c'eſt ce corps de l'Antechriſt, qui périra avec ſon chef & ſes membres ; cette Cité criminelle frappée de malédiction, & condamnée à un anathême éternel. Oui, mes Freres, le plus grand obſtacle, que la grace & la vérité trouvent dans nos cœurs, c'eſt l'opinion publique. Combien d'ames timides n'oſent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles ſont en ſpectacle, ne ſeroit pas pour elles ? ainſi ce Roi d'Aſſyrie n'oſoit ſe déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les Grands de ſa Cour auroient condamné ſa démarche. Combien d'ames foibles, qui, dégoûtées des plaiſirs, ne courent après eux que par un faux honneur, & pour ne pas ſe diſtinguer de celles qui leur en montrent l'exemple ? Ainſi Aaron au milieu des Iſraélites, danſoit autour du Veau d'or, & offroit avec eux de l'encens à l'Idole qu'il déteſtoit, parce qu'il n'avoit pas la force de réſiſter tout ſeul à l'erreur publique. Inſenſés que nous ſommes ! c'eſt l'exemple public tout ſeul qui nous raſſure contre la vérité, com-

me ſi les hommes étoient notre vérité, ou que ce fut ſur la terre, & non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous dûſſions chercher la regle & la lumiere qui doit nous conduire.

Il eſt vrai que ſouvent ce n'eſt pas le reſpect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines & les violences qu'elle nous offre : auſſi elle nous attriſte comme ce jeune homme de l'Evangile, & nous ne la recevons pas avec cette joie, que témoignerent les Mages quand ils revirent l'Etoile miraculeuſe : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.* Ils avoient vu la magnificence de Jeruſalem, la pompe de ces édifices, la majeſté de ſon Temple, l'éclat & la grandeur de la Cour d'Hérode : mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils euſſent été ſenſibles à ce vain ſpectacle des pompes humaines : ils voyent tous ces grands objets de la cupidité, ſans attention, ſans plaiſir, ſans goût, ſans aucune marque extérieure d'admiration & de ſurpriſe : ils ne demandent pas à voir les tréſors & les richeſſes du Temple, comme ces Envoyés de Babylone le demanderent autrefois à Ezéchias : uniquement occupés de la lumiere du Ciel, qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde : ſenſibles à la ſeule vérité, qui les a éclairés, tout le reſte leur eſt indifférent, ou à charge ; & leur cœur déſabuſé de tout, ne trouve plus que la vérité, qui

les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.*

Pour nous, mes Freres, peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu verſa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie ſenſible : le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord ; la nouveauté des lumieres qui nous éclairoient, & ſur leſquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux ; la laſſitude même, & le dégoût des paſſions, dont notre cœur ne ſentoit plus que les amertumes & les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous propoſions dans un changement : tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute ſeule plait : mais ce ne fut-là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Evangile : *Ad modicum exultare in luce ejus.* A meſure que la vérité ſe montroit de plus près, elle nous parut, comme à Auguſtin encore pécheur, moins aimable, & moins riante. *Quantò propiùs admovebatur, tantò ampliorem incutiebat terrorem.* Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loiſir & en détail les devoirs qu'elle nous preſcrivoit ; les ſéparations douloureuſes, dont elle nous alloit faire une loi ; la retraite, la priere, les macérations, les violences qu'elle nous montroit comme indiſpenſables ; la vie ſérieuſe, occupée, intérieure où elle nous alloit engager : ah ! dès-lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à

Joa. 5. 35.

S. Aug. in Conf.

nous éloigner d'elle triſtes & inquiets ; toutes nos paſſions lui oppoſerent de nouveaux obſtacles ; tout s'offrit à nous ſous des images lugubres & nouvelles ; & ce qui d'abord nous avoit paru ſi attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante & impraticable à la foibleſſe humaine : *Ad modicum exultare in luce ejus.*

Où ſont les ames, qui, comme les Mages après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle ; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vuide de ſes plaiſirs, & la vanité de ſes pompes & de ſes ſpectacles ; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la reſſource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur pareſſe, le ſecours de leurs tentations, les plus chaſtes délices de leur ame ? Et certes, mes Freres, que le monde, que ſes plaiſirs, que ſes eſpérances, que ſes grandeurs paroiſſent vaines, puériles, dégoûtantes, à une ame qui vous a connu, ô mon Dieu ! & qui a connu la verité de vos promeſſes éternelles : à une ame qui ſent que tout ce qui n'eſt pas vous, n'eſt pas digne d'elle ; & qui ne regarde la terre, que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement ! Rien ne peut la conſoler, que ce qui lui montre les biens véritables : rien ne lui paroît digne de ſes regards, que ce qui doit demeurer éternellement : rien ne ſauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours : rien n'eſt

plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre; & tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle, ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monumens qui lui rappellent le souvenir de ses crimes. *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Voilà la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie; voyons dans la conduite des Prêtres, la vérité dissimulée & aprés nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous, apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

II. PARTIE

LE premier devoir que la loi de la charité envers nos freres exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressemens; nous leur devons à tous la vérité: les différentes situations que la naissance & les dignités nons donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos freres; celui de la vérité, dans toutes les situations, est le même: nous la devons aux Grands comme aux petits; à nos sujets comme à nos Maîtres; à ceux qui l'aiment comme à ceux qui la haïssent; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui desirent en faire usage pour eux-mêmes: il est des conjonctures, où la prudence permet

de cacher & de dissimuler l'amour que nous avons pour nos freres ; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot ; la vérité n'est point à nous ; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs, & les dépositaires : c'est la lumiere de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde ; & lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos freres à qui elle appartient comme à nous, & ingrats envers le Pere des lumieres qui l'a répandue dans notre ame.

Cependant, le monde est plein de dissimulateurs de la vérité : nous ne vivons, ce semble, que pour nous séduire les uns les autres ; & la société, dont la vérité devroit être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, & d'artifice. Or voyons dans la conduite des Prêtres de notre Evangile, tous les divers genres de dissimulation, dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance & d'adoucissement, une dissimulation de feinte & de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devoit naître, ils répondent à la vérité que Bethléem étoit le lieu marqué dans les Prophetes, où devoit s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, in Bethleem Juda* : mais ils n'ajoutent pas que l'Etoile *Matth.* 2. 5.

prédite dans les Livres saints ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des présens adorer le nouveau Chef qui devoit conduire Israel, il ne falloit plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste : ils n'assemblent pas les Peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle : ils ne courent pas les premiers à Bethléem, pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence : ils retiennent la vérité dans l'injustice ; & tandis que des Etrangers viennent des extrêmités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem, que le Roi des Juifs est né ; les Prêtres, les Docteurs se taisent, & sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chere de leur Nation, & l'honneur de leur ministere.

Quel aviliſſement pour les Ministres de la vérité ! la bienveillance du Prince les touche plus que le dépôt sacré de la Religion dont ils sont chargés : l'éclat du Trône étouffe dans leur cœur la lumiere du Ciel : ils flattent par un silence criminel un Roi qui les consulte, & qui ne pouvoit apprendre que d'eux seuls la vérité : ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper : & comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux Souverains, si les Oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le Trône, n'osent l'annoncer, & se joignent à tous ceux qui

habitent les Cours, pour la cacher & la taire?

Mais ce devoir, mes Freres, à certains égards vous eſt commun avec nous; & cependant il eſt peu de perſonnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne ſe rendent tous les jours coupables envers leurs freres de cette diſſimulation de ſilence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorſqu'on ne ſe déclare point contre elle; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, ſoutenir la doctrine du monde, juſtifier ſes abus & ſes maximes, affoiblir ou combattre celles de l'Evangile, blaſphêmer ſouvent ce qu'ils ignorent, & s'ériger en juges de la Foi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, ſans ſouſcrire à leur impiété, il eſt vrai, mais ſans l'improuver tout haut, & ſe contentent de ne pas autoriſer leur blaſphêmes ou leurs préjugés de ſon ſuffrage.

Or, je dis que comme nous ſommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité; la taire, quand on l'attaque à découvert devant nous, c'eſt devenir ſoi-même ſon perſécuteur & ſon adverſaire. Mais j'ajoute que vous ſur-tout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos freres, puiſque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des graces que Dieu vous a faites: vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude: vous ne re-

connoiſſez pas aſſez, vous ſur-tout, le bienfait de la grace & de la vérité dont il vous a favoriſé au milieu de vos paſſions inſenſées. Il a éclairé vos ténebres : il vous a rappellé à lui, lorſque vous ſuiviez des voies fauſſes & injuſtes : ſans doute en répandant ainſi la lumiere dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous ſeul : il a prétendu que vos proches, vos amis, vos ſujets, vos maîtres, y trouveroient, ou leur inſtruction, ou leur cenſure : il a voulu favoriſer votre ſiecle, votre nation, votre patrie, en vous favoriſant ; car il ne forme des Elus que pour le ſalut ou la condamnation des pécheurs : ſon deſſein a été de mettre en vous une lumiere qui pût luire au milieu des ténebres ; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, & qui rendît témoignage à la juſtice & à la ſageſſe de ſa Loi, au milieu des préjugés & des vaines penſées d'un monde profane.

Or, en n'oppoſant qu'un lâche & timide ſilence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vues de la miſéricorde de Dieu ſur vos freres : vous rendez inutile à ſa gloire, & à l'aggrandiſſement de ſon Royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, & dont il vous demandera à vous ſur tout un compte ſévere : je dis à vous ſur-tout, qui aviez ſoutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs & les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiſte intrépide & déclaré : il étoit en droit d'exiger de vous,

que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité : cependant, sa grace, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi, qu'à faire un disciple timide de l'Evangile : ce grand air de confiance & d'intrépidité avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu : cette audace qui imposoit autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur, & la vérité qui rend intrépides & généreux, dit Saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible & timide.

Je conviens qu'il est un temps de se taire, & un temps de parler ; & que le zele de la vérité a ses regles & sa mesure : mais je ne voudrois pas que les ames qui connoissent Dieu, & qui le servent, entendissent tous les jours les maximes de la Religion renversées, la réputation de leurs freres attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité, qu'on deshonore : je ne voudrois pas que le monde eut ses partisans déclarés, & que Jesus-Christ ne pût pas trouver les siens : je ne voudrois pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égaremens des pécheurs, dont ils sont sans cesse témoins ; tandis que le pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant eux, & de les défendre. Je voudrois qu'une ame fidele comprît qu'elle

n'eſt redevable qu'à la vérité ; qu'elle n'eſt ſur la terre que pour rendre gloire à la vérité : je voudrois qu'elle portât ſur le front cette noble fierté qu'inſpire la grace ; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde & de toute ſa gloire ; cette liberté généreuſe & chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'eſpere rien que de Dieu, qui ne craint rien que ſa propre conſcience, qui ne ménage rien que les intérêts de la juſtice & de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la préſence ſeule d'une ame juſte impoſât ſilence aux ennemis de la vertu ; qu'ils reſpectaſſent le caractere de la vérité qu'elle doit porter gravée ſur le front ; qu'ils craigniſſent ſa ſainte généroſité, & qu'ils rendiſſent du moins hommage par leur ſilence & par leur confuſion à la vertu qu'ils mépriſent en ſecret. Ainſi, autrefois les Iſraélites occupés de leurs danſes, de leurs réjouiſſances profanes, & de leurs clameurs inſenſées & impies autour du veau d'or, ceſſent tout, & gardent un profond ſilence, à la ſeule préſence de Moïſe, qui deſcend de la montagne, armé de la ſeule Loi du Seigneur, & de ſa Vérité éternelle. Premiere diſſimulation de la vérité : une diſſimulation de ſilence.

La ſeconde maniere dont on la diſſimule, c'eſt en l'adouciſſant par des tempéramens, & par des complaiſances qui la bleſſent. Les Mages ne pouvoient ſans dou

te ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'étoit assis par ses artifices sur le Trône de David ; il ne jouissoit pas si paisiblement du fruit de son usurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du sang des Rois de Juda, ne vînt le chasser de l'héritage de ses Peres, & remonter sur un Trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le Roi des Juifs est né, & le déclarer à un Peuple si zélé pour le sang de David, & si impatient de toute domination étrangere ? Cependant, les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient ; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Herode : ils pouvoient appeller le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel, ou le Desiré des Nations ; ils pouvoient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connoissent pas ces timides ménagemens : persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connoître, ils ne savent pas l'envelopper sous des égards, & sous des déguisemens indignes d'elle : ils demandent sans détour, où est né le nouveau Roi des Juifs ; & peu contens de le regarder comme le Maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-mê-

me lui appartient ; que les aſtres ſont à lui, & ne paroiſſent dans le Firmament, que pour exécuter ſes ordres : *Vidimus enim ſtellam ejus.*

Les Prêtres & les Docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées : ils tâchent d'allier le reſpect qu'ils doivent à la vérité avec la complaiſance qu'ils veulent conſerver pour Hérode : ils ſupprimment le titre de Roi, que les Mages venoient de donner, & que les Prophetes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie : ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de Doctrine, ou de Puiſſance : ils l'annoncent plutôt comme un Légiſlateur établi pour régler les mœurs, que comme un Souverain ſuſcité pour délivrer ſon peuple de la ſervitude : *Ex te enim exiet dux qui regat Populum meum Iſrael.* Et quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi & Conquérant ; ils adouciſſent la vérité qu'ils veulent annoncer, & achevent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Math. 2. 6.

Deſtinée déplorable des Grands ! les levres des Prêtres s'affoibliſſent en leur parlant : dès que leurs paſſions ſont connues, elles ſont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que ſous une double face, dont l'un des côtés leur eſt toujours favorable : on ne veut pas trahir ſon miniſtere à découvert, & les intérêts de la vérité,

mais on veut les concilier avec ſes intérêts propres : on tâche de ſauver la regle & leurs paſſions, comme ſi les paſſions pouvoient ſubſiſter avec la regle qui les condamne : il eſt rare que le Grands ſoient inſtruits, parce qu'il eſt rare qu'on ne ſe propoſe pas de leur plaire en les inſtruiſant. Cependant la plupart aimeroient la vérité, ſi elle leur étoit connue : les paſſions & les emportemens de l'âge, favoriſés par tous les plaiſirs qui les environnent, peuvent les entraîner : mais un fonds de Religion leur rend toujours la vérité reſpectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de Princes & de Grands, que de perſonnes de la condition la plus vile ; & que la baſſe complaiſance qu'on a pour eux deshonore plus le miniſtere, & attire plus d'opprobres à la Religion, que les ſcandales les plus éclatans qui affligent l'Egliſe.

La conduite de ces Prêtres vous paroît indigne, mes Freres : mais ſi vous voulez vous juger vous-mêmes & vous ſuivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaiſons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos diſcours & toutes vos démarches ne ſont que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui vous avez à vivre : nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté

dans leurs vices les plus déplorables; & comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire, & du desir de parvenir, comme des seuls penchans qui font les grands hommes: nous flattons son orgueil; nous allumous ses desirs par des espérances, & par de prédictions flatteuses & chimériques: nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes, dont il se repaît sans cesse lui-même: nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hazard distribue, & que la mort va nous ravir demain: mais nous n'osons blâmer l'insensé, qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie & sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colere: nous adouciſſons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes: nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi: nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner; mais nous n'osons pas ajouter, que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un Courtisan mécontent de sa fortune & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables: nous jettons habile-

ment un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens & de leurs services ; & par nos ménagemens injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses freres. Que dirai-je ? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité & de magnificence : devant un avare, sa dureté & sa sordidité, n'est plus qu'une sage modération, & une bonne conduite domestique : devant un Grand, ses préjugés & ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes ; on respecte ses passions, comme son autorité ; & ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons : nous nous transformons en d'autres eux-mêmes : notre grand étude est de connoître leurs foiblesses, pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous ; nous parlons toujours le langage des autres : nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés ; & cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appellons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir & de plaire : *O enfans des hommes ! jusques à quand aimerez-vous la vanité & le mensonge ?* *Ps. 4. 3.*

Oui, mes Freres, par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes: nous autorisons tous les abus : nous justifions toutes les fausses maximes : nous donnons un air d'innocence à tous les vices : nous maintenons le regne du monde, & de sa doctrine contre celle de Jesus-Christ : nous corrompons la société dont la vérité devroit être le premier lien : nous faisons des devoirs & des bienséances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des pieges, & des occasions inévitables de chûte : nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs & de nos égaremens, en un commerce de déguisement & de séduction : par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule ; & quand je dis nous, j'entends principalement les ames qui sont à Dieu, & qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes Freres, je voudrois que les ames fideles eussent un langage à part au milieu du monde; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentimens que dans le reste des hommes ; & que tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité : je voudrois que tandis que le monde a ses Balaam, qui autorisent par leurs discours & par leurs conseils le déréglement & la licence ; la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la Loi de Dieu, &

de la sainteté de ses maximes : que tandis que le monde a ses impies & ses faux Sages qui se font une gloire de publier tout haut, qu'il faut jouir du présent, & que la fin de l'homme n'est pas différente de celle de la bête ; la piété eût ses Salomon, qui détrompés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits, que tout est vanité, hors craindre le Seigneur, & observer ses commandemens : que tandis que le monde a ses enchanteurs, qui séduisent les Peuples & les Rois par leurs adulations & par leurs prestiges ; la piété eût ses Moïse & ses Aaron, qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices & leurs impostures : en un mot, que tandis que le monde a ses Prêtres & ses Docteurs, qui affoiblissent la vérité, comme ceux de notre Evangile, la piété eût ses Mages, qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux même à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéramens d'une sage prudence, qui ne paroît accorder quelque chose aux préjugés des hommes, que pour les ramener plus sûrement à la regle & au devoir. Je sai que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets & téméraires ; que les passions des hommes demandent des ménagemens & des égards ; que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser & adoucir les remedes, & les guérir presque toujours à leur insçu. Je sai que tous les mé-

nagemens, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en ſont pas les affoibliſſemens, mais les reſſources; & que la grande régle du zele de la vérité, c'eſt la prudence & la charité. Mais ce n'eſt pas ce qu'on ſe propoſe en l'affoibliſſant par des complaiſances baſſes & flatteuſes : on cherche à plaire; on ne cherche pas à édifier : on ſe met ſoi-même à la place de la vérité; & on veut s'attirer les ſuffrages qui n'étoient dûs qu'à elle. Et qu'on ne diſe pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur & d'oſtentation, que de charité, dans les Juſtes qui ſe font une gloire de ne pas ſavoir trahir la vérité : le monde, qui eſt toujours dans le faux, dont les commerces & les liaiſons ne roulent que ſur la diſſimulation & ſur l'artifice, qui s'en fait même une ſcience & un honneur, & qui ne connoît pas cette noble droiture, ne ſauroit la ſuppoſer dans les autres; c'eſt ſa profonde corruption, qui lui rend ſuſpecte la ſincérité & le courage des gens de bien; c'eſt un procédé qui lui paroît bizarre, parce qu'il eſt nouveau pour lui; & comme il y trouve de la ſingularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de-là vient que non-ſeulement on déguiſe la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Derniere diſſimulation des Prêtres de notre Evangile: une diſſimulation de menſonge. Ils ne ſe contentent pas d'alléguer les Prophéties en termes obſ-

curs & adoucis : ne voyant pas revenir les Mages à Jérusalem, comme ils se l'étoient promis, ils ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau Roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont osé reparoître ; que ce sont des Etrangers peu versés dans la science de la Loi & des Prophetes ; & que cette lumiere du Ciel, qu'ils prétendoient suivre, n'étoit qu'une illusion vulgaire, & un préjugé superstitieux d'une Nation grossiere & crédule. Et il falloit bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment ; & ne courent pas à Béthléem chercher le Roi nouveau né, comme pour achever de persuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les passions des hommes, & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement ; nous la sacrifions lâchement, & sans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire : nous trahissons notre conscience, notre devoir & nos lumieres : & de-là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables ; nous la désavouons, nous la méconnoissons, nous la livrons à l'oppression & à l'injustice ; nous nions comme Pierre, qu'on ne sait jamais

vus de ſes Diſciples : ainſi nous nous faiſons un cœur lâche & rampant, à qui le menſonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux & pliant, qui prend toutes les formes, & qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur foible & flatteur, qui n'oſe refuſer ſes ſuffrages qu'à la vertu inutile & malheureuſe ; un cœur corrompu & intéreſſé, qui fait ſervir à ſes fins la Religion, la vérité, la juſtice, & tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes ; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux & ſincere. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractere ſoient fort rares dans le monde ; nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat & la honte : les lâchetés sûres & ſecrettes trouvent peu de cœurs ſcrupuleux ; & nous n'aimons ſouvent de la vérité, que la réputation & la gloire.

Il faut prendre garde ſeulement qu'en prétendant défendre la vérités, nous ne défendions les illuſions de notre propre eſprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenſeurs auſſi intrépides & auſſi obſtinés que ceux dont la Foi ſe glorifie. La ſeule vérité digne de notre amour, de notre zele & de notre courage, eſt celle que l'Egliſe nous montre ; c'eſt pour elle ſeule que nous devons tout ſouffrir : hors de là, nous ne ſommes plus que les martyrs de notre obſtination & de notre vanité.

O mon Dieu ! verſez donc dans mon

ame cet amour humble & généreux de la vérité, dont vos Elus sont rassasiés dans le ciel, & qui seul fait le caractere des Justes sur la terre : faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles ; pour les honorer par la sainteté de mes mœurs ; pour les défendre par le zele seul de vos intérêts ; pour les opposer sans cesse à l'erreur & à la vanité ; anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage le erreurs & les vices avec les personnes : ne permettez pas que je sois un foible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature, & comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon ame : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.* En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin & le dépositaire, il faut encore en être le défenseur : caractere opposé à celui d'Hérode, qui en est aujourd'hui l'ennemi & le persécuteur. Derniere instruction que nous fournit notre Evangile : la vérité persécutée. *Ps.* 118. 43.

III. PARTIE

SI c'est un crime de résister à la vérité, lorsqu'elle nous éclaire ; de la retenir dans l'injustice, lorsque nous la devons aux autres ; c'est le comble de l'iniquité, & le caractere le plus marqué de réprobation, de la persécuter & de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le

monde que cette persécution de la vérité ; & l'impie Hérode, qui s'éleve aujourd'hui contr'elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premiérement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, & qui entraîne tout Jérusalem par son exemple : *Turbatus est & omnis Jerosolyma cum illo :* & c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les Prêtres ; & en dressant même des embuches à la piété des Mages : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis :* & c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin, il la persécute, en répandant le sang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros :* & c'est une persécution de force & de violence. Or, mes Freres si la briéveté d'un Discours me permettoit d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupables.

Matth. 2. 3.

Ibid. ℣. 7.

Ibid. ℣. 16.

Car, qui peut se flatter, premiérement, de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales ? Je ne parle pas même de ces ames désordonnées, qui ont levé l'étendard du crime & de la licence, & qui ne ménagent presque plus rien auprès du Public : les scandales les plus éclatans ne sont pas toujours les plus à craindre ; & le désordre déclaré, & poussé à un certain point, nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite,

que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siecle, & dont la conduite d'ailleurs réguliere, non-seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime & les louanges des hommes : & je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & les regles de la vérité, qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite des plaisirs est une précaution inutile ; que l'amour du monde & l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles ; que le goût des spectacles, de la parure, & des amusemens publics est un goût innocent ; & qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité ; & d'autant plus dangereuse, que c'est une persécution autorisée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde ; qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix & de la société ; & qui fait plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans & les supplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde & de ses maximes : & je dis qu'ils persécutent

la vérité par ces triſtes reſtes d'infidélité & de foibleſſe ; qu'ils la font blaſphêmer par les impies & par les pécheurs ; qu'ils autoriſent les diſcours inſenſés du monde contre la piété des Serviteurs de Dieu ; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y ſentiroient diſpoſées : qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y reſter ; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou ſuſpecte ou ridicule. Ainſi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans ſon Prophete, l'infidele Iſraël, c'eſt-à-dire, le monde, juſtifie ſes égaremens en les comparant aux infidélités des Juda, c'eſt-à-dire, aux foibleſſes des gens de bien : *Jerem. 3. 11.* *Juſtificavit animam ſuam adverſatrix Iſraël, comparatione prævaricatricis Judæ* : c'eſt-à-dire, que le monde ſe croit en ſureté, lorſqu'il voit que les ames qui font profeſſion de piété ſont de ſes plaiſirs & de ſes inutilités ; ſont vives comme les autres hommes ſur la fortune, ſur la faveur, ſur les préférences, ſur les injures ; vont à leur fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les diſtinctions & les graces, & font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus ſurement : ah ! c'eſt alors que le monde triomphe, que ce parallele le raſſure : c'eſt alors que trouvant que la vertu des gens de bien reſſemble à ſes vices, il eſt tranquille dans ſon état, il croit qu'il ſeroit inutile de changer, puiſqu'en changeant de nom on re-

tient encore les mêmes choſes : *Juſtificavit animam ſuam averſatrix Iſraël, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'eſt ici où je ne ſaurois m'empêcher de dire avec un Apôtre, à vous, mes Freres, que Dieu a rappellés des voies du monde & des paſſions, à celles de la vérité & de la juſtice : Conduiſons-nous de telle ſorte parmi les mondains, qu'au lieu que juſques ici ils ont décrié la vertu, & mépriſé ou cenſuré ceux qui la pratiquent ; les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures & ſaintes, notre patience dans les mépris, notre ſageſſe & notre circonſpection dans le diſcours, notre modeſtie & notre humanité dans l'élévation, notre égalité & notre ſoumiſſion dans les diſgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égard pour nos égaux, notre fidélité envers nos Maîtres, notre charité pour tous nos Freres, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur faſſent reſpecter & envier même la deſtinée de la vertu, & les diſpoſent à recevoir la grace de la lumiere & de la vérité, lorſqu'elle daignera les viſiter, & les éclairer ſur leurs voies égarées : *Converſationem veſtram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos conſiderantes, glorificent Deum in die viſitationis.* 1. Petr. 2. 12. Fermons la bouche par le ſpectacle d'une vie irrépréhenſible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore : ren-

dons-là respectable, si nous voulons lui attirer des partisans : fournissons au monde des exemples qui le condamnent, & non des censures qui le justifient : accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, & qu'elle a pour elle non-seulement la promesse d'une vie & d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens, & les seuls plaisirs de la vie présente : 1. Tim. 4. 8. *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, & futuræ.*

A cette persécution de scandale, Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté & la fidélité des Ministres de la Loi : il veut faire servir à l'impiété de ses desseins, le zele & la sainte générosité des Mages : enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle maniere dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premiérement, nous affoiblissons la piété des ames justes, en taxant leur ferveur d'excès, & nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop, nous les exhortons, comme le Tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'est-à-dire, à rabattre de leur austérité, & à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée & plus commune : nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne

voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité & leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuyent; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité & leur foiblesse: nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu, & les difficultés de la persévérance: nous les ébranlons par l'exemple des ames infideles, qui, après avoir mis la main à la charue, ont regardé derriere, & ont abandonné l'ouvrage: que dirai-je? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la Foi, & nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisiémement, nous gênons par notre autorité le zele & la piété des personnes qui dépendent de nous: nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu: nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi: nous leur interdisons des pratiques & des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer: en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques; ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, & faisant envers ces ames l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talens à la destruction

du regne de Jesus-Christ : les talens du corps, à inspirer des passions injustes ; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs ; à corrompre les ames pour lesquelles Jesus-Christ est mort : les talens de l'esprit, à persuader le vice ; à l'embellir de tous les agrémens les plus propres à cacher sa honte & son horreur ; à présenter le poison sous un appas doux & agréable, & à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où jusqu'à la fin des siecles, un Auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses freres les passions déplorables qui l'avoient asservi pendant sa vie ; verra croître son supplice & ses tourmens, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre ; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des ames qu'il avoit rachetées ; d'outrager encore sa sainteté & sa puissance, de perpétuer sa revolte & ses désordres jusqu'au-delà du tombeau, & de faire jusqu'à la consommation des siecles, des crimes de tous les hommes, ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom & de ma gloire, qui dressent des embuches à mon Peuple : je m'éleverai contre eux au jour de ma colere : je leur redemanderai le sang de leurs freres, qu'ils ont séduits, & qu'ils ont fait périr ; & je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire

qu'ils m'ont ravie : *Væ genti insurgenti super genus meum.* *Judith.* 16, 20.

Mais un dernier genre de perſécution encore plus funeſte à la vérité, eſt celle que j'ai appellée une perſécution de force & de violence. Hérode enfin n'avançant rien par ſes artifices, leve le maſque, ſe déclare ouvertement le perſécuteur de Jeſus-Chriſt, & veut éteindre dans ſa naiſſance cette lumiere qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le ſeul récit de la cruauté de ce Prince impie nous fait horreur ; & il ne paroît pas qu'un exemple ſi barbare puiſſe trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde eſt plein de ces ſortes de perſécuteurs publics & déclarés de la Vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des tyrans, & par l'effuſion du ſang de ſes enfans, elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fideles qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Oui, mes Freres, ces diſcours que vous vous permettez ſi facilement contre la piété des Serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens conſolent ſa gloire, de vos crimes & de vos outrages ; ces dériſions de leur zele & de leur ſainte yvreſſe pour leur Dieu ; ces traits piquans, qui de leur perſonne,

retombent sur la vertu, & font la plus dangereuse tentation de leur pénitence ; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes ; ce langage de blasphême & de mocquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction ; qui donne des noms d'ironie & de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété ; qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur foiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice ; voilà ce que j'appelle avec les Saints une persécution ouverte & déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frere, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie : vous voulez lui ravir l'innocence & la vertu : ils ne s'en sont pris qu'à son corps ; vous en voulez à son ame : *Carnem persecutus est Imperator ; tu in christiano spiritum persequeris.*

Eh quoi, mes Freres, n'est ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits ?) c'est ce que les premiers Défenseurs de la Foi, les Tertullien & les Cyprien disoient autrefois aux Payens persécuteurs des Fideles ; & faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des Chrétiens ?) n'est ce pas assez ? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent ? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on

l'adore ? *Deum nec colis, nec coli omninò permitis* ? Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux ſectateurs du monde, tant de paſſions inſenſées ; vous les excuſez, que dis-je ? vous les louez dans les deſirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la conſtance, de la fidélité, de la nobleſſe dans leurs paſſions les plus honteuſes : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes ; & il n'y a qu'une ame juſte & fidele, qu'un Serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, & qui réuſſiſſe à s'attirer vos mépris & vos cenſures ? *Solus tibi diſplicet Dei cultor* ? Mais, mes Freres, les plaiſirs des théatres & des ſpectacles ſont ouverts parmi vous à la licence publique, & on n'y trouve point à redire : la fureur du jeu a ſes partiſans déclarés, & on le ſouffre : l'ambition a ſes adorateurs & ſes eſclaves, & on les loue : la volupté a ſes victimes & ſes autels, & on ne les lui diſpute pas : l'avarice a ſes idolatries, & on n'en dit mot : toutes les paſſions, comme autant de divinités ſacrileges ont leur culte établi, ſans qu'on s'en formaliſe ; & le Seigneur tout ſeul de l'Univers, & le Souverain de tous les hommes, & Dieu tout ſeul ſur la terre, ou ne ſera point ſervi, ou ne pourra l'être impunement, & ſans qu'on y trouve à redire ? *Et Deus ſolus in terris, aut non colitur, aut non eſt impunè quòd colitur.*

Grand Dieu ! vengez donc vous-même votre gloire : rendez encore aujourd'hui à vos ſerviteurs, l'honneur & l'éclat que les impies ne ceſſent de leur ravir : ne faites plus ſortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, & de la ſainte ſimplicité de vos Prophetes : mais livrez-les à leurs deſirs déréglés, encore plus cruels & plus inſatiables que les lions & les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles ſecrets, & par les fureurs de leurs propres paſſions, ils puiſſent connoître tout le prix & toute l'excellence de la vertu qu'ils mépriſent, & aſpirer au bonheur & à la deſtinée des ames qui vous ſervent.

Car, mes Freres, vous que ce diſcours regarde, ſouffrez que je le diſe ici avec douleur : faut-il que vous ſoyez les inſtrumens dont le démon ſe ſert pour tenter les Elus, & les entraîner, s'il étoit poſſible, dans l'erreur ? faut-il que vous ne ſoyez ſur la terre, que pour juſtifier les prédictions des Livres ſaints ſur les perſécutions inévitables juſqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui eſt en Jeſus Chriſt ? faut il que la ſucceſſion affreuſe des perſécuteurs de la Foi & de la vertu, qui doit durer autant que l'Egliſe, ne trouve ſa ſuite & ſa perpétuité, qu'en vous ſeuls ? faut-il qu'au défaut des tyrans & des ſupplices, l'Evangile trouve encore en vous ſeuls ſon écueil & ſon ſcan-

dale ? Renoncez donc vous-mêmes à l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt : uniſſez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blaſphêment ſa gloire & ſa divinité, s'il vous paroît ſi digne de riſée de vivre ſous ſes loix, & d'obſerver ſes maximes. Un infidele, un ſauvage pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le ſervons & qui l'adorons ; il pourroit avoir pitié de notre crédulité & de notre foibleſſe, en voyant que nous ſacrifions le préſent à un avenir & à une eſpérance, qui lui paroîtroit chimérique & fabuleuſe ; mais du moins, il ſeroit forcé d'avouer, que ſi nous ne nous trompons pas, & que notre foi ſoit certaine, nous ſommes les plus ſages & les plus eſtimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oſeriez douter de la certitude de la foi & de l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt, de quels yeux cet infidele regarderoit-il les cenſures que vous faites de ſes Serviteurs ? Vous vous proſternez devant ſa Croix, vous diroit-il, comme devant le gage de votre ſalut, & vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, & qui mettent en elle toute leur eſpérance ! vous l'adorez comme votre Juge ; & vous mépriſez, & vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent & qui travaillent à ſe le rendre favorable ! vous le croyez fidele dans ſa parole, & vous regardez comme des eſprits foibles ceux qui ſe confient en lui, & qui ſacrifient tout à la grandeur & à la certitude de ſes

promeſſes ! ô homme ſi étonnant, ſi plein de contradictions, ſi peu d'accord avec vous-même, s'écrieroit l'infidele, il faut donc que le Dieu des Chrétiens ſoit bien grand & bien ſaint, puiſqu'il n'a parmi ceux qui le connoiſſent que des ennemis de votre ſorte.

Reſpectons donc la vertu, mes Freres : honorons les dons de Dieu & les merveilles de ſa grace dans ſes Serviteurs : méritons par nos égards, & par notre eſtime pour la piété, le bienfait de la piété même : regardons les gens de bien comme les ſeuls qui attirent encore les graces du Ciel ſur la terre, comme des reſſources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des ſignes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec piété, & continue ſes miſéricordes ſur ſon Egliſe : encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, ſi nous ne pouvons encore les ſoutenir par nos exemples : applaudiſſons à leur changement, ſi nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faiſons-nous honneur du moins de les défendre, ſi nos paſſions ne nous permettent pas encore de les imiter : mettons la vertu en honneur : n'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons ſur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils ſont fideles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins & nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui ſeul qui peut les conſoler : ne croyons

dans

dans nos intérêts véritables, que ceux qui ſont dans les intérêts de notre ſalut : applaniſſons les voies de notre converſion : préparons le monde, par notre reſpect pour les Juſtes, à nous voir un jour ſans ſurpriſe, Juſtes nous-mêmes : ne nous faiſons pas par nos dériſions & par nos cenſures, un reſpect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer ſectateurs de la piété que nous avons ſi hautement & ſi publiquement mépriſée : rendons gloire à la vérité ; & afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les Mages, dès qu'elle ſe montre à nous : ne la diſſimulons pas comme les Prêtres, lorſque nous la devons à nos freres ; ne nous déclarons pas contr'elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la diſſimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir ſuivi ſur la terre les voies de la vérité, nous ſoyons un jour tous enſemble ſanctifiés dans la vérité, & conſommés dans la charité.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Sur le bonheur des Juſtes.

DIVISION. *Le bonheur des Juſtes ici-bas, conſiſte : I. dans les lumieres de la Foi, qui adouciſſent toutes les peines de l'ame fidele & qui rendent celles du pécheur plus ameres. II. Dans les douceurs de la Grace, qui calment toutes les paſſions, & qui, refuſées au cœur corrompu, le laiſſent en proie à lui-même.*

I. PARTIE. Soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le paſſé & ces temps d'égarement qui précéderent ſa pénitence; ſoit qu'elle ſoit attentive à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux dans le monde ; ſoit enfin qu'elle jette la vue dans l'avenir, ſa foi lui fournit des motifs de conſolation & de joie : au lieu qu'une ame qui vit dans le déſordre, ne trouve dans ces trois ſituations, que des amertumes & des terreurs ſecrettes.

1. Quelque livré que ſoit un pécheur aux plaiſirs, il ne peut empêcher que ſes crimes ne reparoiſſent en certains moments à ſon ſouvenir ; & ces images importunes le troublent, le fatiguent & le confondent,

en lui montrant comme réunis en un point de vue, des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs, ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux. Le ſort d'une ame juſte eſt bien différent; le ſouvenir de ſes fautes même, quoiqu'accompagné de gémiſſemens & de larmes, porte avec ſoi la douceur & la conſolation; puiſqu'elle ne ſauroit rappeller la ſuite de ſes égaremens, ſans découvrir l'enchaînement des miſéricordes de Dieu ſur elle.

2. Si le paſſé eſt une ſource de conſolations ſolides pour les ames fideles; ce qui ſe paſſe à leurs yeux ne conſole pas moins leur piété : l'inconſtance, l'injuſtice, la cenſure du monde, ſi déſolantes pour ceux qui l'aiment, ne ſervent qu'à leur faire ſentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3. Enfin, la Foi, en découvrant au Juſte la couronne de gloire qui lui eſt préparée, & au pécheur les ſupplices qu'il mérite; rend la penſée de l'avenir auſſi douce & conſolante pour l'un, que triſte & accablante pour l'autre.

II. PARTIE. *Le bonheur des Juſtes en cette vie conſiſte dans les douceurs que la Grace leur procure : les unes ſont intérieures & ſecrettes; les autres extérieures & ſenſibles.*

1. Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidele, c'eſt d'établir une paix ſolide dans ſon cœur, & de la réconcilier avec elle-même : au lieu que le pécheur eſt toujours en guerre avec lui-mê-

me,& traîne par-tout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouiſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts, & des inquiétudes; mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame; au-dedans regne toujours un calme profond.

La ſeconde conſolation de la grace, c'eſt l'amour, qui adoucit aux Juſtes la rigueur de la loi, & change le joug de Jeſus-Chriſt, qui paroît inſupportable aux pécheurs, en un joug doux & conſolant pour eux. Car tel eſt le caractere du ſaint amour, lorſqu'il eſt maître d'un cœur; ou il adoucit les peines qu'il cauſe, ou il les change même en de ſaints plaiſirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il eſt malheureux; car plus il aime le monde, plus ſes paſſions ſe multiplient, plus ſes deſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent; la vivacité de ſon amour eſt la ſource de toutes ſes peines, parce que le monde, qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le remede: c'eſt de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorſque les paſſions plus refroidies leur permettent de faire quelqu'uſage de la raiſon.

2. Avantages extérieurs de la Grace. Ce qui rend la deſtinée des gens de bien encore plus digne de tous nos ſouhaits; c'eſt que, lorſque les conſolations intérieures viennent

à leur manquer, ils ont les ſecours extérieurs de la piété, le ſoutien des Sacremens, qui ne ſont plus pour le pécheur, obligé d'en approcher, qu'une triſte bienſéance qui le gêne & qui l'embarraſſe; les exemples des Saints dont le pécheur détourne la vue, de peur d'y voir ſa condamnation; les myſteres adorables, qui ne laiſſent ſouvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par ſa préſence; les cantiques ſaints & les prieres de l'Egliſe, qui ſe changent pour le pécheur en un triſte ennui; enfin la conſolation des divines Ecritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

La mort du pécheur & la mort du Juſte.

DIVISION. *I. Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image conſolante de la mort du Juſte.*

I. PARTIE. Rien n'eſt plus affreux que le pécheur mourant; car de quelque côté qu'il ſe tourne; ſoit qu'il rappelle le paſſé; ſoit qu'il conſidere le préſent, ſoit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de déſeſpérant & de capable de reveiller en lui les images les plus ſombres & les plus funeſtes.

1. Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre? des peines

inutiles, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, des crimes qui vont durer éternellement.

2. Ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné; ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point, & cependant l'y voilà arrivé ſans préparation; Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, lorſque parvenu à ce qu'il avoit ſi vivement deſiré, il exhortoit ſon ame à jouir en paix du fruit de ſes travaux: il va mourir, & Dieu permet que perſonne n'oſe le lui dire; abandonné de tous les ſecours de l'art, il ſe flatte, il eſpere encore; il n'emploie ce qui lui reſte de raiſon qu'à ſe ſéduire lui-même; mais enfin il eſt forcé de voir que le monde l'a toujours trompé; & ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource.

Les ſéparations qui ſe font en ce dernier moment, ne ſont pas moins accablantes pour le pécheur: plus il tenoit au monde, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer; autant de ſéparations, autant de morts pour lui; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, & il ne ſaiſit que des fantômes.

Ses changemens. Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité: dès qu'on n'eſpere plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans ſon corps: cette chair qu'il avoit tant idolatrée, n'eſt

déjà plus qu'un ſpectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3. La penſée de l'avenir met le comble aux peines & au malheur du pécheur mourant ; il s'eſt fait autrefois une gloire de ne le pas craindre ; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, & le voilà foible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains ſuppliantes ; ou ſombre, taciturne, agité, & ne roulant au dedans que des penſées affreuſes.

II. PARTIE. *Image conſolante de la mort du Juſte.* La grace ſurmonte en lui cette horreur de la mort naturelle à tous les hommes ; & ce qui forme le déſeſpoir du pécheur mourant, devient alors dans le Juſte une ſource abondante de conſolations.

1. Il trouve dans le ſouvenir du paſſé la fin de ſes peines. Qu'offre-t-il en effet à l'ame fidele ? des privations, des violences & des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement récompenſées. Quand on eſt arrivé au port, qu'il eſt doux de rappeller le ſouvenir des orages & de la tempête ! Ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé ne rappelle auſſi au juſte ſes infidélités & ſes chûtes ; mais ce ſont des chûtes expiées par les gémiſſemens de la pénitence, qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame : ainſi les larmes qu'il répand ne ſont plus que des larmes de joie & de reconnoiſſance.

2. Tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux : le monde qui s'enfuit ; tout ce fantôme de

vanité qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté eſt encore pour l'ame juſte une ſource de conſolations. En effet, à la différence du pécheur ; premiérement, rien ne la ſurprend ; le jour du Seigneur ne la ſurprend point ; elle l'attendoit, elle le deſiroit, elle s'y préparoit ; le monde qui diſparoît avec toutes ſes vanités ne la ſurprend pas non plus ; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu, comme une figure qui paſſe & comme une fumée. Secondement elle ne ſe ſépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette : car que regretteroit-elle ? le monde, ſes biens, ſes dignités, ſes proches, ſes amis, ſon corps ? la foi l'a déjà ſéparée de toutes ces choſes, & ſon cœur n'y a jamais été attaché pendant ſa vie. Troiſiémement enfin, les changemens qui ſe font au lit de la mort ne changent rien dans l'ame fidele ; ſa raiſon s'éteint, il eſt vrai : mais depuis long-temps elle l'avoit captivée ſous le joug de la foi : tous ſes ſens s'émouſſent & perdent leur uſage naturel ; mais depuis long-temps elle ſe l'étoit interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort.

3. Ce qui acheve de la remplir de joie & de conſolation, c'eſt la penſée de l'avenir. Durant ſa vie mortelle elle n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où le Sei-

gneur jugera les juſtices mêmes ; mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations ; les frayeurs ceſſent tout d'un coup & ſe changent en une douce eſpérance : elle voit déjà, comme Etienne, le ſein de la gloire, & le Fils de l'homme à la droite de ſon pere tout prêt à la recevoir. Auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin annoncer à cette ame que ſon heure eſt venue & que l'éternité approche : avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces reçoit-elle cette heureuſe nouvelle.

LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement univerſel.

DIVISION. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par ſon aveuglement ; aux autres, par ſes diſſimulations & par ſes artifices : dans ce grand jour il ſe connoîtra, & il ſera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

I. PARTIE. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même ; & voici les circonſtances de ce formidable examen.

1. Il ſera le même à l'égard de tous les hommes ; la différence des ſiecles, des âges, des pays, des conditions, de la

naiſſance, du tempérament n'y ſera plus comptée pour rien.

2. Cet examen ſera univerſel ; c'eſt-à-dire, qu'il rappellera toutes les circonſtances de la vie, les foibleſſes de l'enfance, les emportemens de la jeuneſſe, l'ambition & les ſoucis d'un âge plus mûr ; l'endurciſſement & les chagrins d'une vieilleſſe peut-être encore voluptueuſe.

3. Outre l'hiſtoire extérieure de nos mœurs qui ſera toute rappellée, on développera encore à nos yeux l'hiſtoire ſecrette de notre cœur ; cette viciſſitude de paſſions qui s'étoient toujours ſuccédées les unes aux autres au-dedans de nous, & que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; une lumiere ſoudaine éclairera cet abyme, & dévoilera ce myſtere d'iniquité.

4. A l'examen des maux que nous avons fait, ſuccédera celui des biens que nous avons manqué de faire : on nous rappellera les omiſſions infinies dont notre vie a été pleine, & ſur leſquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5. Cet examen ſera ſuivi de celui des graces & des dons naturels dont vous aurez abuſé : c'eſt ici où le compte ſera terrible ; vous ſerez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui.

Juſqu'ici le juſte Juge ne vous a examiné que ſur les crimes qui vous ſont propres : que ſera-ce, lorſqu'il entrera en compte ſur les péchés étrangers dont vous avez

été, ou l'occaſion, ou la cauſe dans les autres, & qui vous ſeront imputés ? quel nouvel abyme !

II. PARTIE. *Non-ſeulement le pécheur ſera montré à lui même, il ſera encore montré à toutes les créatures ; & quelle ſera alors ſa confuſion !*

Pour la bien comprendre, il n'y a qu'à faire attention, premiérement, au nombre & au caractere des ſpectateurs qui ſeront témoins de ſa honte : ſecondement, au ſoin qu'il avoit pris de cacher ſes foibleſſes & ſes diſſolutions aux yeux des hommes, lorſqu'il étoit ſur la terre ; troiſiémement enfin, à ſes qualités perſonnelles.

1. Au nombre & au caractere des ſpectateurs. Toutes les reſſources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confuſion, manqueront en ce grand jour à l'ame réprouvée. Premiere reſſource : ſur la terre, lorſqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé ſur un petit nombre de témoins ; on a pu même s'éloigner d'eux dans la ſuite des temps : on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs ſa premiere réputation ; mais au dernier jour tous les hommes aſſemblés liront ſur le frônt du pécheur l'hiſtoire de ſes déſordres, ſans qu'il puiſſe ſe ſouſtraire à leurs regards. Seconde reſſource : ſur la terre, lors même que notre honte eſt publique, il ſe trouve toujours un petit nombre d'a-

mis dont l'eſtime, ou du moins l'indulgence nous aide à ſoutenir le poids de la cenſure publique : mais au dernier jour la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte. Troiſieme reſſource : ſur la terre, s'il ne ſe trouve point d'amis que nos malheurs intéreſſent, il eſt au moins des perſonnes indifférentes que nos fautes ne bleſſent pas, & ne révoltent pas contre nous : mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de ſpectateurs indifférens ; le pécheur ſera l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui ſont inanimées, s'éleveront contre lui à leur maniere. Premiere circonſtance de la confuſion de l'ame criminelle ; la multitude & le caractere des témoins.

2. La ſeconde naît du ſoin que prend ici-bas le pécheur de ſe déguiſer aux yeux des hommes. Comme nous ſommes pleins de paſſions, & que les paſſions ont toujours quelque choſe de bas & de mépriſable ; toute notre attention eſt d'en cacher la baſſeſſe, & de nous donner pour autres que nous ne ſommes : ſoins inutiles ! vous ne couvrez, dit le Prophete, vos déſordres que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour d'un ſeul ſouffle de ſa bouche, & alors quel ſera l'excès de votre confuſion ?

3. Enfin, la derniere circonſtance qui rendra la honte du pécheur accablante, ce

ſeront ſes qualités perſonnelles. Vous paſſiez pour ami fidele, ſincere, généreux; on vous regardoit comme un homme integre & d'une probité à l'épreuve dans l'adminiſtration de votre charge ; on vous croyoit un digne Miniſtre du ſanctuaire : mais vous jouiſſiez injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſerez connu, & votre confuſion ſera d'autant plus accablante qu'elle ſera éternelle.

LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les Afflictions.

DIVISION. *On oppoſe tous les jours dans le monde trois prétextes à l'uſage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de la propre foibleſſe. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut. Ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre.*

I. PARTIE. Premier prétexte : *La propre foibleſſe.* On avoue & on ſe plaint qu'on n'eſt pas né aſſez fort ; qu'on eſt d'un caractere trop ſenſible pour conſerver un cœur ſoumis & tranquille dans l'affliction. Mais c'eſt parce que vous êtes foible, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes : car ce ne ſont pas les forts qui ont beſoin d'être éprouvés; ce ſont les foibles. Votre foibleſſe, d'ailleurs,

vient de votre cupidité ; & la proſpérité ne ſercit propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force : dire donc que l'on eſt foible, pour excuſer ſon impatience ; c'eſt dire que l'Evangile tout entier n'eſt pas fait pour nous. Enfin, quelque foibles que nous puiſſions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous ſoyons éprouvés, affligés, tentés au de-là de nos forces ; & que ſon deſſein, en répandant des amertumes ſur notre vie, eſt de nous purifier & de nous ſauver.

II. PARTIE. Second prétexte : *L'excès & la nature des afflictions.* Nous nous perſuadons que nous porterions avec réſignation des croix d'une autre eſpece ; mais que celles dont le Seigneur nous accable ſont d'un caractere à ne recevoir aucune conſolation, & qu'il eſt difficile de conſerver ſa patience & l'égalité dans un état où le hazard paroît avoir raſſemblé pour nous ſeuls mille circonſtances déſolantes. Mais premiérement, plus nos afflictions nous paroiſſent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, puiſqu'il nous mene par des voies ſi ſingulieres. 2°. Des calamités communes n'auroient réveillé notre foi que pour un inſtant ; les plaiſirs, les conſolations humaines auroient bien-

tôt charmé notre triſteſſe, & nous auroient rendu le goût du monde & de ſes vains amuſemens : ainſi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes & conſtantes, a voulu prévenir notre inconſtance, & nous attacher pour toujours à ſon ſervice. Troiſiémement, ſi nous mettons dans une balance, d'un côté nos crimes, de l'autre nos afflictions, nous trouverons que nous ſouffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de ſouffrir. Enfin, c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes, & notre dureté pour nos freres, qui groſſiſſent à nos yeux nos propres malheurs : ils nous paroîtroient moins grands ſi nous étions moins paſſionnés & plus compatiſſans.

III. PARTIE. Troiſieme prétexte : *les obſtacles que les afflictions ſemblent mettte au ſalut.* Quand on exhorte les ames que Dieu afflige, de faire de ces afflictions paſſageres le prix du ciel & de l'éternité, elles répondent ſouvent que dans cet état d'accablement on n'eſt capable de rien ; que les contradictions au milieu deſquelles on vit, aigriſſent l'eſprit & révoltent le cœur, & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des afflictions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus coupable : le plus coupable ; car c'eſt blaſphêmer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des ſituations incompatibles avec notre ſalut ; elle qui ne permet rien ici-bas

que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : le plus inſenſé ; car une ame ne revient à Dieu qu'en ſe détachant de ce monde miſérable ; & rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR LA CONCEPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grace reçue. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correſpondance, qui la rend attentive juſqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace.*

I. PARTIE. *Fidélité de précaution.* Trois écueils ſont à craindre pour les ames qui commencent à ſervir Dieu : 1. leur propre fragilité, qui les entraîne : 2. le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens : 3. Enfin l'oubli de la grace qu'elles ont reçue.

Or à ces trois écueils ſi dangereux à une piété naiſſante, Marie oppoſe trois précautions : 1. à la propre fragilité, une ſéparation entiere du monde : 2. à une vaine délicateſſe ſur les jugemens publics, une inſenſibilité héroïque aux diſcours & aux penſées frivoles des hommes : 3. à l'ou-

bli de la grace, une reconnoiſſance continuelle & proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

II. PARTIE. *Fidélité de correſpondance.* Quelles ſont les ſources les plus ordinaires de nos rechûtes ? C'eſt 1. de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement ; c'eſt 2. de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire ; c'eſt enfin de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui acheve de nous inſtruire.

LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le délai de la converſion.

DIVISION. *Le pécheur differe ſa converſion : I. Ou parce qu'il croit que la grace lui manque. II. Ou parce qu'il s'imagine qu'un jour revenu du monde & de ſes paſſions, il ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement. Deux prétextes que je me propoſe aujourd'hui de combattre.*

I. PARTIE. Premier prétexte. La grace me manque, dit-on, & je l'attens : la

converſion n'eſt pas l'ouvrage de l'homme : c'eſt à Dieu ſeul à changer le cœur. Prétexte vulgaire, mais injuſte, ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allégue ; téméraire & ingrat, ſi nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend ; inſenſé & inſoutenable, ſi nous l'examinons en lui-même.

1. Si nous conſidérons le pécheur qui l'allegue, il eſt injuſte. Car plein de paſſions comme vous êtes, mon Frere, avez-vous raiſon d'attendre & d'exiger que Dieu vous faſſe ſentir un grand goût pour la piété ? cela eſt-il même poſſible ? Mais je dis plus : Secondement, quand Dieu opéreroit dans votre cœur, ſentiriez-vous l'opération de ſa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez vous ? quand il vous toucheroit, ce ſentiment auroit-il quelque ſuite pour votre converſion ? Troiſiémement enfin, ſur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grace vous manque ? votre vie toute entiere n'eſt-elle pas un enchaînement de graces continuelles ? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans qu'il en coûte rien ; ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là vous ne l'aurez jamais, & que c'eſt être réſolu de périr, d'attendre une grace de cette nature.

2. Ce prétexte eſt téméraire & ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu eſt le maître de vous convertir & de vous ſauver quand il voudra ; c'eſt-à-dire, que votre ſalut, cette unique affaire que vous ayez ſur la terre,

Dieu vous en a pleinement déchargé, pour la prendre tout entiere ſur lui ſeul : mais dans quel Evangile nous montrerez-vous cette promeſſe ? ce ne ſera pas aſſurément dans celui de Jeſus-Chriſt.

3. Enfin ce prétexte eſt inſenſé en lui-même. Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres en attendant que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion ? mais tous les pécheurs qui different & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés : que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre ſalut ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc auſſi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué. La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſoit donc permis de tuer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies & éloigner tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile.

II. PARTIE. Second prétexte : *On ſe flatte qu'un jour, revenu du monde & de ſes paſſions, on ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement.*

Mais, 1. qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2. Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur ? l'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jéſabel, d'Hérodias ? non, l'âge n'a point encore fait de converſion. D'ailleurs le Seigneur n'eſt-il pas le Dieu de tous les temps & de tous les âges ? pourquoi lui ôterez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? Enfin plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables : vous pouvez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent ; mais vos paſſions ne finiront pas pour cela ; ou ſi le temps & le dégoût y mettent fin, vous n'en ſerez pas plus avancé pour le ſalut : votre cœur, libre de paſſion particuliere, ſera comme plein d'une paſſion univerſelle ; & la difficulté de ſortir de cet état ſera d'autant plus grande, que vous n'auriez rien de marqué à quoi vous prendre.

3. Mais la converſion, dites-vous, eſt un coup d'éclat, qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir. Eh quoi ! en différant de vous convertir vous vous promettez que Dieu vous

touchera un jour ; & en vous convertiſſant aujourd'hui vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? d'ailleurs la choſe ne ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? & quand vous auriez le malheur de retomber, ne ſeroit-ce pas toujours un avantage d'avoir paſſé quelque temps dans la pratique de la vertu, & un ſujet d'eſpérer des graces plus puiſſantes de la bonté de Dieu ?

LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les diſpoſitions à la Communion.

DIVISION. *Quatre diſpoſitions ſont néceſſaires pour communier dignement & avec fruit : Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner : Une foi prudente que nous faſſe éprouver : Une foi généreuſe qui nous faſſe aimer : Une foi généreuſe qui nous faſſe immoler. C'eſt le précis de la doctrine de l'Apôtre, & le ſujet de ce diſcours.*

I. DISPOSITION. *Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner ;* qui, malgré le voile dont le véritable Moïſe ſe couvre ſur cette montagne ſainte, ne laiſſe pas de voir toute ſa gloire ; qui eſt ſaiſie d'une horreur religieuſe à la ſeule préſence du ſanctuaire ; qui ſent tout le poids de la préſence d'un Dieu, & qui effrayée s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi,

Seigneur, parce que je ne ſuis qu'un hom
me & un homme pécheur.

Mais en reſte-t-il de cette foi ſur la ter
re? On croit, mais d'une foi ſuperficielle
qui s'en tient, pour ainſi dire, à la ſurfac
de ce Sacrement, & n'en approfondit pa
la vertu & les myſteres; qui ſe termin
à des hommages extérieurs, qui ne ſen
rien, qui n'a point de ſuites dans la vie
en un mot, qui n'a rien de vif, rien d
grand, de ſublime, de digne du Die
qu'elle nous découvre.

II. DISPOSITION. *Une foi prudente qu
nous faſſe éprouver* : mais ſur quoi nou
éprouverons-nous? ſur la ſainteté de ce Sa
crement & ſur notre propre corruptio
C'eſt la chair de Jeſus-Chriſt; c'eſt le pai
des Anges; c'eſt l'Agneau ſans tache, qu
ne veut autour de ſon autel que ceux
ou qui n'ont pas ſouillé leurs vêtemens
ou qui les ont lavés dans les larmes d
la pénitence : c'eſt un azime pur; il fau
être exempt du vieux levain pour en man
ger : c'eſt la viande des forts; une ame fo
ble, chancelante, mal affermie, qui tou
ne à tout vent, qui plie au premier obſta
cle, qui ſe briſe au premier écueil, n'e
pas en état de s'en nourrir : c'eſt la Pâque
des Diſciples de Jeſus-Chriſt : il faut don
être de ce nombre pour y participer; c'eſ
à-dire, ſe renoncer ſoi-même, porter ſ
croix & ſuivre Jeſus-Chriſt : enfin, c'e
un Dieu ſi pur, que les aſtres ſont ſouillé
devant lui : banniſſons donc de nos cœur

tout ce qui eſt indigne de ſa ſainteté.

III. DISPOSITION. *Une foi ardente qui nous faſſe aimer.* J'ai deſiré ardemment de manger cette Pâques avec vous, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples : Or, que vouloit-il nous apprendre par-là ? c'eſt qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embraſé, pénétré, conſumé par l'amour, un cœur impatient, empreſſé, avide, une faim & une ſoif de Jeſus-Chriſt, qui nous preſſe d'aller à lui pour goûter combien il eſt doux. Mais hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle ; les autres en approchent avec un cœur peſant, un goût émouſſé, une âme toute de glace ; enſorte que les images du monde & de leurs paſſions font ſur eux des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt & le ſouvenir de ſes myſteres : auſſi portent-ils toujours à l'autel & en rapportent-ils les mêmes foibleſſes & les mêmes imperfections : quel ſujet de trembler !

IV. DSPOSITION. *Une foi généreuſe qui nous faſſe immoler :* C'eſt ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur : or on annonce la mort du Seigneur en portant au pied du Sanctuaire un eſprit de mort & de martyre ; un deſir ſincere de ſortir de cette priſon de boue pour jouir de Jeſus-Chriſt ; un corps mortifié & immobile pour les œuvres du péché ; des yeux fermés depuis long-temps à tout ce qui peut bleſſer la pudeur ; une langue envi-

ronnée d'une garde de circonſpection; des oreilles impénétrables aux ſifflemens du ſerpent ; une ame inſenſible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, & toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'eſt pas que je veuille exclure de l'Autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état ; mais il faut au moins y tendre & en avoir les prémices ; ſans cela, communier c'eſt ſe rendre coupable du corps & du ſang du Seigneur.

LE JOUR DE NOEL.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt par ſa naiſſance vient rendre la gloire à Dieu & la paix aux hommes. I. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir. II. Aux hommes, la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

I. PARTIE. L'idolatrie rendoit à la créature le culte que le Créateur s'étoit réſervé à lui ſeul ; la Synagogue ne l'honoroit que des levres & par des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui ; la philoſophie lui raviſſoit la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : trois plaies répandues ſur toute la face de la

la terre, que Jeſus-Chriſt vient guérir.

1. L'hommage que ſon ame ſainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord ſa majeſté ſuprême des honneurs que l'Univers lui avoit juſques-là refuſés : une foule de Diſciples fideles inſtruits par cet homme Dieu, ouvre les yeux à la lumiere : le monde reconnoît ſon Auteur, & Dieu rentre dans ſes droits. Voilà le premier bienfait de la naiſſance de Jeſus Chriſt; mais ce bienfait eſt-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ſes plaiſirs ?

2. Jeſus-Chriſt ne ſe borne pas à manifeſter le nom de ſon Pere aux hommes ; il lui forme des adorateurs en eſprit & en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, ſi l'amour ne les anime & ne les ſanctifie. Pouvons-nous nous flatter d'être du nombre de ces adorateurs véritables ? à quoi ſe réduit tout notre culte ? à quelques obſervances extérieures ; & encore, c'eſt la religion des plus ſages. Voilà le ſecond bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, auquel nous n'avons preſqu'aucune part.

3. Enfin les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : les Philoſophes, forcés des reconnoître un ſeul Etre ſuprême, ſe le repréſentoient, ou comme un Dieu oiſif & ſans attention aux choſes humaines, ou comme un Dieu ſans li-

berté & aſſujetti à un enchaînement fatal d'événemens néceſſaires. Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Pere la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée ; & en exigeant le ſacrifice de nos foibles lumieres, il nous apprend ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême & ce que nous en devons ignorer. Mais hélas ! où ſont parmi nous les Fideles qui ſont à la Foi un ſacrifice entier de leur raiſon ?

II. PARTIE. *La naiſſance de Jeſus-Chriſt rend aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines & les vengeances avoient été les ſources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées : Jeſus-Chriſt vient lui rendre la paix en les tariſſant par ſa grace, par ſa doctrine & par ſon exemple.

Je dis que l'orgueil avoit été la premiere ſource des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeſte paſſion n'avoit-elles pas allumées ſur la terre ? mais ce qui ſe paſſoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Jeſus-Chriſt en dégradant par ſa naiſſance pauvre & abjecte les biens & la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avoit bannie. Cependant cherchez au milieu des Chrétiens cette paix heureuſe qui devroit être leur héritage ; vous

ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs demeſtiques, ni dans les palais des Rois, ni même dans le ſanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avoient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil; Jeſus-Chriſt vient retirer les hommes de cet abyme de corruption, & leur donner la paix en leur rendant l'innocence & la liberté que la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Vierge & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, & que ſon peuple même regardoit comme un opprobre : de plus, en s'uniſſant à notre chair : il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le ſanctuaire de l'Eſprit-Saint. Mais ne profanons-nous pas encore ce Temple ſaint ? Les paſſions honteuſes ne troublent-elles pas encore la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété, la bonne foi des mariages, &c.

Enfin la naiſſance de Jeſus-Chriſt, en ne faiſant de tous les peuples qu'un ſeul peuple, & de tous ſes Diſciples qu'un cœur & qu'une ame, éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes & dont les hommes ne ſavent pas profiter.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'éclat & l'eſprit du miniſtere de Jeſus-Chriſt prouvent également la gloire de ſa Divinité. Si Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un pur homme : I. L'éclat de ſon miniſtere ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolatrie, & Dieu même ſeroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. II. L'eſprit de ſon miniſtere deviendroit le piege funeſte de notre innocence.*

I. PARTIE. Le premier caractere éclatant du miniſtere de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les ſiecles ſuivans Dieu ne paroît, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée. Les circonſtances dans leſquelles Jeſus-Chriſt a été prédit, ſont encore plus merveilleuſes que les prédictions mêmes. En effet, il eſt prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophetes, figuré par toutes les cérémonies de la Loi, attendu par tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges : ce n'eſt pas pour un événement particulier, c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le légiſ-

lateur des peuples, la lumiere des nations, le ſalut d'Iſraël. Quel piege pour la Religion de tous les ſiecles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature, & dans des temps ſurtout où la crédulité des peuples mettoit ſi facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires.

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiſte, pour empêcher que le ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'idolatrie à ſa nation, ne fait point de miracles, ne ceſſe de dire : Je ne ſuis pas celui que vous attendez ; & n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux : Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans de figures & de prophéties avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu & puiſſance ; il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites ; & loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, il ſe dit égal à Dieu même, & ſouffre qu'on lui rende des honneurs divins : ſi c'étoit-là un culte idolatre, les hommes en ſeroient-ils reſponſables ?

De plus tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Patriarches, tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Meſſie à venir ; chacun d'eux ne repréſentoit que quelque trait ſingulier de ſa vie & de ſon miniſtere : mais ôter à Jeſus-Chriſt ſa di-

vinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au deſſus de la figure, au moins au jugement des ſens.

2. A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, il faut ajouter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges ; ſecond caractere éclatant de ſon Miniſtere. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres & dans ſes prodiges ?

Je dis, dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſai que dans les ſiecles qui l'avoient précédé, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance : mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caracteres de dépendance & de foibleſſe. Jeſus-Chriſt, au contraire, opere les plus grands prodiges avec une facilité toute puiſſante & une ſouveraine indépendance.

3. Enfin le dernier caractere éclatant de ſon miniſtere, ce ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies qui compoſent tous le cours de ſa vie mortelle : conçu par l'opération du Très-Haut, il naît d'une Vierge pure : à peine eſt-il né, que des légions céleſtes font retentir dans les airs des cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend à Dieu ſa gloire, & la paix aux hommes : peu après un aſtre nou-

veau conduit à ſon berceau des Sages du fond de l'Orient ; un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur future : les Docteurs aſſemblés voient avec étonnement ſon enfance plus ſage & plus éclairée que la ſageſſe des vieillards : à meſure qu'il avance, ſa gloire ſe développe ; Jean-Baptiſte s'abaiſſe devant lui ; le ciel s'ouvre ſur ſa tête ; les démons effrayés ne peuvent ſoutenir ſa préſence ; le Pere céleſte déclare qu'il eſt ſon fils bien aimé, & le propoſe comme la Loi vivante & éternelle en commandant de l'écouter : ſi du Thabor nous paſſons ſur le Calvaire ; ce lieu où devoient ſe conſommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laiſſe pas d'être encore le théatre de ſa gloire ; toute la nature en déſordre l'y reconnoît comme ſon auteur & confeſſe ſa divinité : il reſſuſcite trois jours après, non par une vertu étrangere, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres, mais par ſa propre puiſſance & pour jouir déſormais d'une vie immortelle : enfin il monte au ciel ; ce n'eſt pas un char de feu qui le tranſporte en un clin d'œil ; il s'éleve lui-même avec majeſté ; les Anges viennent au devant de lui, & le promettent encore une fois à la terre environné de gloire & d'immortalité. Qui ne reconnoîtroit à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir converſé avec les hommes pour les tirer de leur égarement & de leur miſere, va reprendre poſſeſſion de ſa

gloire ? Voilà comme l'éclat du miniſtere de Jeſus-Chriſt ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolatrie, s'il n'étoit qu'une ſimple créature.

II. PARTIE. *L'eſprit de ſon miniſtere deviendroit auſſi le piege de notre innocence.* Or l'eſprit de ſon miniſtere renferme ſa doctrine, ſes bienfaits & ſes promeſſes.

1. Sa doctrine. On ne peut nier que Jeſus-Chriſt n'ait été un homme ſaint : car quel homme juſques-là avoit jamais paru ſur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caracteres d'innocence & de ſainteté ; je veux dire tant de mépris & d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zele pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le ſalut des hommes ; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Or ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu ; ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée, ou par rapport à ſon Pere, ou par rapport aux hommes : car s'il n'étoit pas Dieu, elle ne ſeroit qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blaſphêmes enveloppés.

Conſidérez ſa doctrine par rapport à ſon Pere : ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un ſimple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolatres l'unité de l'eſſence divine. Mais, premiérement, il eſt envoyé principalement aux Juifs.

ainſi ſa miſſion étoit inutile, car les Juifs n'étoient plus tentés de retomber dans l'idolatrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir ſon miniſtere : au lieu que Moïſe & les Prophetes, chargés de la même miſſion, ne ceſſent de publier que le Seigneur eſt un, ſans jamais faire aucune comparaiſon d'eux, à l'Etre ſuprême ; Jeſus-Chriſt ne ceſſe de ſe dire égal à ſon Pere ; il dit qu'il eſt deſcendu du ciel & ſorti du ſein de Dieu ; qu'il étoit avant toutes choſes ; que le Pere & lui ne ſont qu'un ; par-tout il ſe compare au Dieu ſouverain. Les Juifs murmurent & ſe ſcandaliſent de ces expreſſions : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale, affectant un langage qui devient ou inſenſé ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Pere ne l'éclaircit & ne le juſtifie ; il ſouffre même qu'on lui rende les honneurs divins : il n'eſt donc venu ſur la terre, s'il eſt un pur homme, que pour ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-Haut ; ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort ; & répandre des nouvelles ténebres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtere de Jeſus-Chriſt, aboutiſſent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolatrie ; & toute la magnificence future de l'Evangile, tant prédite par les Prophetes, devoit donc ſe borner à former la ſecte affreuſe de l'impie

Socin * : mais, puiſque Jeſus-Chriſt eſt ſaint, concluons que ne pouvant être un blaſphêmateur & un impie, la maniere dont il parle de ſon Pere, cette égalité qu'il affecte en toute occaſion avec ſon Pere, établit la gloire de ſon éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorſque les Prophetes parlent du Dieu du ciel & de la terre, pleins de l'immenſité, de la toute puiſſance & de la majeſté de l'Etre ſuprême, ils épuiſent la foibleſſe du langage humain pour répondre à la ſublimité de ces images : mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophetes ; on voit que c'eſt un enfant qui parle un langage domeſtique, & qui n'eſt point frappé & ébloui, comme nous, de la majeſté & de la gloire du Pere.

Conſidérons maintenant la doctrine de Jeſus Chriſt par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Premiérement, quelle ſageſſe ! quelle ſainteté ! quelle ſublimité dans cette doctrine ! tout y eſt digne de la raiſon & de la plus ſaine philoſophie ; tout y eſt proportionné à la miſere & à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour & de dépendance que ſa

* Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au Ciel & à la terre, la honte de la Nature & de la Religion ; obligés de cacher dans les ténebres l'horreur de leurs blaſphêmes.

doctrine exige des hommes envers lui-même : il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter & nous-mêmes & toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choſes envers ſon Pere ; donc s'il n'eſt pas Dieu, ſa doctrine ſi divine, ſi admirée des Payens, n'eſt plus qu'un mêlange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie, puiſque n'étant qu'un pur homme il veut uſurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus ; au lieu que le Dieu véritable avoit paru ſe contenter des ſacrifices de boucs & de taureaux ; pour lui il veut que nous lui ſacrifiions juſqu'à notre vie, que nous courions ſur les gibets, que nous nous offrions à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom. Mais s'il n'eſt pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? Sa religion n'eſt donc qu'une religion de ſang & de barbarie ? les Confeſſeurs généreux de la foi n'ont donc été que des déſeſpérés & des fanatiques ? & les tyrans & les perſécuteurs, les défenſeurs de la juſtice & de la gloire de la divinité ? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blaſphêmes ſans horreur ?

2. Conſidérez l'eſprit du miniſtere de Jeſus-Chriſt dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçu de lui : il déclare qu'il eſt venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle ; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, les rendre ſes enfans ; leur ou-

vrir le ciel, & leur en aſſurer la poſſeſſion: il leur a apporté la ſcience du ſalut & la doctrine de la vérité : il nous nourrit de ſon corps, il nous lave de nos ſouillures en nous appliquant le prix de ſon ſang : en un mot il nous aſſure qu'il eſt notre voie, notre vérité, notre vie, notre juſtice, notre rédemption, notre lumiere : mais un pur homme peut-il être la ſource de tant de graces aux autres hommes? ou n'eſt-il pas à craindre que devenu ſi utile, & ſi néceſſaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole ? Car c'eſt la reconnoiſſance toute ſeule qui autrefois a fait les faux Dieux : tel eſt le caractere de l'homme : ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

3. Outre les bienfaits dont Jeſus-Chriſt nous a comblés, conſidérez les promeſſes dont il les accompagne ; il promet encore plus qu'il n'a donné. Premiérement, il promet aux hommes l'Eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Pere, Eſprit de vérité, de force, d'intelligence, de ſageſſe, de charité, &c. Mais quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, ſi ce n'eſt pas ſon Eſprit propre ? Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies : à peine eſt-il monté au ciel, que l'eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes Diſciples. Secondement, Jeſus-Chriſt promet à ſes Diſciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Troiſiéme-

ment, il leur promet outre cela le don des miracles : s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable ? Quatriémement, il leur promet la converſion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des Philoſophes, des Céſars, des Tyrans ; que ſon Evangile ſera reçu du monde entier : mais à moins qu'il ne tienne le cœur de tous les hommes entre ſes mains, peut-il répondre d'un changement dont juſques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? On dira peut-être que Dieu révéloit à ſon ſerviteur les choſes futures : mais ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophete, puiſqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant dans des ténebres mille fois plus criminelles, que celles dont il prétend les délivrer ; & qu'au lieu de former au Pere des adorateurs en eſprit & en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolatres de toute nation.

Voilà donc où mene l'incrédulité : renverſez le fondement, qui eſt le Seigneur Jeſus, Fils éternel du Dieu vivant ; retranchez de la doctrine des Chrétiens, Jeſus-Chriſt Homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la conſolation de l'eſpérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne n'eſt que fauſſeté & qu'impoſture. Auſſi quel zele les premiers Diſciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes

impies, qui dès-lors oserent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître? Les Payens reprochoient alors aux Chrétiens de rendre des honneurs divins à J. C. s'en justifient-ils comme d'une calomnie? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jesus-Christ? point du tout. Les apologistes de la Religion refutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir : mais sur l'accusation d'adorer Jesus-Christ, bien loin de s'en défendre, ils l'autorisent par leur langage & par leurs actions. Si c'est donc une erreur de croire Jesus-Christ égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Eglise, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, & converti tout l'univers.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

DIVISION. *La vérité figurée par l'étoile, trouve dans les Mages des adorateurs : dans les Prêtres des dissimulateurs : dans Hérode un Persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée ; peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la mépriſent & la persécutent. Ainsi, I. La vérité reçue. II. La vérité dissimulée. III. La vérité persécutée.*

I. PARTIE. *La vérité reçue.* Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la va-

nité des biens qu'elles pourſuivent, ſur la grandeur des eſpérances qu'elles ſacrifient, & ſur l'indignité de la vie qu'elles menent : mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumiere que pour ſe refermer à l'inſtant ; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'eſt le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns ſe bornent à raiſonner ſur la lumiere qui les frappe, & font de la vérité un ſujet de contention, & de vaine philoſophie : les autres mal d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent ce ſemblable de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fonds ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin quelques-uns plus dociles ſe laiſſent ébranler par ſon évidence ; mais raſſurés par l'opinion publique, ou rebutés par les difficultés & les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent & l'abandonnent, après s'être réjouis quelque temps à ſa lumiere.

Ce n'eſt pas là l'uſage qu'en firent les Mages : quoiqu'accoutumés à tout rappeller au jugement de la raiſon, ils ſuivent la lumiere céleſte, ſans s'arrêter aux vaines réflexions de l'eſprit humain, ſans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les diſcours & les dériſions publiques ; & leur cœur déſabuſé de tout ne trouve plus que la vérité qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole. Voilà la vérité reçue dans les Mages avec ſoumiſſion, avec ſincérité, avec joie : voyons

dans la conduite des Prêtres la vérité diſſimulée.

II. PARTIE. *Trois ſortes de diſſimulation dans les Prêtres de la Synagogue ; une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, une diſſimulation de feinte & de menſonge.*

Diſſimulation de ſilence : conſultés par Hérode ſur le lieu où le Chriſt devoit naître, ils répondent à la vérité que c'eſt à Bethléem ; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des préſens adorer le nouveau chef qui devoit conduire Iſraël, il ne falloit plus douter de ſa naiſſance. Ils n'aſſemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuſe nouvelle ; ils ne vont pas à Bethléem pour animer Jéruſalem par leur exemple : renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond ſilence, & retiennent la vérité dans l'injuſtice.

Sans toucher ici aux Oints du Seigneur, il eſt peu de perſonnes dans le monde qui ne ſe rendent tous les jours coupables de cette diſſimulation de ſilence : car pour en être coupables, il n'eſt pas néceſſaire de ſouſcrire à l'impieté & d'approuver les maximes du ſiecle, il ſuffit de ſe taire, quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement : les Prêtres & les Docteurs forcés par l'évidence des Ecritures de rendre

dre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées. Pour complaire à Herode, ils ſuppriment le titre de Roi que les Mages venoient de donner, & que les Prophetes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie ; ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine & de puiſſance, quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi & Conquérant. La conduite de ces Prêtres nous paroît indigne ; mais ſi nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos diſcours & nos démarches ne ſont ſouvent que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Derniere diſſimulation des Prêtres Juifs ; diſſimulation de menſonge : ils ne ſe contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obſcurs & adoucis ; ne voyant pas revenir les Mages, ils les accuſent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine & ſuperſtitieuſe. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les paſſions des hommes & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

III. PARTIE. *Vérité perſécutée par Hérode.* Cet impie perſécute la vérité : premiérement par l'éloignement public qu'il fait paroître pour elle, & qui entraîne tout Jéruſalem par ſon exemple ; & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcandale : ſe-

condement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres, & en dreſſant même des embuches à la piété des Mages ; c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction : enfin il la perſécute en répandant le ſang innocent ; & c'eſt une perſécution de force & de violence.

Or, ces trois genres de perſécution s'éxercent aujourd'hui dans le Chriſtianiſme : car 1. qui peut ſe flatter de n'être pas du nombre des perſécuteurs de la vérité par les ſcandales ? je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendard du crime & de la licence ; je parle de ces ames livrées aux plaiſirs & aux vanités du ſiecle, & dont la conduite d'ailleurs réguliere, s'attire l'eſtime & les louanges des hommes ; & je dis qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples, qu'elles anéantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & qu'elles font plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les Tyrans.

2. Nous perſécutons tous les jours la vérité par voie de ſéduction, en taxant d'excès la ferveur des juſtes, en leur faiſant des peintures vives & agréables des plaiſirs qu'ils fuyent, en exagérant les difficultés de la perſévérance ; peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi ; gênant par notre autorité le zele & la piété des perſonnes qui dépendent de nous ; enfin en faiſant ſervir nos talens à la deſtruction du regne de Jeſus-Chriſt.

3. Le monde eſt plein de perſécuteurs publics de la vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des Tyrans & par l'effuſion du ſang de ſes enfans, elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fideles qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Fin des Analyſes.